l'Avant-Scène

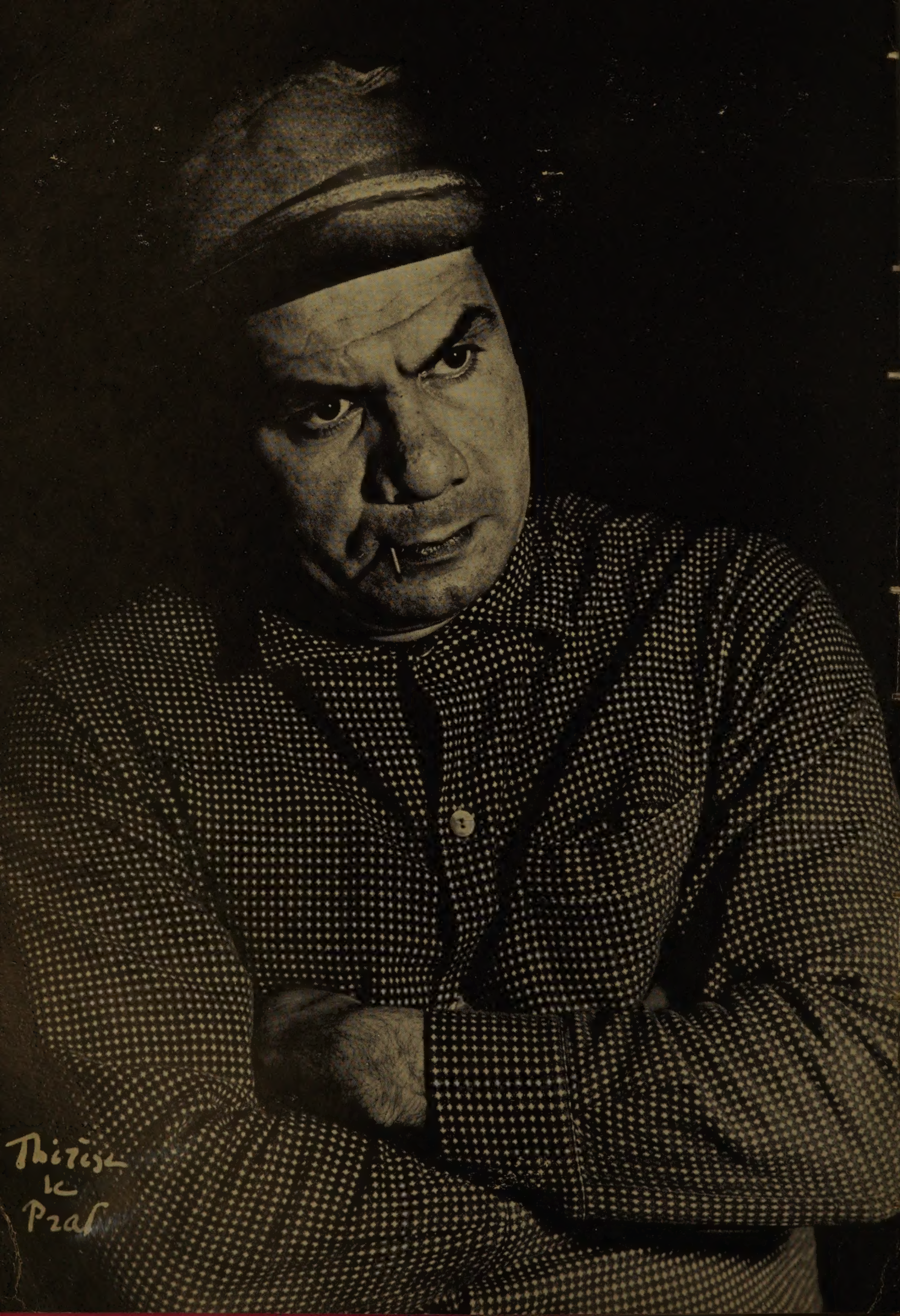
femina-théâtre

235

Sommaire



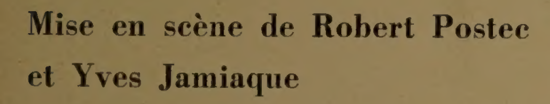
BI-MENSUEL ● 15 JANVIER 1961


Thérèse
le
Prat

LES COCHONS D'INDE

Théâtre du Vieux-Colombier
(Bernard Jenny et André Certes)

Pièce en deux parties
d'Yves Jamiaque
(Premier Prix du concours d'art dramatique d'Enghien 1960)



Mise en scène de Robert Postec
et Yves Jamiaque

Décors de Roger Harth

Musique de Jean Wiener

Distribution

par ordre d'entrée en scène

Yvette Etievant	**Marie Matouffle**
Christiane Lasquin	**Lucia Matouffle**
Michel Giannou	**Bibou Matouffle**
François Leccia	**Coco Matouffle**
Michel Galabru	**Victor Matouffle**
Jean-Pierre Rambal	**Fernand Dugrenier**
Jean Luisi	**Premier homme**
	Deuxième gendarme
Guy Naigeon	**Deuxième homme**
Denise Chauvel	**La poissonnière**
Jacques Deschamps	**Mascarou**
Francis Lax	**Paulo**
Armand Meffre	**Carolin**
Paul Chevalier	**Gédéon**
Odette Piquet	**Armandine**
Jean-Louis Le Goff	**Le maire**
Claude Beauthéac	**Le brigadier de gendarmerie**
Jean Luisi	**Premier gendarme**
Robert-Maxime Aubry	**Le curé**
Hubert de Lapparent	**L'administrateur supérieur**
	Le conservateur, l'homme

« Les Cochons d'Inde » ont été créés le 29 novembre 1960 au Théâtre du « Vieux-Colombier »

Michel Galabru dans le rôle de VICTOR MATOUFFLE : « ... Je fais déjà partie des choses qui sont déjà cassées... »

(Portrait Thérèse Le Prat.)



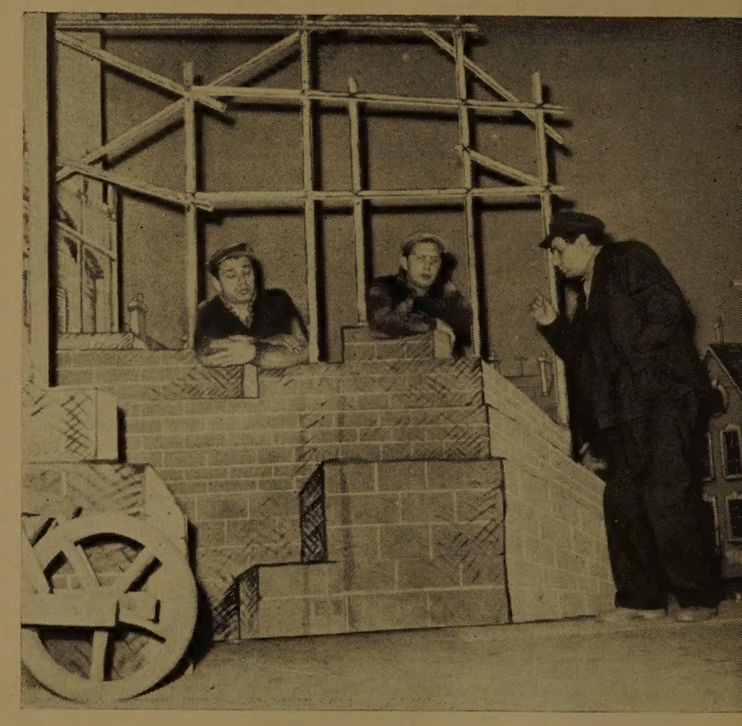
QUELQUES SCÈNES DE "LES COCHONS D'INDE"

Christiane Lasquin, Yvette Etievant.

MARIE MATOUFFLE : Tu ne sais pas combien il gagne ?

LUCIA : Non !

MARIE : Et tu l'aimes ?



Jacques Deschamps, Francis Lax, Michel Galabru.

MATOUFFLE : Et une supposition que Matouffle vous dise qu'il est assez tanné pour éplucher ses oignons tout seul et qu'il veut qu'on lui foute la paix.

Armand Meffre, Michel Giannoux.

BIBOU : Papa a dit qu'on vivait comme tous les jours.

CAROLIN : Il a dit ça, ton père ?



Jacques Deschamps, Paul Chevalier, J.-P. Rambal, Francis Lax, Armand Meffre.

FERNAND : Non, pas des mouches en vérité, mais des hommes... oui Messieurs, des hommes !



(Photos Bernand.)



La famille, les amis et les gendarmes.

PAULO : Nous venons voir si les Matouffle sont satisfaits du logement que l'administration a promis de leur donner.



LE CURÉ (*Robert-Maxime Aubry*) : Frappe et l'on t'ouvrira.

LE PETIT HOMME (*Hubert de Lapparent*) : Jusqu'à 19 h. 30 !

(*Photos Bernand.*)

François Leccia, Michel Galabru, Y. Etievant, Michel Giannou, Christiane Lasquin.

MATOUFFLE : On ne refait pas comme ça, deux fois dans une vie, ce qui a demandé vingt ans à bâtir.

acte 1

L'action se passe dans une maison de la vieille ville d'une petite cité méridionale.

Au lever du rideau, Lucia Matouffle est assise sur un tabouret, entre deux moïses à bascule. Dans chaque moïse un bébé. Lucia, un biberon dans chaque main, les fait boire ensemble en chantant une berceuse.

Marie Matouffle, la mère, essore du linge dans un baquet.

Bibou Matouffle, muni d'outils hétéroclites et nombreux, finit d'installer avec grand fracas une serrure à la porte d'entrée, en chantant une marche militaire.

Coco Matouffle, perché sur un escabeau, chante une troisième chanson, en étendant sur un fil tendu à travers la pièce, le linge que sa mère lui tend au fur et à mesure qu'elle l'a essoré.

Bibou qui a terminé de visser sa serrure referme la porte en la faisant claquer comme un coup de feu.

Tous sursautent. Simultanément Coco s'accroche au fil tendu qui cède ; toute la masse du linge suspendue est à terre..., une série de casseroles accrochée au mur descend...

Marie pousse un cri de frayeur. La vibration a fait sauter le pied branlant du tabouret sur lequel est assise Lucia qui se retrouve sur le plancher...

BIBOU, *satisfait de lui-même.* ... Cette fois elle ferme... Il y avait le ressort du demi-tour de serrure qui coinçait sur la bouterolle. Alors forcément le tirage à cor de chasse n'arrivait plus à glisser sur le pilier...

COCO, *assis sur l'escabeau, d'une voix de gavroche, tout en désignant Lucia.* ... et ta sœur ?...

(*Bibou considère Lucia assise sur le sol, les biberons à bout de bras.*)

BIBOU. Encore !... T'as encore déglingué le tabouret !... Tous les samedis, faut que tu déglingues le tabouret !...

LUCIA. Samedi prochain, je te le déglinguerai sur la tête...

BIBOU. Ben vas-y..., dis que c'est de ma faute !...

LUCIA. Même pas !... Tu es irresponsable !

BIBOU. Je suis quoi ?

LUCIA. Tordu !...

BIBOU. T'entends ça, m'man... Dis, m'man, t'entends ça ?...

LA MÈRE. Non, je n'entends pas, non je n'entends rien... rien de rien !... Moi, je suis sourde !...

BIBOU. Ça tombe bien... Moi, je suis muet !...

COCO, *philosophe et conciliant.* Ecoute, Bibou..., c'est pas pour prendre le parti des femmes... mais quand même, tu sais bien qu'à chaque fois que tu touches à la serrure, ça casse le tabouret.

BIBOU. Alors ça, je vous jure !... Y a de quoi vous faire grimper les oreilles en tiges !

LUCIA. Enfin vas-tu nous dire ce qu'elle avait, cette serrure ?

BIBOU. Je vous répète que le ressort du demi-tour coinçait sur la bouterolle...

LUCIA. Ça ne l'a pas empêchée de fonctionner toute la semaine...

BIBOU. Elle a fonctionné, mais pas dans les règles !...

LA MÈRE. C'est pas faute de l'avoir tripotée samedi dernier... ni le samedi suivant, ni tous les samedis depuis trois mois...

BIBOU. Forcément, chaque semaine, je l'améliore !... Je ne peux pas tout savoir en un coup !... Ça ne fait que trois mois que j'apprends la serrurerie !...

COCO. Et ça va durer longtemps, ces études ?

BIBOU. Compris !... A partir d'aujourd'hui, je laisse la famille dans les courants d'air... Je me mêle de rien... et hop ! ça me fera du temps pour mener ma vie de garçon...

LA MÈRE. Ta vie de quoi ?...

BIBOU. De garçon... A 17 ans, je n'ai plus de temps à perdre.

COCO. Il dit ça parce qu'il a une poule...

LA MÈRE. Coco...

BIBOU. Tu pourrais choisir tes mots... (*Il désigne les berceaux.*) Il y a des gosses ici...

COCO. Tu parles de gosses... des phénomènes !...

TOUS. Quoi ?

COCO. Parfaitement !... Même que quand j'ai annoncé à l'école qu'on avait deux jumeaux, le maître il a dit : « Manquait plus chez vous que cette particularité de la nature !... »

LA MÈRE. A la bonne heure !... Tu remercieras ton maître de ma part !

LUCIA. Oh ! tu sais, m'man..., il a dû sortir ça sans méchanceté...

BIBOU. Ben tiens !... Il n'a fait que donner son avis sur sa future famille !

LUCIA. Où veux-tu en venir ?

BIBOU. Nulle part... Seulement, depuis le temps que ce maître d'école te court après, si c'est pour t'emprunter une paire de bretelles, dis-lui qu'il s'adresse plutôt à papa !...

LA MÈRE, *à Lucia.* C'est vrai ?

LUCIA. Quoi donc, m'man ?...

LA MÈRE. Toi et le nouveau maître d'école ?...

LUCIA. Tiens, je croyais que t'étais sourde...

LA MÈRE. Il te plaît ?...

LUCIA. On se parle...

LA MÈRE. Qu'est-ce qu'il te dit ?

LUCIA. Ça dépend quand ?...

LA MÈRE. Quand vous vous parlez ?

LUCIA. Il me demande ma main...

LA MÈRE. Qu'est-ce que tu lui réponds ?

LUCIA. Qu'il la demande à papa !...

LA MÈRE. Et dire que ton père est fichu d'accepter...

LUCIA. Pourquoi pas ?

LA MÈRE. Un maître d'école qui insulte tes petits frères... deux petites choses innocentes qu'il n'a jamais vues !... Qu'il traite comme ça, tout de go, de particularité de la nature... autant dire de monstres !... Sait-il seulement que je les ai portés dans mon ventre ?

COCO. Oh ! dis, m'man... quand même... Il a fait son service militaire.

LA MÈRE. Mouche-toi avec ça, petit monstre. (*Elle se retourne et gifle Coco. A Lucia.*) Et toi, tu viens nous annoncer tranquillement que ce pion qui nous considère, ton père et moi, comme des fournisseurs de baraques foraines, doit venir nous demander ta main... Autant te dire, ma fille, que l'honneur des Matouffle, ça ne se lave pas dans de la fleur d'oranger... (*Un temps.*) Combien ça gagne, un maître d'école ?

LUCIA. Je ne sais pas...

LA MÈRE. Tu ne sais pas combien il gagne ?...

LUCIA. Non...

LA MÈRE. Et tu l'aimes ?

LUCIA. Oui...

LA MÈRE. Ça y est ! ça recommence comme pour une imbécile que j'ai connue !

LUCIA. Qui c'était ?

LA MÈRE. Une imbécile !... Elle avait 19 ans, comme toi... Elle fritait d'amour pour un bonhomme de 23 ans.

LUCIA. Comme lui !

LA MÈRE. Il était dans la maçonnerie...

COCO. Comme papa.

LA MÈRE. Elle ne lui a pas demandé ce qu'il gagnait... Ils se sont mariés... Ils ont eu des enfants... Un, deux trois... plus une particularité de la nature, ce qui fait cinq ! Vingt ans ont passé... Il est toujours dans la maçonnerie... Il fait toujours des maisons... pour les autres... et son imbécile de femme, depuis vingt ans, torche, épluche, lave... et toute la vie elle continuera à laver, éplucher, torcher... et quand ça ne sera plus ses propres mioches, ça sera les mioches de ses mioches. Pendant ce temps-là, lui, le Casanova, il continuera à construire des maisons... pour les autres... toujours pour les autres... Un jour, ils deviendront vieux, tous les deux... ils n'auront vu de la vie que des briques, et elle que des culs de lardons... Tout ça parce qu'au début, cette imbécile au cœur fondant n'a pas pensé à demander ce que gagnait son Don Juan à truelle.

LUCIA. Alors, comme ça, aujourd'hui, elle est malheureuse ?

LA MÈRE. Penses-tu... elle est tellement imbécile qu'elle ne regrette rien... Elle en arrive même à penser parfois que, si c'était à refaire..., elle recommencerait. (*Un temps. Lucia a retrouvé son sourire.*) A croire que le bonheur, ça n'est que de l'entêtement... Il vient quand ?

LUCIA. Qui ca ?

LA MÈRE. Le pape !...

LUCIA. Il s'appelle Fernand !

COCO. Fernand Dugrenier ! A l'école on l'appelle la soupente. (*Il rit.*)

LUCIA. Tu trouves ça drôle ?

COCO. Plus maintenant... mais au début, il y a eu de bons moments. (*Coco sort en riant.*)

LUCIA. Il a dit qu'il viendrait parler à papa dans la soirée.

BIBOU. Zut ! Moi qui voulais aller au cinéma.

LUCIA. Qui t'en empêche ?

BIBOU. Qui ?... Tu permets... Quand un Dugrenier demande la main de ma sœur, j'ai tout de même le devoir de lui poser des questions.

LUCIA. Qu'est-ce que tu mijotes encore ?

BIBOU. Moi, rien... Je veux seulement lui demander s'il aime les serrures !

(*Coco revient de la chambre annexe en poussant un chariot en bois sur lequel se dresse un assemblage métallique qui a vaguement la forme d'une fusée sur sa rampe de lancement.*)

COCO. On peut y aller, Bibou ! C'est l'heure où la lune est dans l'axe de la fenêtre.

LUCIA. Je m'en doutais... Regarde, m'man, ils vont recommencer !

LA MÈRE. Ah non ! Vous n'allez pas... !

BIBOU. Quoi !... Faut bien qu'elle parte un jour, cette fusée... depuis le temps qu'on l'annonce...

LA MÈRE. Les vitres des fenêtres, ça ne vous a pas suffi, l'autre jour... Vous voulez faire sauter toute la baraque !...

COCO. Ecoute, m'man... faut que je t'explique... une fusée, c'est une question de carburant. L'autre jour, c'était de l'essence, tandis qu'aujourd'hui, y a rien à craindre, c'est du super...

BIBOU. Il a raison, tu sais... Tout est au point... scientifiquement, ça ne risque rien !

LA MÈRE. Fichez-moi ça en l'air !

BIBOU. Justement, c'est ce qu'on va faire... Tu vas voir comme elle va monter, ouvre la fenêtre, Coco...

COCO. T'as des allumettes ?

LUCIA. Arrêtez ou j'appelle au secours !...

LA MÈRE. Pas la peine... J'ai pas besoin de fusée, moi, pour atteindre la lune... Viens m'aider, Lucia.

(*Elles se sont emparées de torchons essorés et donnent des coups de droite et de gauche, sur l'échine des garçons, tandis que de leurs pieds, elles leur bottent le postérieur. Puis à coups de torchon, elles démantèlent la fusée qui tombe en pièces détachées dans un grand bruit de ferraille.*)

BIBOU, *devant le désastre.* Voilà !... Vous êtes contentes maintenant... C'est ça que vous appelez vivre dans votre siècle !

COCO. Des retardataires que vous êtes... Tout le monde ira dans la lune, tout le monde sauf les Matouffle... Les Matouffle, ils ne sortiront jamais de leur trou... Des préhistoriques qu'ils seront, les Matouffle... des Mathusalem ! ... Les voisins, y se foutront de nous, et ça sera bien fait ! Bien fait ! bien fait !

(*On entend chanter de loin.*)

LA MÈRE. Tiens, voilà justement le père Mathusalem qui rentre... Tout ça va sûrement beaucoup intéresser le bout de ses bottes.

(*Clé dans la serrure.*)

VICTOR MATOUFFLE, *de l'autre côté de la porte.* Espèce de sauterelle !... Je parie qu'il a encore fourragé dans la serrure !

(*Coups frappés à la porte.*)

LA MÈRE. Eh bien ! qu'est-ce que vous attendez pour aller ouvrir ?

(*Les deux garçons sont terrorisés.*)

BIBOU. Qu'est-ce que t'attends, Coco ?

COCO. Peau de banane !... C'est toi le spécialiste...

BIBOU. Bon ! ça va... de toutes façons, y me bouffera pas, j'ai le cuir tanné.

(*Il va pour ouvrir et fait des efforts désespérés pour tirer sur le loquet de la serrure qui ne vient pas.*)

VICTOR. Alors, ça vient ?

BIBOU. Tout de suite, p'pa... j'suis dessus. (*Tout en soufflant à cause des efforts qu'il fait.*) Comment ça va, p'pa ?... T'as passé une bonne journée ?

VICTOR, *derrière la porte*. Dis donc, espèce de crevard, tu te paies mon nez ?

BIBOU. Oh non ! papa... Y a que j'ai arrangé la serrure... Maintenant, elle ferme, tu sais... C'était le ressort du demi-tour qui... bon Dieu elle est encore un peu dure... C'est sûrement le tirage à cor de chasse... pour l'aller, ça va..., mais c'est le retour, tu comprends...

VICTOR, *derrière la porte*. Je te préviens, l'andouille !... Je mets à ton compte autant de mornifles qu'il va se passer de secondes... Un, deux, trois.

TOUS. Quatre, cinq, six.

(*Coco, Lucia et la mère regardent Bibou en comptant, tandis qu'il s'énerve de plus en plus sur la serrure.*)

BIBOU, *nerveux et suant*. Y a de l'abus !... Faudrait tout savoir en trois mois... fermer les serrures et encore les ouvrir...

LE CHŒUR. Huit, neuf, dix...

BIBOU. Passe-moi les outils, Coco...

COCO. Lesquels ?

BIBOU. Tous !

(*Coco lui passe un sac complet d'outils. Bibou fourrage nerveusement dedans, en tire un ciseau à bois et une masse.*)

Bouge pas, p'pa... J'ai ce qu'il faut... Je vais arranger ça.

(*Il enfonce d'abord le ciseau entre la serrure et la porte, et lorsque le ciseau tient seul, il prend la masse à deux bras et frappe en parlant.*)

COCO. Comme qui dirait que tu vas te préparer de l'ouvrage pour samedi prochain.

BIBOU. Tu sais, p'pa... y a une chouette de nouvelle... Tiens-toi bien... Y a Lucia qui va épouser le nouveau maître d'école de Coco...

LUCIA. Tu ne pourrais pas te mêler de ce qui te regarde...

BIBOU. Ben quoi !... ça le calme... Hein ! p'pa, que ça te calme... Même qu'il doit venir te demander sa main tout à l'heure.

LA MÈRE. Tu vas te taire, oui ?

BIBOU. Quoi ?... T'aurais préféré ne pas le prévenir..., que la nouvelle lui tombe sur le crâne sans ménagement... C'est un sensible, papa... Hein ! p'pa, que t'es un sensible !... (*La serrure tombe à terre. Il maintient la porte.*) Attention, du large, laissez-moi me débiner... (*Il lâche soudain la porte et file se réfugier dans la chambre.*)

(*Victor ouvre la porte, il est en bleu de maçon, un sac d'outils sur l'épaule.*)

VICTOR, *à Lucia*. Combien ça gagne, un maître d'école ? Parce que faudrait tout de même pas croire que je t'ai fait demoiselle pour le bec d'un va-nu-pieds... Je te veux pour le moins aussi intelligente que ta mère... quand elle m'a épousé, elle savait ce qu'elle faisait... Pas vrai, princesse ?... Des sentiments plein le cœur, mais heureusement, pas dans les yeux... « T'es maçon ?... Bon ! Voyons voir... tarif syndical tant... tant d'heures par jour, ça fait tant... tant dans la bourse au bout de la semaine, au bout de l'année tant... Bon, ça va... parle-moi d'amour ! » J'aimerais au moins que ta mère te serve d'exemple...

LA MÈRE. Ne t'en fais donc pas, elle fera comme moi, j'en réponds.

VICTOR, *il examine les débris de la fusée à terre*. Qu'est-ce que c'est que ça ?

LA MÈRE. Demande-le plutôt aux deux génies de la famille.

(*Coco veut s'éclipser. Victor le rattrape.*)

VICTOR. Minute ! (*Il va à la chambre où s'est réfugié Bibou.*) Toi aussi, allez, arrive... (*Bibou paraît. Son père l'attrape également et les conduit tous deux devant les restes de la fusée. Ils baissent tous deux la tête.*) Alors ?... Explication ?...

BIBOU. Tu le vois bien... c'est encore un missile !

COCO. Sabotage de femmes !

VICTOR. Elles ont bien fait ! Ça ne pouvait pas marcher.

BIBOU. Qu'est-ce que t'en sais ?

VICTOR. Vous me prenez pour un bigleux !... Je vous ai déjà dit que le réservoir doit faire sept fois la hauteur du cône, le poids du carburant cinq sixièmes du poids total...

BIBOU. Ça dépend de la résistance du matériau employé...

COCO. Et de la qualité du carburant.

VICTOR. Et le champ magnétique, qu'est-ce que vous en faites ?... Hein ?... Le champ magnétique, c'est du beurre ?...

BIBOU. Le champ magnétique... tu nous fais rire...

VICTOR. Ah ! je vous fais rire... Sans blague ?... Alors autant jouer au clown... Tenez, pour commencer, voilà le numéro musical... (*Dégelée de torgnioles et de bottage de fesses. Cris des deux garçons. A sa femme.*) Tu te rends compte de sagouins... Le champ magnétique, ça fait rire ces messieurs... L'instruction que je leur donne, ça les fait rire.

LA MÈRE, *elle regarde Victor d'un air goguenard*. Tiens... tu me fais rire...

VICTOR, *vexé*. Toi aussi ?... Bon, bon... Je dois avoir un don qui m'échappe.

(*La mère est allée chercher les chaussons de Victor. Lui s'est assis, ôte ses chaussures, enfile ses chaussons. Il ouvre son sac à outils et en sort deux bouteilles de champagne. Appelant.*)

Lucia !

LUCIA. Papa ?...

VICTOR. Mets ça sur la table.

LUCIA. Tiens ! y a une fête foraine dans le coin ?

VICTOR. Une fête foraine ?

LUCIA. Dame ! Où veux-tu décrocher deux bouteilles de mousseux ?

VICTOR. Du mousseux !...

COCO. Quoi ! c'est pas du mousseux ?

BIBOU. Fais voir !

VICTOR. Touche pas !

BIBOU. Tu vas pas nous dire que c'est du champagne, quand même !

(*Ils sont tous en extase.*)

LA MÈRE. C'est du champagne ?

COCO. Oh ! dis donc !... (*Il avance la main vers la bouteille.*)

VICTOR. Touche pas !

BIBOU, *avançant la main.* Du vrai champagne...

VICTOR. Touche pas !

LA MÈRE. Où as-tu eu ça ?

LUCIA. On te les a données ?

COCO. Pourquoi qu'on t'a donné ça ?

BIBOU. Qui te les a données ?

VICTOR, *éclatant.* Non mais ! c'est fini, cet interrogatoire !... Pour qui me prenez-vous ?... Pour un voleur ?... Un mendiant ?... Un radin ?... Pour un type qui n'est pas capable de sortir trois sous de son gousset ?

LA MÈRE. Trois sous, deux bouteilles de champagne ?...

VICTOR. Trois sous... trois francs ou trois mille haricots... et alors ? J'ai encore le droit d'acheter ce qui me plaît pour le prix qui me plaît... J'ai pas de comptes à vous rendre... Je suis un homme libre... et ceux qui n'aiment pas le champagne boiront de la piquette... J'ai dit ! (*Il se lève d'un bond, claque un baiser sur les joues de sa femme et ajoute sur le même ton furieux.*) Bon anniversaire...

LA MÈRE. Anniversaire ?...

VICTOR. C'est pas ton anniversaire ?

LA MÈRE. C'est mon anniversaire ?

VICTOR. Enfin quoi, ça, c'est du champagne ou non ?

BIBOU. Parole, m'man, c'est du champagne !

VICTOR. Alors si c'est du champagne, c'est ton anniversaire.

(*Victor et sa femme se regardent. Lucia, Bibou et Coco disparaissent dans la chambre à côté.*)

LA MÈRE. Comme ça... t'as pensé à mon anniversaire, Victor...

VICTOR. Faut que je pense à tout... avec ta tête en l'air, tu serais capable de vieillir sans t'en apercevoir.

(*Les enfants reviennent avec chacun un petit cadeau en main.*)

TOUS. Bon anniversaire, m'man...

(*Les trois enfants se précipitent vers leur mère, lui offrent les cadeaux et l'embrassent. Elle est très émue et serre les enfants contre elle.*)

LA MÈRE. Regarde, Victor... Ils y ont pensé aussi, mes petits..., mes petits... Merci, mes petits.

VICTOR, *dépité.* Bande de chameaux, vous n'avez pas honte de faire chialer votre mère !

LA MÈRE. C'est de joie, Victor... Tu vois bien que je pleure de joie...

VICTOR. Ça va, j'ai compris... Mon champagne, tu t'en fous...

LA MÈRE. Qu'est-ce que tu dis ?

VICTOR. T'as seulement pas versé une larme sur mes bouteilles...

BIBOU. Allez, m'man... Baptise-lui sa marchandise ou il se met en berne pour le restant de la soirée...

LA MÈRE. Elles sont belles, Victor, tes bouteilles de champagne !...

VICTOR. Merci... ça leur fait bien plaisir...

LA MÈRE. T'es jaloux, Victor !...

VICTOR. Qui ça ?... Moi ?...

LA MÈRE. Oui... toi... jaloux comme un brave homme... Tu voudrais que tout le bonheur des autres vienne de toi... pas vrai ?... Sois tranquille, va... il vient de toi... Les gosses, le champagne, le pain blanc, tout le bonheur qui est ici vient de toi..., de toi seul...

VICTOR. Y a donc du bonheur ici ?

LA MÈRE. Y en a, Victor.

VICTOR. Ah ?... (*Un temps.*) Ben tant mieux !... V'là un anniversaire qui me fait du profit... (*Un temps.*) Alors comme ça, t'es heureuse ?

LA MÈRE. J'ai déjà dit le contraire ?

VICTOR. Même sans machine à laver ?

LA MÈRE. Suffit de savoir qu'il y a des rêves à ne pas faire...

VICTOR. Comment... « à ne pas faire » ?... Ah ça ! par exemple... ferait beau voir qu'on m'empêche de faire le rêve que je veux... Les rêves, c'est à tout le monde... T'entends... à tout le monde !... Au moins ça : les rêves !... à tout le monde... et je veux que tu rêves, t'entends, Marie... je veux que tu rêves...

LA MÈRE. Si ça peut te faire plaisir...

VICTOR. Et, pour commencer, je veux que tu rêves à une machine à laver.

LA MÈRE. A une machine à laver ?

VICTOR. Parfaitement...

LA MÈRE. Il a fait chaud aujourd'hui... Hein ?

VICTOR. Très !

LA MÈRE. Tu n'as pas travaillé tête nue au moins ?

VICTOR. Ne t'inquiète pas pour ma tête !... Occupe-toi seulement de rêver...

LA MÈRE. Mais je rêve, Victor, je t'assure que je rêve...

VICTOR. A quoi ?

LA MÈRE. Mais... à une machine à laver.

VICTOR. Comment elle est ?

LA MÈRE. Ben... comme celle qu'est en vitrine chez Electromatic.

VICTOR. Pile !... T'as gagné...

LA MÈRE. Qu'est-ce que j'ai gagné ?

VICTOR. Une machine à laver.

LA MÈRE. Bravo... Une bonne chose de faite... et qui ne revient pas trop cher...

VICTOR. Quatre-vingt mille en dix mensualités.

LA MÈRE. Quoi ?

VICTOR. Tiens... V'là le bon de garantie.

LA MÈRE. Tu ne veux pas dire... Ah ! ça mais... C'est... ce n'est pas possible... je rêve.

VICTOR. Non... là, tu as un temps de retard...

(*La mère réalise soudain.*)

LA MÈRE. Une folie, Victor !... Qu'est-ce que je vais faire de mes mains pendant que le linge se lavera tout seul...

BIBOU Je vois le coup... ce sont les taloches qui vont les occuper !

LA MÈRE. Une machine à laver chez nous !... çà alors !... Votre père est fou, mes enfants... Si ça continue, on va devenir des gens comme tout le monde...

(*On frappe.*)

LUCIA. C'est lui...

VICTOR. Qui ?

LUCIA. Fernand !

VICTOR. Qui ça, Fernand ?

COCO. La soupente !... Enfin Dugrenier..., le maître d'école...

VICTOR. Qu'est-ce qu'il veut ?

BIBOU. La main de ma sœur !...

VICTOR. Bon Dieu ! Pour un peu, je l'oubliais...

LA MÈRE. Tout arrive le même jour... aussi... C'est trop !

(*Soudaine activité de ruche. Lucia se refait hâtivement une beauté devant la glace. La mère met de l'ordre hâtivement. Les deux garçons ramassent les débris de la fusée. Victor rectifie l'ordonnance de ses vêtements.*)

VICTOR, *à sa femme*. Je peux rester en chaussons ?

LA MÈRE. Mais oui... mais oui !... C'est pas pour tes pieds qu'il vient !...

LUCIA. Je vais ouvrir ?...

LA MÈRE, *elle examine d'abord sa fille*. Desserre-moi cette ceinture !...

LUCIA. Mais, m'man... je...

LA MÈRE, *elle montre la poitrine de sa fille*. Ça fait trop de choses en avant... S'agit pas de vanter la marchandise... Il la prend ou il la laisse.

(*La mère desserre la ceinture. La robe devient droite.*)

LUCIA. Mets-moi dans un sac, pendant que tu y es !...

(*Les coups redoublent à la porte.*)

VICTOR. Il me semble plutôt nerveux, ton bougre... S'il veut entrer dans la famille, faudra qu'il apprenne à se calmer...

LA MÈRE. Allez... va ouvrir...

(*Toute la famille fait un vaste cercle autour de la porte. Lucia va lentement ouvrir. Fernand est sur le seuil, un sourire pincé aux lèvres, très gêné.*)

LUCIA. Bonjour, Fernand !...

FERNAND. Bonjour, Lucia !...

LUCIA. Entrez, Fernand !...

FERNAND. Merci, Lucia. (*Il s'incline, très homme du monde.*) Madame... Monsieur... (*Aux deux garçons.*) Messieurs...

COCO, *désignant les jumeaux*. Y en a encore deux là-bas !...

VICTOR. Coco !...

COCO. Quoi... on se connaît, lui et moi... Pas vrai, Monsieur ?

FERNAND. En effet... j'ai l'honneur d'avoir ce jeune homme pour élève...

(*Un silence.*)

VICTOR. Bon... Faudrait peut-être commencer par un bout...

FERNAND. Je crois effectivement que c'est une excellente idée.

LA MÈRE. Asseyez-vous, Monsieur...

FERNAND. Je ne voudrais pas abuser...

VICTOR. Vous n'abusez pas... Ce sont des chaises tout à fait ordinaires.

FERNAND. J'aurais été navré que vous en prépariez de spéciales...

(*Il s'assied et manque de s'effondrer. La famille se précipite pour le soutenir.*)

BIBOU. Elles sont quand même un peu spéciales !

LUCIA. Mettez-vous dans le fauteuil, Fernand !

(*Il s'assied dans le fauteuil.*)

VICTOR. Voilà !...

FERNAND. Comme vous dites, Monsieur... Voilà...

LA MÈRE. Il faut nous excuser.... tout est un peu en désordre... Nous attendons la livraison d'une machine à laver...

FERNAND. Ah !... Parfait !...

VICTOR. Alors, comme ça, vous êtes maître d'école ?...

FERNAND. Instituteur...

VICTOR. Tiens ! On m'avait dit que vous étiez maître d'école !...

FERNAND. Il s'agit d'une identité terminologique, dont les résultantes professionnelles sont strictement semblables.

(*Ils le regardent tous absolument ahuris.*)

LA MÈRE, *à Lucia*. Il parle toujours comme ça ?

LUCIA. Non... Il a dû mettre son langage des dimanches !

(*Un temps.*)

FERNAND. Ceci dit, je suis également secrétaire de mairie...

LUCIA. Vous ne m'aviez jamais dit ça, Fernand !...

FERNAND. Je ne le suis que depuis hier !

LUCIA. Mais c'est une chose formidable !...

FERNAND. Formidable ?... Non... mais c'est incontestablement quelque chose de plus !

VICTOR. Est-ce qu'au moins, ça met du beurre dans les épinards ?

FERNAND. Très peu...

VICTOR. Dommage !... Remarquez que, de toute façon, vos épinards, c'est pas moi qui les mange...

(*Un silence.*)

FERNAND. Il y a beaucoup de personnes qui ne supportent pas les épinards...

(*Un silence.*)

VICTOR. Surtout au beurre !...

(*Un silence.*)

Vous avez peut-être soif ?

FERNAND. Soif ?... Heu... Oui... en effet, j'ai peut-être soif !

VICTOR. Marie, fais sauter le bouchon.

(*La mère débouche le champagne. Lucia dispose des verres sur la table. Marie les remplit.*)

FERNAND. Eh bien ! voilà... C'est au titre de secrétaire de mairie que j'ai l'avantage de solliciter votre bienveillante attention... Ce qui m'amène est très délicat... Voilà... je... je dois dire que c'est particulièrement délicat... et que le fait que vous soyez les parents de Lucia... comment dirai-je... rend la chose encore beaucoup plus délicate...

VICTOR. Ecoutez, mon vieux, je vous le dis comme je le pense, hein ?... à la bonne franquette...

FERNAND. C'est moi qui vous en prie, Monsieur...

VICTOR. Si votre casier judiciaire n'est pas aussi vierge que ma fille, c'est même pas la peine de trinquer...

LUCIA. Papa !...

LA MÈRE. Ben voyons ! Victor... qu'est-ce qui te prend ?

VICTOR. Rien... J'essaye de le déboucher... Il a l'air tellement constipé pour dire ce qu'il a à dire...

LA MÈRE. Excusez-le, Monsieur.... Mon mari a la franchise d'une brique.

FERNAND. Il n'y a pas de mal, Madame...
(*Un temps.*)

LUCIA. Vous disiez, Fernand ?

FERNAND. Eh bien ! voilà... N'est-ce pas... comme j'ai l'honneur de vous le dire... je suis malheureusement, depuis hier, secrétaire de mairie...
(*Un temps.*)

VICTOR. Et avant ça, vous n'avez jamais eu d'autres maladies ?

FERNAND. Pardon ?...

LA MÈRE. Mon mari attache beaucoup d'importance à la santé...

FERNAND. Il a raison... La santé, c'est effectivement très important...

VICTOR. Très !
(*Un silence.*)

LA MÈRE. Notre Lucia n'a jamais eu qu'une rougeole à l'âge de cinq ans.

FERNAND. Vraiment !...

LA MÈRE. Ça vous étonne, hein ?...

FERNAND. Ça, je dois le dire...

LA MÈRE. 3 kilos 775 grammes à la naissance, et les premières dents à cinq mois...

FERNAND. Bravo !...

VICTOR. Elle vous a dit qu'elle sait taper à la machine...

FERNAND. Oui... je crois que...

LA MÈRE. C'est une très bonne ménagère, vous savez...

VICTOR. Sans compter qu'elle adore les enfants... Du reste, y a qu'à la voir... Elle est bâtie pour en faire...

LUCIA. Oh papa !...

VICTOR. Regardez comme elle rougit... Un vrai coquelicot !...

LA MÈRE. Et sensible, si vous saviez... C'est pour ça qu'avant de la donner à qui que ce soit... enfin à celui qui nous la demandera... nous exigerons un délai de réflexion...

VICTOR. Bien sûr... quand on la demandera. (*Insistant.*) Si quelqu'un se décide un jour à nous la demander...

FERNAND. Ça viendra sûrement !

VICTOR. Vous croyez ?

FERNAND. Peut-être même plus vite que vous ne le pensez !

LUCIA. Fernand !

FERNAND. Lucia !...

(*Lucia et Fernand se regardent tous les deux et n'en finissent plus de se regarder, lui, son petit sourire crispé au coin des lèvres, elle, les yeux languissants.*)

BIBOU. Alors, on trinque ?...

FERNAND. On trinque...

BIBOU, *avec intention.* A quoi ?

FERNAND. Eh bien ! n'est-ce pas, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire...

BIBOU. ... à l'amour, et qu'on n'en parle plus...

LA MÈRE. Bibou...

BIBOU. Quoi... Bibou ?... A force de trapiner dans les verres, ce n'est plus du champagne qu'on va boire, c'est de l'orangeade.

FERNAND. Evidemment !... phénomène élémentaire de sciences physiques. (*Brusquement.*) A l'amour... (*Il avale son verre d'un trait.*) A propos... puis-je vous poser une question ?

LUCIA, *enflammée.* A propos de quoi ?

FERNAND. A propos de... comment dirai-je, de... de cochons d'Inde ?

VICTOR. Vous dites ?

FERNAND. Que pensez-vous des cochons d'Inde ?

VICTOR. Des cochons d'Inde ?

FERNAND. Oui, enfin... quand je dis « cochons d'Inde » j'entends : élevage de cochons d'Inde... Entendons-nous bien, par rapport à la législation qui protège... ou plutôt qui garantit à l'éleveur de cochons d'Inde... comment dirai-je... le droit inaliénable de la propriété commerciale...

(*Victor se dresse de toute sa hauteur devant Fernand enfoncé dans son fauteuil.*)

VICTOR. Combien pesez-vous, jeune homme ?...

FERNAND. Pardon !...

VICTOR. Combien pesez-vous ?

FERNAND. Dans les 67 kilos...

VICTOR. Et combien croyez-vous que pèsent 67 kilos dans des mains comme celles-ci ?

LA MÈRE. Non, Victor, non... surtout pas tes mains... Ne touche pas à tes mains...

VICTOR. Je veux savoir une fois pour toutes si ce jeune homme s'imagine qu'avec des mains pareilles je vais le laisser encore longtemps s'offrir la constitution des Matouffle...

LUCIA. Papa !...

FERNAND. Mais, Monsieur...

VICTOR. Répondez, jeune homme...

LA MÈRE. Tu ne sais même pas où il veut en venir...

VICTOR. Parce que vous vous imaginez qu'il veut en venir quelque part !

BIBOU. Laisse-le donc parler...

VICTOR. Bon !... Puisque la majorité de la famille Matouffle a des envies d'oreilles à satisfaire !... Profitez-en, jeune homme...

FERNAND. Eh bien ! n'est-ce pas ?... Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire... Heu... voyons !... Où en étais-je ?

VICTOR. ... Cochons d'Inde !...

FERNAND. Ce qui m'amène directement à vous parler de votre propriétaire.

VICTOR. De qui ?

FERNAND. De votre propriétaire... Enfin de M. Bizot..., le propriétaire du logement que vous occupez en ce moment...

VICTOR. Qu'est-ce qu'il a fait, ce vieux bâtard ?...

FERNAND. Plusieurs choses... notamment de l'élevage de cochons d'Inde...

VICTOR. Vous entendez... il recommence...

LA MÈRE. Mais laisse-le donc parler !...

VICTOR. Bon... et alors ?

FERNAND. Alors, M. Bizot étant toujours dans les mêmes dispositions d'esprit quant à la récupération de ce logement... j'ai le triste avantage de...

VICTOR. De ?

FERNAND. Eh bien !... de vous en informer...
(*Un temps.*)

VICTOR. Et alors ?

FERNAND. Alors voilà... C'est tout... En tant que secrétaire de la mairie, on a bien voulu me recon-

naître le doigté nécessaire pour traiter d'une chose aussi... délicate... Je veux dire pour vous amener, avec un maximum de... de précautions... à constater le triste malheur qui vous frappe...

(*Un silence.*)

LUCIA. Voyons, Fernand... ne vous énervez pas... De quoi s'agit-il, au juste ?

FERNAND. Comment, vous... vous n'avez pas compris ?

VICTOR. Compris quoi ?

FERNAND. Mais je... Oh non !... ne me forcez pas à refaire ce chemin de croix... Je vous en prie... faites un effort... Comprenez-moi...

VICTOR. Mais, à la fin des fins, bon Dieu, qu'est-ce que vous voulez ?

FERNAND. Moi, rien... Comme j'ai eu l'honneur de vous l'expliquer, il s'agit de M. Bizot...

VICTOR. Bon... qu'est-ce qu'il veut, Bizot ?

FERNAND. ... Reprendre ce logement...

VICTOR. Et alors ?

FERNAND. Alors, c'est tout...

VICTOR. Et c'est pour en arriver là que, depuis une heure, vous essayez de vous mordre le croupion ?...

FERNAND. C'est que je croyais que... Ah bon !... Remarquez que ce m'est un grand soulagement de voir avec quelle sereine philosophie vous acceptez la chose...

VICTOR. Quelle chose ?

FERNAND. Eh bien !... votre expulsion !

VICTOR. Expulsion ?... Quelle expulsion ?...

FERNAND. Mais enfin, Monsieur, je me tue à vous dire que M. Bizot...

VICTOR. Est-ce que vous allez encore longtemps me démanger la tête avec ce pou ?... Tout ce qu'il peut faire, Bizot, c'est de cracher en l'air et jouer du vent pour ne pas que ça lui retombe dans l'œil...

FERNAND. Vous croyez ?

VICTOR. Moi aussi, je connais les lois...

FERNAND. Ah bon ! dans ce cas...

VICTOR. Peut rien faire, Bizot ! Rien de rien... Suffit pas que les trois ans de délai soient écoulés... Faudrait qu'il ait besoin de ce logement pour son usage personnel...

FERNAND. Justement... c'est que...

VICTOR. Vous n'allez pas dire qu'avec sa baraque de trois étages, il attend après ce trou-là, Bizot ? Je la connais un peu, sa baraque... Mieux que lui, peut-être... C'est moi qui l'ait faite... De la meulière comme ça... qu'il faudrait que le bon Dieu invente un tonnerre spécial pour arriver à lui faire une lézarde... Ah ! fichtre non... il est pas à la rue, Bizot !

FERNAND. Lui, non... Mais il y a ses cochons d'Inde.

VICTOR. Quoi ?

FERNAND. Permettez... J'ai là le paragraphe de la loi qui, à cet égard, est péniblement formelle... (*Il ouvre le gros livre de code, qu'il tenait à la main depuis son entrée.*) « ... Après un préavis de trois ans, le propriétaire pourra réoccuper de son plein droit les locaux dont la location n'aura pas fait l'objet d'un bail préalable — c'est, hélas ! votre cas — à la condition toutefois qu'il soit légalement établi que ledit propriétaire usera personnellement des lieux, soit pour son habitation propre... »

VICTOR. Ce n'est pas son cas...

FERNAND. ... soit à des fins d'exploitation professionnelle ou commerciale, ce qui est le cas de M. Bizot qui s'inscrit... comme j'ai eu l'honneur de vous le préciser... commercialement et professionnellement dans le cadre des éleveurs de... de... enfin dans le cadre des éleveurs...

COCO. ... de cochons d'Inde.

LA MÈRE. Coco !

(*Fernand tire un papier de sa poche.*)

FERNAND. Voici, du reste, la notification officielle de votre... de votre... enfin la notification officielle...

(*Matouffle s'empare du papier et le lit.*)

VICTOR. Et alors... ça veut dire quoi, ça ?... Quand même pas qu'on nous jette à la rue pour installer à notre place... à notre place... à notre place...

FERNAND. Non ! ne prononcez pas le mot, Monsieur, vous allez vous énerver.

VICTOR. Ah ! mais minute ! Permettez !... Faut s'énerver pour le dire... Faut le dire pour l'entendre ! Faut l'entendre pour le croire !

FERNAND. Non, Monsieur, je vous en prie !

VICTOR. Des cochons d'Inde... Tu entends, Marie ?... Des cochons d'Inde... à la place des Matouffle, des cochons d'Inde...

(*Un long silence.*)

FERNAND. Ceci dit, rien ne presse... Vous avez devant disons... enfin devant vous tout le temps nécessaire.

VICTOR. C'est-à-dire ?

FERNAND. Pour le moins... Oh oui !... pour le moins quarante-huit heures !...

VICTOR. Regardez-moi, jeune homme... Regardez-moi, bon Dieu... est-ce que vous croyez qu'un Matouffle se laisse jeter à la rue comme un papier gras ?

FERNAND. Oh non ! Monsieur... non !... Sûrement pas !

VICTOR. Qu'est-ce que vous vous imaginez qu'il va faire, Matouffle ?

FERNAND. Il va résister...

VICTOR. Oui, Monsieur... résister.

FERNAND. Oh ! je m'en doutais...

VICTOR. Et vous n'êtes sûrement pas le seul à vous en douter.

FERNAND. Ah non ! Monsieur, tout le monde s'en doute... C'est même pour cette raison que l'huissier de M. Bizot a requis pour cet après-demain... les forces de police nécessaires.

VICTOR. Les forces de... Tu entends ça, Marie, les forces de police !

LA MÈRE. Comme pour des malfaiteurs...

FERNAND. Oh non ! ça n'a rien à voir, Madame... C'est uniquement dans le but symbolique...

VICTOR. Symbolique...

FERNAND. ... de faire respecter la loi.

VICTOR. La loi...

FERNAND. Cette loi sans laquelle, somme toute, une société...

VICTOR. Société...

FERNAND. ... nommément organisée...

VICTOR. ... organisée !... avec des maisons... des maisons construites par les mains de Matouffle..., nommément organisée, dans le but symbolique de foutre, à coups de lois au cul, les Matouffle à la porte...

FERNAND. Monsieur, je...

VICTOR. Taisez-vous... vous êtes un symbolique !

FERNAND. Mais, Monsieur...

VICTOR. Taisez-vous ou je vous organise nommément...

LA MÈRE. Vous pouvez être fier de vous, monsieur Dugrenier !

FERNAND. Non, Madame, je ne suis pas fier.

LA MÈRE. Joli métier que le vôtre...

FERNAND. Il n'est pas joli...

LUCIA. Pas joli, mais vous l'avez fait ! Vous allez pouvoir dormir, maintenant, avec la conscience pure du devoir accompli...

FERNAND. Non, Lucia, je ne dormirai pas.

LUCIA. Vous ne dormirez pas, mais vous aurez un toit par-dessus votre tête...

VICTOR. Comme un cochon d'Inde !...

FERNAND. Là, Monsieur, vous êtes injuste...

VICTOR. Et après... essayez donc, pour voir, de construire des maisons à longueur de vie, de coucher à la belle étoile, et d'être juste par-dessus le marché.

FERNAND. Ce n'est tout de même pas de ma faute !

VICTOR. Quand on est injuste, Monsieur, on se moque de savoir à qui revient la faute... S'il fallait toujours tenir les responsables avant de gueuler, y aurait plus de colère possible... Ce n'est pas de votre faute, mais vous allez quand même recevoir la giclée.

LUCIA. Papa !

(Un long silence.)

FERNAND. A propos... je... j'ai encore quelque chose à vous demander.

VICTOR. Vous n'avez pas tout dit ?

FERNAND. Non !

VICTOR. Il existe encore, après cela, quelque chose à dire ?...

FERNAND. Hélas oui ! Monsieur.

VICTOR. Je vous écoute... avant de vous tuer !

FERNAND. Eh bien, voilà... j'ai l'honneur de vous demander...

VICTOR. Quoi ?

FERNAND. La main de Mademoiselle votre fille...

VICTOR. Vous dites ?... Ça alors, c'est imprévu... ça alors, c'est de l'inédit... Ça alors, c'est du cauchemar... Un oiseau de mauvais augure chez les Matouffle...

LA MÈRE. Manquerait plus dans la famille que cette particularité de la nature.

(Un temps.)

LUCIA, *doucement.* Allez-vous-en Fernand...

FERNAND. Notre bonheur, Lucia ?

LUCIA. Y a pas de place pour lui, Fernand... Y a juste de la place ici pour mettre des cochons d'Inde... Allez-vous-en...

(Lentement, tristement, Fernand se lève. Personne ne le regarde. La famille est atterrée. Immobile comme statufiée. Bibou ramasse la serrure de la porte.)

BIBOU. V'là une serrure que je n'aurai plus à remettre samedi prochain.

(Un temps. Silence et immobilité consternée. Soudain Coco éclate de rire. Les yeux se lèvent sur lui.)

COCO. C'est les copains de l'école qui vont se marrer... Y z'avaient toujours dit que Matouffle, c'était un nom à coucher dehors. *(Il se calme puis réalise et il devient extrêmement triste.)* ... Dis, m'man... on va vraiment coucher dehors ?

(Un silence. Coups à la porte. La porte sans serrure s'ouvre. Deux hommes se tiennent sur le seuil portant la machine à laver.)

UN HOMME. Bonsoir, M'sieurs dames... On apporte la machine à laver.

(La lumière baisse sur le tableau laissant seule, éclairée au milieu de la scène, la machine à laver.)

RIDEAU

acte 2

Au lever du rideau, la famille Matouffle a pris refuge sous le kiosque à musique municipal.

Ils sont tous assis, pensifs et silencieux, au milieu de leurs affaires entassées — la machine à laver bien en vue.

Long tableau muet.

Coco sort une trompette de sa poche et souffle dedans.

Tous les autres sursautent et regardent Coco sans aménité.

COCO. Ben quoi !... on est dans le kiosque à musique, non ?... Même que si on avait tous des trompettes, on pourrait faire un orphéon !

BIBOU. Toi, pour faire l'âne, t'es déjà servi.

LA MÈRE. C'est fini, oui ?... Vous ne voyez pas que votre père réfléchit ?

(*Un silence. Victor est effectivement absorbé dans une méditation profonde. Soudain, il se lève, comme quelqu'un qui vient de prendre une grave décision.*)

VICTOR. Bon !... Quelle heure est-il ?

LUCIA. Huit heures.

VICTOR. Ma gamelle...

LA MÈRE. Ta gamelle ?

VICTOR. Dame !... je fais pas carême, à midi.

LUCIA. Comment, papa, tu vas travailler ?

VICTOR. Pourquoi ?... C'est dimanche ?

LA MÈRE. Enfin, Victor... tu n'as tout de même pas l'intention d'aller sur le chantier le jour où nous sommes flanqués à la rue !...

VICTOR. Tu trouves la fête si belle qu'elle vaille la peine d'être chômée...

LA MÈRE. Voyons... réfléchis un peu.

VICTOR. Que je réfléchisse, bon sang... Pour expliquer tout ce qui se bouscule là-dedans... (*Il se frappe le front du plat de la main.*) Faudrait pour le moins savoir parler comme un député... Ecoute, Marie... j'ai décidé que les Matouffle avaient décidé de vivre...

BIBOU. Ben, dis donc, c'est encore une veine !

LUCIA. Tu vas laisser parler papa !

VICTOR. J'ai plus rien à dire...

LA MÈRE. Comment ça « vivre » ?... Comme tous les jours ?

VICTOR. Y a pas deux manières... On vit ou on claque... C'est ça le problème... Serrer les poings, grincer des dents, cracher l'injure... De ce côté, j'ai vidé le sac... Bon... depuis deux jours la colère de Matouffle a fait pisser plus de sueur aux fonctionnaires de la région qu'aucun soleil du mois d'août... bon... N'empêche que le total, il est là : les cochons d'Inde ont gagné...

BIBOU. Alors quoi ?... Tu jettes le gant ?

VICTOR. Qu'est-ce que tu proposes ?

BIBOU. J'sais pas... on pourrait se révolter.

VICTOR. D'accord, Hercule !... Tu prends le fusil de chasse, et tu tires dans le tas.

BIBOU. Tu parles d'une plaisanterie !...

VICTOR. Je ne plaisante pas ! (*Il saisit le fusil de chasse parmi le tas d'objets.*) Tiens, v'là le fusil !

BIBOU, *décontenancé*. J'trouve pas ça drôle.

VICTOR. Parce que c'est triste !... Prends... Allez, prends... mais prends donc, sacrebleu !

(*Il lui flanque le fusil dans les mains. Bibou est tout tremblant.*)

BIBOU. Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?

VICTOR. Ben... que tu te révoltes !...

BIBOU. Où çà ?

VICTOR. Partout... C'est pas difficile... Tu te promènes, et, quand tu rencontres quelque chose qui bouge, tu tires... Allez, va...

BIBOU. Mais...

VICTOR. Va, je te dis...

BIBOU. Ecoute, papa... je...

VICTOR. Ne discute pas ou je donne la parole à mes bottes... File...

(*Bibou flageolant, le fusil dans ses mains tremblantes, descend les marches du kiosque.*)

... Et ne reviens manger la soupe qu'avec la paire d'oreilles du dernier couillon de la ville dans ta poche...

(*Bibou se retourne lamentablement vers la famille. Il a des larmes aux yeux, renifle puis éclate.*)

BIBOU. Maman ! Maman !

LA MÈRE. Pleure pas, mon poucet, c'est pour rire...

(*Bibou se précipite dans les bras de sa mère.*)

VICTOR. Ouais !... pour rire... Le carnaval du matamore... Quand on n'est pas capable de tuer les gens, faut vivre avec... Moi, je vous le dis : la vraie révolte des Matouffle, c'est de continuer à vivre.

COCO. Alors, je dois aller à l'école ?

VICTOR. Regarde-moi ce feignant... Le moindre pet de travers, et vas-y que je me dore les moelles !...

BIBOU. Et allez donc ! j'ai plus qu'à trouver le cœur à tripoter des serrures.

COCO. Et moi des oreilles pour entendre la soupente nous raconter que les Gaulois habitaient dans les huttes.

VICTOR. Et alors, ça te fatigue de réfléchir sur le progrès ?

LA MÈRE. En somme, comme ça... C'est ici qu'on attend ?...

VICTOR. C'est ici qu'on s'installe...

LUCIA. Enfin, papa, de quoi va-t-on avoir l'air ?

VICTOR. De gens qui n'ont pas la honte de leur côté... Il fait beau... Y a un toit, y a de la brise... et puis surtout y a la famille Matouffle..., un drôle de béton qui vaut bien quatre murs... Ma gamelle !

LA MÈRE. C'est que... je n'avais pas prévu.

VICTOR. Que le grand air donnait faim ?... Tu verras, Marie, ils vont dévorer, les Matouffle !... Lucia...

LUCIA. Papa ?

VICTOR. Vers midi, tu m'apporteras la croûte sur le chantier !

(*Victor prend son sac à outils sur l'épaule et descend les marches du kiosque. Puis il se ravise, revient sur ses pas. Il regarde un instant toute cette famille en ligne qui le regarde partir. Il passe devant chacun d'eux, leur claque un baiser sur le front.*)

... A ce soir. (*Il sort d'un pas ferme et décidé.*)

COCO. Ça alors... à quoi ça sert d'être dans la nature si on n'a même pas un jour de congé ?

BIBOU. N'empêche que sa combine de vivre comme tous les jours, c'est un bon truc pour se tirer des pattes !

(*Tous les autres se retournent brusquement vers Bibou.*)

LA MÈRE. Tu dis ?

BIBOU. Dame !... Suppose que le paternel veuille nous laisser à la débrouille, il se débinerait pas autrement.

(*Tous les autres se sont soudain dressés contre Bibou, le regard dur.*)

LA MÈRE. Bibou... tu penses vraiment ce que tu viens de dire ?

BIBOU, *piteusement*. Si je devais toujours penser ce que je dis, je pourrais plus ouvrir la bouche. (*Il tend sa joue.*) Vas-y, m'man... Colle-moi une châtaigne...

LA MÈRE. Même pas !

BIBOU. T'es pas chic !... Tu sais bien que les châtaignes que tu ne colles pas font encore plus mal que les autres. (*Il prend son sac à outils.*) Allez... vous en faites pas... Les Matouffle... sur la porte de notre nouvelle maison, je vous visserai une serrure de coffre-fort... (*Et il s'éloigne en chantant.*)

.... Et puis bon sang, t'entreras point
Fous-nous la paix, gendarme...
Fous-nous la paix dans notre coin
Laisse-nous rire aux larmes
Si ça nous plaît d'serrer les poings,
T'y frotte pas, gendarme.

(*Sa chanson se perd en coulisse.*)

LUCIA. Coco... huit heures et quart !...

COCO. Je te demande pas l'heure qu'il est.

LUCIA. T'es trop discret... (*Elle lui tend, comme un ordre, son cartable d'écolier.*)

COCO. Toi alors... si les flics portaient des jupes, tu serais préfet de police... Donne-moi dix balles pour un chewing-gum.

LUCIA. Du chewing-gum, un jour comme aujourd'hui ?

COCO. Papa a dit qu'on vivait comme tous les jours.

LUCIA, *lui tendant une pièce*. Tiens, et file...

(*Coco reste à regarder sa pièce dans le creux de sa main en hochant la tête.*)

COCO. Ah ! là ! là ! ben vrai !

LUCIA. Quoi ? C'est pas dix francs ?

COCO. Si, mais c'est tout juste... Salut quand même, les femmes. (*Il sort en courant.*)

(*Pendant ce temps, la mère a déballé des affaires de première nécessité.*)

LA MÈRE. Faudra tirer un étendage d'ici à là...

LUCIA. Ça va pas être grand.

LA MÈRE. Non, mais le linge sèchera vite... Ici le butane, là les lits de camp.

LUCIA. Tu vois, papa rechignait pour en acheter.

LA MÈRE. Les hommes ne voient pas plus loin que le bout de leur nez. Aide-moi à transporter la table dans ce coin-là.

(*Elles transportent la table à l'autre bout du kiosque.*)

Voilà... Nous prendrons nos repas sur la terrasse...

LUCIA. Qu'est-ce qu'on fait de la machine à laver ?

LA MÈRE. On la laisse où elle est... bien en vue, surtout... Ça empêchera les gens de nous plaindre.

LUCIA, *penchée sur les berceaux*. T'as vu, maman..., les jumeaux n'ont jamais si bien dormi...

LA MÈRE. Forcément ! Ils manquaient d'air dans cette cage à poules ! (*Elle tend un sac à provisions à Lucia.*) ... les commissions.

LUCIA. Bien, m'man...

LA MÈRE. Va donc jusqu'à la poissonnerie... J'ai vu que le merlan était en baisse.

(*Tandis que Lucia s'éloigne et que la mère, dans le kiosque, enfile un tablier de ménagère et se prépare à sa besogne d'intérieur, comme si de rien n'était, un petit rideau se tire, cachant le kiosque aux spectateurs. Ce rideau représente l'étal d'une poissonnerie. Lucia est seule en scène. Soudain on entend un oiseau chanter. Lucia lève la tête, sourit. Elle imite l'oiseau. L'oiseau lui répond. Lucia est soudain heureuse de vivre. Elle se dirige vers la poissonnerie en chantant :*)

LUCIA

... Dans mon palais de marbre blanc
J'attends celui que j'aime tant.
Quand il viendra me dir' qu'il m'aime
Je lui dirai que j'suis châtelaine
Mais pas avant, mais pas avant.

(*Par le côté opposé, Fernand Dugrenier, un porte-documents sous le bras, plus instituteur que jamais, entre et longe la rampe. Sitôt qu'elle l'aperçoit, Lucia s'arrête de chanter ; elle reprend un air digne. Ils se croisent, elle, la tête fièrement levée, les lèvres pincées, lui, baissant les yeux. Ils se dépassent de plusieurs mètres, hésitent tous deux, puis s'arrêtent en même temps, mais cependant restent dos à dos durant tout le début de la scène.*)

FERNAND. Je...

LUCIA. Non !

FERNAND. Pourtant...

LUCIA. Non...

FERNAND, *soupirant*. Bien !

(*Un temps.*)

LUCIA. Lâchez-moi.

(*Fernand, ahuri, regarde la distance qui les sépare.*)

FERNAND. Mais je...

LUCIA. Non...

(*Silence.*)

Vous allez être en retard.

FERNAND. Je me moque d'être en retard. De toutes façons, je n'ai pas l'intention de faire ma classe aujourd'hui.

LUCIA, *se retournant brusquement.* Vous dites ?

FERNAND. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

LUCIA. Vous n'en dormirez que mieux ce soir...

FERNAND. J'en doute.

LUCIA. Filez immédiatement à l'école, Monsieur... Coco vous y attend.

FERNAND, *suffoqué.* Vous avez envoyé votre frère à l'école ?

LUCIA. Pourquoi pas ?

FERNAND. Ce matin ?

LUCIA. Ça vous étonne ?

FERNAND. Ce matin, leçon de sociologie élémentaire : titre de chapitre « du bienfait des lois dans la protection du foyer »... Elève Matouffle, citez-moi donc un exemple... Non, décidément, je ne me sens pas aujourd'hui la fibre de l'éducateur...

LUCIA. Coco ne vous en demande pas tant.

FERNAND. Si je devais m'en référer à ce que demande Coco, je ferais évidemment bon marché de mes crises de conscience...

LUCIA. Dites tout de suite que vous prenez Coco pour un imbécile !

FERNAND. Mon Dieu ! le pauvre gosse...

LUCIA. Quoi ?

FERNAND. Qu'est-ce que j'ai dit ?

LUCIA. Un mot de trop !... Coco n'est pas un pauvre gosse... C'est un Matouffle !... Vous entendez ?... Un Matouffle !... Et la famille Matouffle est un béton qui vaut bien quatre murs.

FERNAND. N'empêche que quatre murs autour de ce béton ne gâcheraient rien...

LUCIA. De quoi vous mêlez-vous ?

FERNAND. Oh ! Lucia !... Cela devient décidément de la mathématique supérieure que d'être amoureux de vous.

(*Un temps.*)

LUCIA. Il faut que je vous y traîne ?

FERNAND. Où ça ?

LUCIA. A l'école...

FERNAND. Je vous préviens, Lucia, que vous allez être responsable de ce que je vais y faire.

LUCIA. Par exemple ?

FERNAND. La seule leçon qui s'impose...

LUCIA. C'est-à-dire ?

FERNAND. Je ferai tourner toute la journée des gamins de ma classe autour du kiosque à musique.

LUCIA. Pour quoi faire ?

FERNAND. Pour les saturer jusqu'à épuisement du spectacle de l'injustice.

LUCIA. Vous ferez ça ?

FERNAND. Je le ferai... (*Avec regret.*) Enfin non, je ne le ferai pas..., les enfants sont à l'âge où l'on est encore trop intelligent... Ils risqueraient de se faire des bosses à la conscience... Mais je ferai sûrement quelque chose.

LUCIA. La révolution ?

FERNAND. Pourquoi pas ?

LUCIA. Chiche !

FERNAND. D'accord... enfin peut-être. Si je savais seulement par où commencer !... Vous riez ?... Mais c'est très sérieux... Il devrait exister des recettes de révolution à la portée de tous, comme il existe des recettes de cuisine économique... Tout le monde n'a pas la chance de s'appeler Robespierre. Il y a des tas de gens qui ne demanderaient pas mieux que de faire la révolution, mais il faut bien comprendre qu'ils n'ont pas toujours le temps de tout réinventer... Ils n'ont pas que cela à faire... Ils n'ont souvent de libres que leurs soirées ou leur week-end... De nos jours, s'offrir une révolution, c'est un signe extérieur de richesse.

LUCIA. Alors, ne la faites pas !

FERNAND. Mais si, je la ferai... D'abord je ne vois plus d'autre moyen que de faire la révolution, si je veux obtenir votre main...

LUCIA. Vous dites des sottises !

FERNAND. Possible ! Il faut fouiller beaucoup de sottises en ce monde pour trouver un peu de bon sens... (*Un temps.*) Tenez, je vais faire quelque chose.

LUCIA. Encore ?

FERNAND. Oui... mais cette fois je la ferai.

LUCIA. Quoi donc ?

FERNAND. La classe à Coco. (*Il s'éloigne.*) A bientôt, Lucia.

LUCIA, *tendrement.* Fernand.

FERNAND. Oui...

LUCIA. A bientôt.

FERNAND. Merci... (*Il sort tristement.*)

(*La poissonnière est apparue à son étal et Lucia va la rejoindre sans que la poissonnière, qui tourne le dos, s'en aperçoive.*)

LUCIA. Bonjour, M'dame !

(*La poissonnière se retourne et pousse un cri.*)

LA POISSONNIÈRE. Oh !

LUCIA. Je vous ai fait peur ?

LA POISSONNIÈRE. C'est vous ?

LUCIA, *très sûre d'elle.* C'est moi.

LA POISSONNIÈRE. Ma pauvre enfant.

LUCIA, *espiègle.* Ma pauvre dame !

LA POISSONNIÈRE. C'est pas Dieu possible !

LUCIA. Hé si !

LA POISSONNIÈRE. Ah non ! ma pauvre enfant...

LUCIA, *malicieuse.* Ma pauvre dame !... Combien ces pauvres merlans ?

LA POISSONNIÈRE. Trois cents francs le kilo.

LUCIA. Vous m'en donnerez deux kilos.

LA POISSONNIÈRE. Comment ?

LUCIA. Deux kilos !

LA POISSONNIÈRE. Deux kilos de quoi, ma pauvre enfant ?

LUCIA. Mais deux kilos de merlans, ma pauvre dame.

LA POISSONNIÈRE, *de plus en plus stupéfaite.* Vous voulez deux kilos de merlans ?

LUCIA, *très naturelle.* Ben... oui.

LA POISSONNIÈRE. Pour quoi faire ?

LUCIA. Comment pour quoi faire ?... Qu'est-ce que vous en faites, vous ?

LA POISSONNIÈRE. Moi, je les vends, moi, je les vends !

LUCIA. Eh ben, moi, je les mange, moi, je les mange !

LA POISSONNIÈRE. Vous mangez du merlan ?

LUCIA. Puisque vous en vendez !

LA POISSONNIÈRE. Oui, bien sûr... Je pensais seulement que... enfin, moi qui me connais sur le bout de l'ongle... en certaines occasions, je n'aurais pas la tête à manger du merlan.

LUCIA, *faussement ingénue.* En quelle occasion ?

LA POISSONNIÈRE. Ma pauvre enfant !

LUCIA. Ma pauvre dame !...

LA POISSONNIÈRE. Tenez, moi... quand je manigance un pique-nique..., ça arrive qu'on prenne l'air pour le plaisir... Hé bien ! je fais des œufs durs... C'est plus pratique que du merlan... Vous comprenez, ma pauvre enfant... Enfin, je vous dis ça le cœur sur la main... C'est pas mon intérêt de vous le dire... Mon intérêt, c'est de vous vendre du merlan... Seulement on a son côté humain... On serait pas digne d'être ce qu'on est si on rechignait sur les conseils... Alors question pratique, en plein air, moi, c'est les œufs durs... Ma pauvre enfant !... C'est dur, pas vrai ?

LUCIA, *pince-sans-rire.* Forcément ! Sans ça, ils seraient à la coque.

LA POISSONNIÈRE. Non, je parle de...

LUCIA. De ?

LA POISSONNIÈRE. De plein air... le plein air, quand ce n'est pas pour le plaisir, ça doit être dur ?... Ma pauvre enfant... qu'est-ce que vous allez faire ?

LUCIA, *très à l'aise.* Hé bien !... toute réflexion faite... du merlan !

LA POISSONNIÈRE. Ah bon ! tant pis ! Dieu me garde d'empêcher les gens de voir leur misère par leur œil borgne... Ma pauvre enfant !

LUCIA. Ma pauvre dame... Deux bons kilos, n'est-ce pas ?

(Les deux femmes passent derrière le rideau qui représente l'étal. Sur un côté de la scène apparaît un coin de mur en construction. Deux compagnons maçons sont assis au pied du mur, profondément songeurs et soucieux. Ils tiennent chacun une brique dans la main gauche, et dans la main droite la truelle. Avec la truelle, ils tartinent sans arrêt la même brique d'une couche de mortier, mécaniquement. De derrière ce mur, on entend une chanson que chante Victor Matouffle.)

MATOUFFLE, *chantant*

Faut du mortier sur la truelle
Pour mettre en poche du pognon
Chante maçon, la vie est belle
Y a du soleil sur le pignon.

(Matouffle paraît, un sac de mortier au bout des bras. Ses deux compagnons tartinent leur brique de plus en plus lugubrement. Matouffle chantant.)

Faut du pognon sur la truelle
Y a du soleil sur le maçon.
Chante, mortier, la vie est belle
Faut un maçon sur le pignon...

(Soudain l'un des compagnons, Mascarou, lance violemment sa brique au sol, et explose.)

MASCAROU. Vacherie de saleté de pourriture de garce de fumier de croupion de bourrique d'existence de cochon...

MATOUFFLE. Tu dis ?

PAULO. Il a raison...

MATOUFFLE. Quoi... « raison ».

PAULO. Raison.

MATOUFFLE. Raison de plus ! Bon !... la suite !

PAULO. Y a pas de suite...

MATOUFFLE. Alors « fin ». *(Il reprend son travail et sa chanson.)*

Chante pognon, la vie est belle
Y a du mortier sur le pignon...

MASCAROU. Cochonnerie de puanteur d'ordure de bouc de société de chameaux !

MATOUFFLE, *à Paulo.* Tu vois, y a une suite.

PAULO. Il a raison.

MATOUFFLE. Bon !... T'as raison, Mascarou !

MASCAROU. Si j'ai raison, qu'est-ce que tu fous là, ce matin ?

MATOUFFLE. Et vous ?

PAULO. Justement... nous, on sait pas... on se pose des questions..., on marine dans une purée de questions.

MATOUFFLE. Peut-être que je peux vous aider à y répondre.

MASCAROU. Des bigorneaux que tu peux répondre... T'es pas placé pour piger.

MATOUFFLE. Pour piger quoi ?

MASCAROU. Les questions qu'on se pose.

MATOUFFLE. Et une supposition qu'au lieu de vous poser des questions, vous posiez des briques...

MASCAROU. Tu l'entends, Paulo ?... Des briques, qu'il dit... Briquez des briques... à la briquette, là-dedans, à la briquette.

MATOUFFLE, *à Paulo.* Ça veut dire quoi ?

PAULO. T'as tort !

MATOUFFLE. Quoi tort ?

PAULO. Tort !

MASCAROU. Bougre de fesse de brique ! Je voudrais t'y voir à monter des briques en compagnonnage avec nous, s'il te galopait dans les méninges l'idée que ce soir l'un de nous deux allait rentrer dehors !

MATOUFFLE. Qu'est-ce qu'il raconte ?

PAULO. Il a raison.

MATOUFFLE. Quoi raison ?

PAULO. Raison.

MATOUFFLE. Compris ! Mascarou, c'est l'évangile !... Je viens voir le bedeau pour qu'il m'explique... *(A Paulo.)* Vas-y... raconte !

PAULO. Ecoute, Matouffle... Tes compagnons à toi, ils ont une charpente sur la tête, ils pieutent dans du chaud ; s'il pleut, ils ferment la fenêtre... T'as pas à te demander ce que tu dois faire pour eux. T'as pas le crâne qui éclate de questoins... T'es peinard... tu peux chanter, toi... Seulement, si t'as de l'esprit, mets-toi un peu à notre place.

MATOUFFLE. Faudrait, primo, que vous vous mettiez à la mienne.

PAULO. D'accord, on s'y met... On est Matouffle, toi t'es Paulo.

MATOUFFLE. Non, je suis Mascarou... je préfère... Il a toujours raison.

PAULO. Bon ! t'es Mascarou... Nous, qu'on est Matouffle, on sort ce matin du kiosque à musique, et on est propulsé jusqu'au tas de briques ; arrivés là, on chante.

LES DEUX

Chante, maçon, la vie est belle
...Y a du soleil sur le pignon...

PAULO. Tu me suis ?

MATOUFFLE. Je te suis.

PAULO. Bon ! Toi, tu regardes ce type en train de lever les murs en chantant... des murs pour les autres... Tu me suis ?

MATOUFFLE. Je te suis.

PAULO. Bon... Alors dans ton crâne, y a une idée qui fait le manège... Ce Matouffle-là qui chante et qui lève les murs pour les autres, ce soir, il accrochera sa gapette sur le porte-manteau des courants d'air... Tu me suis ?

MATOUFFLE. Je te suis.

PAULO. Bon !... Alors qu'est-ce que tu fais ?

MATOUFFLE. Ben, je te suis.

PAULO, *à Mascarou*. Il ne me suit pas... Quand tu vois ton pote qui joue à la cloche... Qu'est-ce que tu fais ?

MATOUFFLE. Ce que je fais ?

PAULO. Ouais.

MATOUFFLE. Ben...

PAUL. Ben quoi ?

MATOUFFLE. Ben... j'sais pas.

MASCAROU. Tu marines !...

MATOUFFLE. Voilà, je marine.

MASCAROU. Et plus tu marines, plus tu penses.

PAULO. Et plus tu penses, plus ça te trousse les méninges.

MASCAROU. Et plus ça te trousse les méninges, plus ça te tord les boyaux !

PAULO. Et les boyaux, c'est fragile... ça fait mal.

MASCAROU. Et quand t'as mal aux boyaux, t'as plus le cœur à tartiner de la brique...

PAULO. Alors, tu demandes à Matouffle : « Qu'est-ce que tu fous sur le chantier, ce matin ? »

MASCAROU. « Comme vous », qu'il répond...

PAULO. Justement ! que tu dis... nous on ne sait pas ce qu'on y fout !

(*Un silence.*)

MATOUFFLE. Mes pauvres vieux !... Ah ! mes pauvres vieux !... Vous voilà dans de beaux draps.

MASCAROU. Faut en sortir !...

PAULO. Il a raison... on peut pas rester les boyaux tordus jusqu'à perpète.

(*Ils réfléchissent.*)

MATOUFFLE. Attendez voir... Une supposition que Matouffle vous dise que ça lui fait plaisir d'être foutu dehors... hein ? Qu'est-ce que vous dites ?

MASCAROU. On pleure...

MATOUFFLE. Pourquoi ?

PAULO. Parce que Matouffle, il est devenu dingue.

MATOUFFLE. Ouais... ça va pas !

PAULO. Non !

MATOUFFLE. Bon !... Une supposition que Matouffle vous dise que tout ça ne vous regarde pas, et qu'il est maître chez lui... qu'est-ce que vous dites ?

MASCAROU. Qu'on a bien de la joie de savoir qu'il est maître chez lui... et on lui demande son adresse.

MATOUFFLE. Et si Matouffle vous dit qu'il est assez tanné pour éplucher ses oignons tout seul, qu'il n'aime pas le raffut autour de sa nichée... et qu'il veut qu'on lui foute la paix.

PAULO. Tu parles pour de bon ?

MATOUFFLE. Dur comme brique.

PAULO. Alors là... qu'est-ce que t'en penses, Mascarou ?

(*Un temps de réflexion.*)

MASCAROU. Et la solidarité, qu'est-ce que t'en fais ?

MATOUFFLE. Ça y est... toi, je te vois venir.

MASCAROU. La solidarité, ça existe.

MATOUFFLE. Eh ben ! l'use pas pour moi.

MASCAROU. Pour toi, p'tit père ?... Mais y a pas que toi dans le monde... y a toi... y a nous... et y a les autres... C'est pas de nous dire que ce qui t'arrive nous regarde pas qui changera les choses... Ce qui t'arrive, tu ne l'as pas inventé, ça t'appartient pas, ça appartient à tous... Ça peut nous arriver comme à toi... T'as pas le droit de garder ça pour toi seul.

MATOUFFLE. Ben, dis donc !... T'avoueras... C'est tout de même violent !

MASCAROU. C'est peut-être violent, mais c'est comme ça... C'est pas de me dire « mange » qui me redonnera de l'appétit... et autant te dire que mon appétit, il est en train de jouer de la clarinette sous le kiosque à musique..., comme qui dirait que tes oignons et mon appétit sont embarqués dans le même bateau... et ça, c'est pas du flan !... C'est de la solidarité.

PAULO. Il a raison !

MATOUFFLE. Quoi raison ?

PAULO. Raison.

MATOUFFLE. La ferme ! Je ne suis pas bloqué au point de ne pas comprendre tout seul qu'il a raison.

MASCAROU. Alors si j'ai raison, qu'est-ce qu'on fout ce matin sur le chantier ?

MATOUFFLE. On lève un mur !

MASCAROU. Pas vrai... On pense !

MATOUFFLE. Nous v'là bien... Tu trouves qu'un chantier, c'est une place pour penser !

MASCAROU. C'est justement ce que j'allais te demander.

MATOUFFLE. Sûrement pas.

MASCAROU. Sûrement pas... D'accord.. On va ailleurs.

MATOUFFLE. Où ça ?

PAULO. Chez Armandine !

MATOUFFLE. Ah non ! Jamais ! Pas à cause de Matouffle ! Ça jamais... Juste la demi-journée quand il sera mort, c'est tout... Mais débrayer pour un Matouffle vivant... jamais... Faudrait d'abord le tuer.

MASCAROU. Tu nous donnes des tentations, Matouffle.

MATOUFFLE. Matouffle, c'est un arbre... Il ne bouge pas, Matouffle ; il est planté dans la terre du chantier, devant le mur qui reste à monter... Ce mur-là, c'est comme qui dirait le devoir de Matouffle..., la conscience de Matouffle et les quatre sous de la famille.

PAULO. Puisqu'on te dit que c'est pas seulement toi qui comptes.

MASCAROU. Faudra bien que tu passes par notre solidarité, bon Dieu.

PAULO. Allez, Matouffle... chez Armandine, comme tout le monde.

MATOUFFLE. Matouffle, c'est un arbre !... Pour faire bouger Matouffle, faudrait le déraciner.

MASCAROU. T'entends ça, Paulo ?

PAULO. J'entends, Mascarou.

(*Ils se mettent tous les deux à avancer sur Matouffle en chantant.*)

LES DEUX

Faut du mortier sur la truelle
Pour mettre en poche du pognon.

MATOUFFLE. Je vous vois venir, fils de guenon, mais je vous préviens que si vous avancez...

(*Les deux avancent toujours en chantant.*)

LES DEUX

Chante, maçon, la vie est belle
Y a du soleil sur le pignon.

(*Matouffle prend une brique dans chaque main.*)

MATOUFFLE, *furieux*. Si vous avancez, truands, je vous claque comme des mouches.

LES DEUX, *même mouvement*

Faut du pognon sur la truelle
Y a du soleil sur le maçon.

MATOUFFLE. Ne touchez pas à Matouffle !... C'est un arbre... Je vous dis que Matouffle, c'est un arbre...

(*Les deux compagnons tournent autour de lui en chantant, tandis que Matouffle cogne les deux briques l'une contre l'autre en les menaçant. Puis les deux compagnons parviennent à saisir Matouffle sous les bras et le soulèvent.*)

MASCAROU. Et hop !

PAULO. Déraciné, Matouffle déraciné.

MATOUFFLE, *hors de lui*. Qu'est-ce que c'est que cette société qui vous expulse de partout, même de vos soucis... Lâchez-moi, fils de guenon, lâchez-moi.

LES DEUX, *chantant*

Chante, mortier, la vie est belle
Faut un maçon sur le pignon.

(*Et tandis que Matouffle se débat en criant.*)

MATOUFFLE, *criant*. Lâche-moi... Touchez pas à Matouffle... Touchez pas à Matouffle !

(*Ses deux compagnons l'emportent en chantant. A l'autre extrémité de la scène paraît un petit décor monté sur roulettes et qui représente un coin d'atelier de serrurerie. Il y a un petit établi, et devant l'établi, Bibou lime une pièce serrée dans un étau. Son patron serrurier fait les cent pas devant lui.*)

BIBOU, *chantant en travaillant*

Et puis bon sang, t'entreras point,
Fous-nous la paix, gendarme.

(*S'arrêtant de limer.*)

Dites, M'sieur, quand le canon de leve est en cône, comment qu'elle fait, la clé, pour rentrer jusqu'à l'embase ?

CAROLIN. Elle fait comme elle peut... et même si elle ne rentre pas jusqu'à l'embase, elle rentre au moins quelque part..., la clé !

(*Bibou regarde son patron. Il est suffoqué. Le patron s'en aperçoit.*)

Tout le monde peut pas en dire autant !

BIBOU. Ah bon !... (*Il se remet à son travail.*)

Fous-nous la paix dans notre coin.
Laisse-nous rire aux larmes.

CAROLIN. C'est de l'inconscience... T'entends, Bibou !

BIBOU. Ouais, M'sieur.

CAROLIN. C'est de l'inconscience... Faudra dire à ton père que ton patron a dit que c'était de l'inconscience.

BIBOU. Bien, M'sieur. (*Il montre son travail.*) Regardez ça, M'sieur, vous ne direz pas, cette fois, qu'il y a du jeu dans l'empênage !

CAROLIN. C'est de l'inconscience.

BIBOU. Pourquoi ? C'est pas bien ?

CAROLIN. Ecoute, Bibou, t'es quand même un grand, maintenant... Y a des choses que tu peux comprendre...

BIBOU. Oh ! mais, je vous jure, M'sieur, l'empênage, maintenant, j'ai compris.

CAROLIN, *excédé*. Et coucher dans la rue... tu le comprends ?

BIBOU. Ah ça !... Ben, pas encore très bien..., mais ça va venir.

CAROLIN. Parole ! T'as l'air de t'en foutre.

BIBOU. Je m'en fous pas, M'sieur... seulement la famille Matouffle, c'est un drôle de béton qui vaut bien quatre murs...

(*Le patron le regarde avec ahurissement.*)

CAROLIN. C'est pas croyable !

BIBOU. C'est pourtant comme ça... même que papa, il a dit qu'on continuait à vivre comme tous les jours.

CAROLIN. Il a dit ça, ton père ?

BIBOU. Comme je vous le dis...

CAROLIN. Alors, t'es venu râper de la ferraille.

BIBOU. Oui, M'sieur... pour me calmer les nerfs.

CAROLIN. Enfin, bon Dieu, ce qui vous arrive, c'est quand même triste, non ?

BIBOU. Je vous crois.

CAROLIN. Alors pourquoi chantes-tu ?

BIBOU. J'sais pas... L'habitude... Quand je râpe la ferraille, je chante.

CAROLIN. Aujourd'hui, faut pleurer, Bibou, t'entends ? Faut pleurer.

BIBOU. Bien, M'sieur...

CAROLIN. Hé bien ! vas-y... pleure... Qu'est-ce que t'attends ?

BIBOU. Que ça vienne...

CAROLIN. Et ça ne vient pas ?

BIBOU. Non, M'sieur...

CAROLIN. C'est de l'inconscience... De quoi j'ai l'air, moi, à me ronger les sangs pour une famille qui ne sait même pas pleurer... Regarde, j'en ai les bras qui tombent. Les outils me dégoûtent... Je fais les cent pas du malheur comme un qui aurait quelque chose à se reprocher... Je me sens mal vivre...

BIBOU. Pourquoi, M'sieur ?

CAROLIN. Comment « pourquoi » ?... Tu ne sais donc pas que ceux qui couchent dehors couchent dans la conscience des autres ?

BIBOU. Non, j'savais pas... Mais faut pas vous inquiéter, M'sieur, on a l'habitude d'être à l'étroit.

CAROLIN. Mais tu ne comprends donc pas, grouillot, que coucher dans la conscience des autres, c'est les empêcher de respirer, d'y voir clair... de digérer leur pain quotidien... de chausser leurs pantoufles ! Faire le pique-assiette dans la conscience des autres et même pas verser une larme, c'est le comble du culot. (*Suppliant.*) Faut que tu pleures, Bibou, faut que tu pleures... Vas-y, mon gars, pleure, vas... Te gêne pas pour moi... Je connais la vie... Toute une famille sur un coin de pavé, une fière famille obligée d'entrer, comme ça, dans la conscience des autres..., de se serrer en demi-douzaine, comme des sardines, dans la conscience des autres... C'est plus seulement des larmes, c'est le

cœur qui vous fond par les yeux... surtout quand on a ton âge et que le cœur est tendre... (*Il renifle.*) Pleure. (*Bibou est très embarrassé. Carolin éclatant.*) Alors, ça vient ?

BIBOU, *pleurnichant.* J'peux pas, M'sieur.

CAROLIN. Ecoute, grouillot, j'aime pas les monstres... Je compte jusqu'à trois... Tu pleures ou tu fous le camp... Un...

BIBOU. J'peux pas, M'sieur... même pour vous faire plaisir, j'peux pas !

CAROLIN. ... Deux...

(*Gédéon, le facteur, entre à vélo. Il est suant de partout, très surexcité. Il crie à l'adresse du patron serrurier.*)

GÉDÉON. Carolin ! Carolin !... Oh !... de la serrure... Carolin !

CAROLIN. Qu'est-ce qui te prend, Gédéon ?

GÉDÉON. Y a de la nouvelle...

CAROLIN. Ben glisse la lettre et gueule pas !...

GÉDÉON. C'est pas une lettre... Ça se passe chez Armandine..., question de Matouffle... Y a de l'action qui se prépare... Faut que tu viennes, Carolin.

CAROLIN. De l'action qui se prépare, et ce grouillot qui pleure même pas. Ah ! c'est du propre... C'est du propre.

GÉDÉON. Tu viens, Carolin ?

CAROLIN. J'arrive, Gédéon. (*A Bibou.*) Trois... tu chiâles ?... Non ?... Alors privé de serrure aujourd'hui... Allez... du vent !...

(*Gédéon enfourche son vélo et Carolin le suit en courant.*)

BIBOU, *seul.* Chialer... tiens !...

(*Il tire la langue en direction de Carolin qui est sorti. Puis il reste un temps désemparé, il prend tristement son sac à outils sur l'épaule, et sort lentement en chantant, mais tout en chantant il sanglote.*)

... Fous-nous la paix, dans notre coin... Laisse-nous rire... aux larmes.

(*Et tandis qu'il sort, le petit rideau qui était descendu devant le kiosque à musique se lève et découvre l'intérieur du café « Chez Armandine ». Il y a là Armandine, Mascarou, Paulo, Gédéon, Carolin et Matouffle. Ils sont autour d'une table. C'est un vrai tribunal. Seul, Matouffle est adossé au comptoir et Armandine est derrière son comptoir.*)

MASCAROU. Et maintenant, on t'écoute, Matouffle !

MATOUFFLE. Qu'est-ce que vous voulez que je vous chante ?

MASCAROU. L'air du kiosque à musique.

MATOUFFLE. Zéro ! Vous n'en aurez pas pour votre espoir.

CAROLIN. On est là pour t'aider, Matouffle !

MATOUFFLE. J'veux pas qu'on m'aide... Y a tout de même quelque chose qu'il faudra bien finir par comprendre... Qui sue comme un bœuf pour gagner chaque heure de sa vie mérite le droit de n'avoir pas besoin d'être aidé... Accepter l'aide des autres, c'est se faire bouffer les droits qui vous appartiennent..., le droit, par exemple, d'avoir un toit sur sa tête... Pas une aumône de toiture..., mais le logement de son bon droit... On commence par se mettre à genoux, puis on accepte l'aide des copains, et pour finir, on tend sa gapette à la société tout entière... C'est comme ça que les princes d'en haut font la charité aux gens avec ce qu'ils leur doivent...

PAULO. Alors qu'est-ce que t'attends ?

MATOUFFLE. ... Ce qu'on me doit.

GÉDÉON. Et tu crois que ça va te tomber tout cuit dans le bec ?

MATOUFFLE. Ce qu'on me doit, c'est du tout cuit.

CAROLIN. Pardi !... tellement cuit que ça sent le brûlé à force de rôtir.

MATOUFFLE. Alors, qu'est-ce que vous voulez ?

PAULO. Gueuler avec toi pour qu'on nous entende.

CAROLIN. Voilà... Quand je parlais de t'aider, c'est ce que je voulais dire... T'aider à gueuler...

MATOUFFLE. Merci... je n'ai pas besoin de vous ! Si je veux, je tonne comme un boisseau d'adjudants.

MASCAROU. Et tu ne veux pas ?

MATOUFFLE. Non... Le bon droit, ça ne gueule pas...

MASCAROU. Alors, ça sert à rien..., ce qui ne gueule pas sert à rien.

MATOUFFLE. Le bon droit, ça sert à rien ?

MASCAROU. Non !

MATOUFFLE. Alors qu'est-ce qui sert à quelque chose ?

MASCAROU. Gueuler... voilà ! Gueuler... gueuler et casser !

MATOUFFLE. Casser quoi ?

MASCAROU. Justement ! On est réuni pour en décider... La séance est ouverte !

(*Ils prennent tous des attitudes dignes de juges. Un long silence.*)

PAULO. Alors, qu'est-ce qu'on casse ?

MASCAROU. Tout !

ARMANDINE, *qui rangeait des bouteilles se retournant.* Celui qui casse quelque chose, ici, moi je lui casse un flic sur les reins...

CAROLIN. Gédéon, toi qui as du pouvoir sentimental sur cette fleur de comptoir, explique-lui que, même en cassant tout son fonds de commerce, ça ne suffirait pas à la moitié de notre colère !

GÉDÉON. Qui te parle de ton fonds de commerce, Armandine ?

ARMANDINE. Moi, j'en parle... Je connais le travail... On commence par vouloir gober le monde entier, et on se rabat sur le matériel du bistrot !

GÉDÉON. Calme-toi, mon petit cœur, tu vois bien que c'est du sérieux, cette fois... Toute une famille dans la ville qui n'a même pas une boîte à lettres... Y a quand même de quoi remuer la tripe d'un facteur, non ?

MASCAROU. Tout casser ! Faut que ça fasse du bruit, que ça tonne et que ça chambarde.

PAULO. Il a raison ! Faut tout casser.

MASCAROU. Silence !... Pour tout casser..., les « pour », levez la main...

(*Ils lèvent tous la main sauf Armandine et Matouffle.*)

Les contre ?

(*Personne ne lève la main.*)

CAROLIN. Ben toi, Matouffle, qu'est-ce que t'es ?

MATOUFFLE. Moi, je fais partie des choses qui sont déjà cassées.

GÉDÉON. Parole de nous tous, Matouffle !... Ceux qui t'ont cassé payeront la casse.

MASCAROU. Ben ! alors voilà... Qu'est-ce qu'on casse ?

Armandine, *dédaigneusement.* ... La croûte. (*Tous la regardent.*) Le casse-croûte à midi, celui de ce soir, et celui de demain... C'est Armandine qui vous le dit, les hommes... Tels que vous êtes là, le feu dans les veines, vous ne casserez rien d'autre que la croûte..., des casseurs de croûte, voilà ce que vous êtes.

Gédéon. Qu'est-ce que tu veux dire, mon petit cœur ?

Armandine. Quand il sera l'heure de vous mettre à table, votre colère tournera en appétit.

Paulo. Tu te trompes, Armandine... Faut pas croire qu'un homme, ce n'est jamais qu'un ventre... Ceux qui croient ça, ils ont tort... Y a des surprises des fois...

Armandine. Des fois ?

Paulo. Ouais ! quand on s'y attend le moins.

Armandine. Moi, je n'attends qu'une chose : voir où les Matouffle coucheront ce soir par la grâce de vous autres.

Mascarou. Mais laisse-nous donc réfléchir, bon Dieu...

Armandine. Réfléchissez, les hommes, et tenez, c'est encore moi qui vous offre le verre de la réflexion. (*Elle va leur verser à boire à la table.*)

(*Pendant ce temps à une extrémité de la scène entrent Bibou et Fernand.*)

Bibou. « ... De l'action qui se prépare chez Armandine », qu'il a dit Gédéon... « De l'action », ça m'a fait peur... On ne sait jamais qui en crève. Alors je me suis dit : « Bibou, faut que t'ailles chercher le maître d'école... Sûr qu'un type qui veut épouser ta sœur, c'est un type qu'a quelque chose dans la tête... »

Fernand. Merci.

Bibou. J'ai bien fait, s'pas ?

Fernand. Certainement.

Bibou. M'sieur.

Fernand. Quoi ?

Bibou. Si vous avez besoin d'un coup de main, je vous attends là.

(*Bibou s'assied par terre au bout de la scène et il attend. Fernand se dirige d'un pas décidé vers le café. Quand il est arrivé sur le lieu qui représente le café, les autres l'aperçoivent et le fixent. Alors Fernand est beaucoup moins décidé.*)

Mascarou. Un verre de plus, Armandine !

Matouffle, *explosant.* Un verre d'eau sucrée pour un « cochon d'Inde »...

Mascarou. Approchez donc ! C'est peut-être vous qu'on attendait.

Fernand, *s'avançant.* Messieurs... (*Il est au milieu du groupe qui ne le lâche pas des yeux. Il est de plus en plus gêné.*)

Mascarou. Citoyens, j'ai l'honneur de vous annoncer que vient d'arriver parmi nous un représentant officiel et légal de la municipalité responsable, dont un représentant de la responsabilité municipale...

Fernand. C'est... trop d'honneur que...

Gédéon. Envoyez vos discours par la poste, je suis là pour les distribuer.

Fernand. J'ai appris...

Mascarou, *le coupant.* Tant mieux !... Y a pas d'âge pour apprendre... Asseyez-vous !

Fernand. C'est que...

Mascarou. Asseyez-le.

(*Tous soulèvent Fernand et l'assoient de force.*)

Nous en étions à réfléchir... Vous avez une idée ?

Fernand. C'est-à-dire que...

Mascarou. Pas d'idée ?... Bon... Le tout est de savoir si vous êtes pour ou contre...

Fernand. Pour ou contre quoi ?

Paulo. Tout casser...

Fernand. Oh ! mais d'accord !... Tout casser... d'accord... Je suis pour... Dites-moi seulement ce que je dois casser.

Mascarou. C'est très simple. Voilà comment je vois les choses... Ça va se passer par la voie hiérarchique. Nous, la base, on commence par casser le premier responsable qui nous tombe sous la main... Crac !... A charge pour lui de casser son supérieur, qui, à son tour, cassera le responsable d'au-dessus, comme ça, crac, jusqu'au dernier échelon de l'échelle. Vous voyez le système... Crac !... Le dégel hiérarchique des méninges.

Fernand. Oui, oui, je vois très bien.

Carolin. Vous êtes toujours d'accord ?

Fernand. Ma foi.

Paulo. Il est d'accord.

Fernand. Et par qui commençons-nous ?

Carolin. On vient de vous le dire... Par le premier responsable qui nous tombe sous la main.

Fernand. Et qui est-ce ?

Mascarou. Qui ?... Mais vous !

Fernand. Moi ?

Mascarou. Vous êtes bien d'accord, Monsieur le Secrétaire de la mairie ?

Paulo. Il est d'accord.

Fernand. Sur le principe..., mais une idée, ça se travaille.

Paulo. On a pas le cœur au travail.

Mascarou. Allons, jeune homme, prêtez-nous votre portrait.

(*Ils sont tous prêts sauf Matouffle et Armandine.*)

Matouffle. Minute !... On met pas comme ça des mains sales sur l'ex-futur gendre d'un Matouffle !

(*Ils restent tous interdits.*)

Fernand. Merci, Monsieur.

Matouffle. Vous, ça va... N'essayez pas d'en profiter pour réintégrer des positions sentimentales foutues... C'est pas votre figure que je défends... C'est le souvenir que j'en garde... Un mauvais souvenir..., mais qui fait quand même partie des souvenirs de famille.

Mascarou. Alors, comme ça, tous les moyens te sont bons pour nous empêcher d'agir...

Armandine. Franchement, Mascarou, tu appelles ça « agir », dis... Franchement ?

Mascarou. Mais, à la fin des fins, qu'est-ce qu'il faut faire pour agir ? On dirait qu'on a les mains liées, les jambes qui nous portent plus... On est comme des mouches dans une toile d'araignée.

Armandine. Peut-être que c'est ça... Peut-être qu'on est tous des mouches dans une toile d'araignée... Qu'est-ce que vous en pensez, Monsieur l'Instituteur ?

Fernand. Je ne voudrais pas usurper les prérogatives du biologiste. Cependant, si je puis me permettre d'avoir une opinion, très modeste et très person-

nelle sur la chose, je crois bien que nous ne sommes pas des mouches, Messieurs... Non, pas des mouches en vérité, mais des hommes... Oui, Messieurs, des hommes... Je pense même qu'il est nécessaire de nous en souvenir de temps à autre si nous voulons qu'ailleurs d'autres ne l'oublient pas... (*Tous se regardent béats et silencieux.*) Voyons... De quoi s'agit-il ?... De trouver un toit pour la famille Matouffle ? Eh bien ! c'est tout simple, allons le réclamer. (*Ils se lèvent tous lentement.*) Si je peux me permettre, Messieurs, de vous servir de guide.

MATOUFFLE. Qu'est-ce que vous allez encore faire comme sottise ?

FERNAND. Je ne sais pas, Monsieur, franchement, je ne sais pas... Dans ce genre d'entreprise, on ne peut jamais savoir.

PAULO. Il a raison.

MATOUFFLE. Quoi raison ?

PAULO. Faire quelque chose, c'est d'abord trouver un toit pour Matouffle. (*Il se dresse devant Matouffle.*) ... Et ne t'avise pas de nous barrer la route, canaille, ou on te piétine.

GÉDÉON. Un toit pour Matouffle !

CAROLIN. Un toit pour Matouffle.

(*Et chacun crie : « Un toit pour Matouffle » jusqu'à finir par le dire tous en chœur sur l'air des lampions.*)

TOUS. Un toit pour Matouffle !... Un toit pour Matouffle.

(*Et c'est ainsi qu'ayant Fernand à leur tête, ils sortent du café, traversent toute la scène. Bibou, qui était toujours assis par terre, se précipite vers son père qui se tient, décontenancé, sur le seuil du café. Bibou se tend vers son père.*)

BIBOU. Un toit pour Matouffle ! Un toit pour Matouffle !

(*Matouffle hésite et fait le geste d'un qui s'en remet à la Providence, puis il enchaîne.*)

MATOUFFLE. Un toit pour Matouffle !... Un toit pour Matouffle !

(*Matouffle et Bibou scandant la phrase vont rejoindre les autres qui, en continuant le chorus, commencent à sortir de scène. On continuera, du reste, à les entendre au loin durant toute la scène qui suivra. Au moment où Matouffle et Bibou vont sortir, Mme Matouffle et Lucia, affolées, arrivent en courant par le côté opposé.*)

LA MÈRE. Victor !

LUCIA. Papa !

LA MÈRE. Où vas-tu, Victor ?

MATOUFFLE. Tu le vois bien..., avec les autres.

LUCIA. Et où vont-ils, les autres ?

MATOUFFLE. Ben !... j'sais pas.

LA MÈRE. Alors, tu les suis comme ça, sans savoir où ils vont...

MATOUFFLE. J'ai horreur de me faire remarquer.

LA MÈRE. Qu'est-ce que vous allez encore fabriquer comme sottise ?

MATOUFFLE. Franchement, j'sais pas, Marie... Dans ce genre d'entreprise, on peut jamais savoir... Viens, Bibou. (*Il prend une allure de défilé.*) ... Un toit, pour Matouffle.... Un toit..., pour Matouffle !

(*En scandant la phrase, Bibou et son père sortent de scène pour rejoindre le groupe qu'on entend au loin.*)

LA MÈRE. Nous voilà bien partis... Tout ce bruit pour nous..., pour des gens comme nous, qui n'avons jamais rien demandé à personne... Notre nom hurlé, comme ça, dans les rues... Je ne comprends plus, moi... Je ne comprends plus. (*Elle aperçoit Armandine sur le seuil du café.*)

ARMANDINE. Ce n'est pas une chose à comprendre, Marie... C'est une chose à colère... Alors ils y vont de leur colère.

LUCIA. Mais d'abord, où vont-ils ?

ARMANDINE. Ah çà !... Tout ce qu'on peut dire, c'est que, pour l'instant, ils suivent le maître d'école.

LUCIA. Qui ça ? Fernand ? C'est Fernand qui les conduit ?... Tu entends ça, maman ?

LA MÈRE. La belle affaire... Un troupeau qui bêle derrière un berger qui ne sait même pas où il va.

LUCIA. Ne dis pas ça... Fernand m'a promis de faire quelque chose... Il est en train de tenir parole. (*Elle s'élance vers l'endroit par lequel le groupe est sorti.*)

LA MÈRE. Où cours-tu ?

LUCIA. Mais je vais les rejoindre ! Ma place est avec eux...

LA MÈRE. Crier avec tout le monde, pouah !

LUCIA. Tout le monde crie pour nous, maman...

LA MÈRE. Laisse-les crier... Une jeune fille convenable ne crie pas ! Une jeune fille convenable parle du bout des lèvres...

(*La marchande de poisson entre, tenant une pancarte clouée à un manche à balai et scandant depuis les coulisses d'une voix de tête.*)

LA POISSONNIÈRE. Un toit, pour Matouffle ! Un toit, pour Matouffle ! (*Elle s'arrête devant Marie Matouffle.*) C'est pas Dieu possible ! Vous êtes donc là, ma pauvre dame !

LA MÈRE. Le bon Dieu fait bien les choses qui permet d'être au moins quelque part !

LA POISSONNIÈRE. Ce n'est point pour vous solder mes reproches, mais je connais en ce moment quelqu'un qui laisse à l'abandon son étal et son bénéfice pour réclamer un toit dont elle n'a que faire, tandis que des gens que je connais, qui en ont le plus grand besoin, n'ont pas l'air de s'en soucier.

LA MÈRE. Ces gens-là ne méritent sans doute pas la charité que vous leur faites !

LA POISSONNIÈRE. Charité ! Comme vous y allez... Je ne ferai jamais la charité à des gens qui mangent du merlan sous un kiosque à musique !

LA MÈRE. Alors quelle peine vous donnez-vous ?

LA POISSONNIÈRE. La peine de faire comme tout le monde, ma pauvre dame ! Je pense seulement que, dans un concert comme celui-ci, la voix d'une marchande de poissons, ça peut servir !

LUCIA. Toutes les voix peuvent servir ! Moi, je vous suis !

ARMANDINE. Attendez-moi... Le temps de tirer le rideau sur mon commerce.

(*Elle rentre dans le café, prend une manivelle qu'elle adapte sur le côté extérieur du bistrot. Alors descend un rideau lentement.*)

LA MÈRE. Et les jumeaux, qu'est-ce que tu en fais ?

LUCIA. Je les prendrai au passage... Ça fera deux voix de plus !

(*Armandine a fini de baisser le rideau. Devant le café, le rideau représente l'entrée d'une mairie.*)

ARMANDINE. Vas-y, Léonore ! Conduis les femmes sur le champ de bataille.

LUCIA. Tu viens, maman ?

LA MÈRE. Que veux-tu que je fasse ? Quand on ne veut pas entendre les gens, faut crier plus fort qu'eux !

LA POISSONNIÈRE (LÉONORE). Un toit, pour Matouffle !

LES FEMMES. Un toit, pour Matouffle ! Un toit, pour Matouffle !

(*Et tandis que les femmes sortent par un côté, le chœur des hommes, Fernand en tête, entre par le côté opposé. Ils ont maintenant tous des pancartes qu'ils brandissent au bout de bâtons. Ils sont bientôt rejoints par les femmes, Lucia et Marie poussant chacune un moïse et suivies de Coco. Fernand se retourne vers le groupe et fait de larges gestes qui réclament le silence. Effectivement le silence s'établit. Un temps. Fernand est fortement embarrassé. Il ne sait visiblement que faire.*

MASCAROU. Alors ?

FERNAND, *il regarde longuement l'entrée de la mairie, aussi terrorisé que s'il s'agissait d'un cratère d'un volcan, puis il se décide.* J'y vais !

LA FOULE. Bravo ! Bravo !

MATOUFFLE. Minute ! (*Il s'élance sur le seuil de la mairie et s'adresse au groupe.*) Faut encore que je vous dise quelque chose... Après, vous ferez ce que vous voudrez... Mais faut d'abord que je vous dise quelque chose... Voilà..., ce que j'ai bâti de mieux dans ma vie, comme qui dirait ma plus belle maçonnerie, c'est ça !... (*Il se met au milieu de sa famille groupée autour de lui.*) La famille Matouffle ! Et je ne veux pas qu'on y touche... Voilà !

PAULO. Pourquoi que tu nous dis ça ?

MATOUFFLE. Parce que je sens que c'est le moment de vous le dire...

CAROLIN. T'as pas confiance dans la colère des braves gens ?

MATOUFFLE. Pour la première fois de ma vie, depuis vingt ans, je ne sens plus ma famille dans le creux de mes mains. C'est comme si les Matouffle me glissaient d'entre les doigts pour passer dans les vôtres !... Les mains de braves gens, Carolin, ce ne sont quand même que les mains des autres... Je veux pas qu'on touche à la famille Matouffle !... C'est tout ce que j'ai à dire...

(*Ils sont tous silencieux.*)

MASCAROU, *soudain.* Un toit, pour Matouffle !

TOUS. Un toit, pour Matouffle ! Un toit, pour Matouffle !

FERNAND. J'y vais !

TOUS. Bravo ! bravo !

(*Fernand disparaît derrière l'entrée de la mairie. Le rideau de la mairie se lève lentement, découvrant le bureau du maire. La foule se groupe dans un coin de la scène, tandis que le reste de la scène se plonge graduellement dans l'obscurité, effaçant la foule aux yeux des spectateurs. Cette foule, du reste, se retirera insensiblement en coulisse. Dans le bureau, le maire, le chef de l'échelon supérieur autour d'une table en train de conférer avec le brigadier de police. Fernand est debout devant eux. Les trois autres le fixent.*)

LE MAIRE. Félicitations !

FERNAND. Heu !... merci, Monsieur le Maire.

LE CHEF DE L'ÉCHELON SUPÉRIEUR. Une question, mon ami...

FERNAND. Je vous en prie...

LE CHEF. Etes-vous fou ?

FERNAND. Pardon ?

LE MAIRE. Monsieur l'Administrateur supérieur a bien voulu se déranger pour s'occuper personnellement de notre histoire municipale. Il vous pose une question, répondez !

LE CHEF. Je vous demande si vous êtes fou ?

FERNAND. Non !

LE CHEF. Très intéressant ! Agitateur social et fonctionnaire par-dessus le marché. Promoteur de manifestation sur la voie publique, excitation à la révolte, propulseur de trouble, et ce, dans la complète jouissance de toutes vos facultés mentales... très intéressant !

FERNAND. Monsieur, je...

LE CHEF. C'est bon ! Le mécanisme est en branle !... Il faut donc qu'il aille jusqu'à l'explosion de la machine infernale... Commençons par le début... De quoi s'agit-il ?

FERNAND. De la famille Matouffle.

LE CHEF. Qui est la famille Matouffle ?

FERNAND. Mais Monsieur le Maire la connaît bien !

LE MAIRE. Devant la gravité de la situation, la hiérarchie reprend ses droits. En conséquence, je ne connais personne !

LE CHEF. Qui est la famille Matouffle ?

FERNAND. Une très honorable famille ouvrière de notre ville.

LE CHEF. Que vous connaissez ?

FERNAND. Oui.

LE CHEF. Bien ?

FERNAND. Suffisamment !

LE CHEF. Suffisamment ou « bien » ?

FERNAND. Suffisamment bien pour en répondre.

LE CHEF. Pourquoi ?

FERNAND. Mais parce que...

LE MAIRE, *coupant.* ... parce qu'il existe un certain jupon Matouffle dont le froufrou chatouille agréablement Monsieur l'Instituteur au bon endroit...

LE CHEF. Tiens !... tiens !... tiens !...

FERNAND. Je me permettrai de faire remarquer que ceci concerne uniquement ma vie privée.

LE CHEF. Très intéressant, cette vie privée qui est le point de départ d'une excitation collective.

FERNAND. Mais, Monsieur...

LE CHEF. Non, passons... En dehors de ce froufroutant jupon, qu'a-t-elle encore de particulier, cette vertueuse, cette excellente famille Matouffle ?

FERNAND. Elle est expulsée !

LE CHEF. Depuis quand ?

FERNAND. Ce matin.

LE CHEF. Seulement et déjà tout ce bruit... Que veut-elle ?

FERNAND. Un toit !

LE MAIRE. Y a pas de toit !... Nous ne sommes plus à l'époque des toits. De nos jours, le monde se bat pour la conquête de l'espace... Que représente un toit vu de la lune !...

LE CHEF. Bien que, politiquement, ce qu'exprime Monsieur le Maire manque d'un certain doigté électoral, je dois saluer son judicieux bon sens... Ainsi donc, cette famille Matouffle réclame un toit.

FERNAND. Oui.

LE CHEF. Et que réclament tous les autres ?

FERNAND. Un toit pour la famille Matouffle !

LE CHEF. Et vous, que réclamez-vous ?

FERNAND. Eh bien ! n'est-ce pas... ? Mon idée est qu'il serait bon de donner un toit à la famille Matouffle.

LE CHEF. En somme, tout le monde réclame la même chose... Quelle irrationnelle utilisation d'énergie, quand chacun pourrait en profiter pour revendiquer selon ses intérêts propres...

(*Il rit et le maire l'imite ainsi que le brigadier. Il s'arrête de rire. Les deux autres aussi.*)

Bien... Je récapitule : la collectivité réclame un toit pour une famille expulsée... C'est bien cela ?

FERNAND. Oui.

LE CHEF. Très intéressant... Où cette famille a-t-elle présentement choisi de s'installer ?

FERNAND. Sur la place publique, dans le kiosque à musique.

LE CHEF. A-t-elle une autorisation ?

FERNAND. Mais...

LE CHEF. Oui ou non ?

FERNAND. Non !

LE CHEF. A-t-elle, en quelque manière, loué cet emplacement à la municipalité ?

FERNAND. Mais ?

LE CHEF. Oui ou non ?

FERNAND. Non !

LE CHEF. Donc, ladite famille Matouffle occupe une propriété municipale dans la plus parfaite illégalité... Non, non... ce n'est qu'une constatation de fait... Mon Dieu, cela ne concerne que Monsieur le Maire et s'il veut fermer les yeux...

LE MAIRE. Je les ferme...

LE CHEF. Entre nous, mon cher, vous en êtes bien mal récompensé... Mais passons !... Sur ce kiosque à musique, n'y a-t-il pas un toit ?

FERNAND. Mais...

LE CHEF. Oui ou non ?

FERNAND. Oui.

LE CHEF. Alors, je ne comprends plus... Où est le sens de ces rugissements collectifs ? (*Paternel.*) Tout cela n'est pas sérieux, mon ami !

FERNAND. Mais enfin, Monsieur l'Administrateur Supérieur, est-il concevable que les citoyens d'une ville puissent supporter de voir en permanence, toute une famille sur la place publique sans réagir ?

LE CHEF. Ah ! mais pardon..., ce que vous me dites est très intéressant... Voilà qui projette une lueur nouvelle sur cette histoire : une famille est installée sur une place publique, et ses concitoyens ne peuvent supporter ce spectacle !... C'est bien cela ?

FERNAND. Très exactement !

LE CHEF. Mais alors, pris sous cet angle, tout devient tellement plus humain... Pourquoi n'avoir pas dit cela plus tôt ?

FERNAND. C'est cependant ce que nous désirions exprimer...

LE CHEF. Preuve supplémentaire, s'il en était besoin, que la dialectique n'est pas à la portée de tous... Voyons, récapitulons... Ces gens ne veulent plus voir cette famille sur la place... Qu'à cela ne tienne... Je vous donne l'administrative assurance qu'ils ne l'y verront plus... Est-ce suffisant ?

FERNAND. Je pense que personne ne souhaitait rien d'autre.

LE CHEF. Alors, soyez fier, Monsieur... Votre ambassade a réussi... Courez dire à ces braves gens, justement inquiets, qu'ils peuvent réintégrer le bon ordre... Tout est arrangé.

FERNAND. Ainsi je peux leur annoncer...

LE CHEF. Que l'Orphéon Municipal pourra, s'il le désire, donner dès ce soir une aubade sous le kiosque à musique.

FERNAND. Permettez-moi, Monsieur le Grand Administrateur, d'être ici l'interprète ému de...

LE CHEF. Ecrivez-moi votre compliment... Je vous promets d'en prendre connaissance avec toute l'attention qu'il mérite...

FERNAND. Messieurs. (*Il salue et sort.*)

LE CHEF. Voilà votre bombe désamorcée, Monsieur le Maire !... A vous de faire le reste.

LE MAIRE. Le reste ?... Je vous entends mal, Monsieur l'Administrateur Supérieur, quel reste ?

LE CHEF. L'exécution de ma promesse.

LE MAIRE. Quelle promesse ?

LE CHEF. Vous n'avez pas entendu ? J'ai promis à ce jeune trublion que la famille Matouffle ne serait plus ce soir sur la place. Or, je n'ai qu'une parole.

LE MAIRE. Pardonnez-moi, mais..., pour ma part, je n'ai rien promis !

LE CHEF. Qui vous a jamais demandé de prendre semblable initiative ?

LE MAIRE. Alors, que voulez-vous que je fasse ?

LE CHEF. Libérer le kiosque à musique... C'est pourtant clair, non ?

LE MAIRE. Mais enfin, Monsieur l'Administrateur Supérieur, si j'ai fait appel à votre compétence hiérarchique, c'est précisément parce que je n'avais pas les moyens de...

(*Le chef se tourne goguenard vers le brigadier qui se tient toujours muet et immobile.*)

LE CHEF. Pas les moyens ?

LE MAIRE. Vous voulez dire ?

LE CHEF. Je veux dire qu'il est plus facile d'obéir à un ordre que de le donner. (*Il regarde sa montre.*) Cette petite aventure m'a coûté plus d'une heure de mon temps... Non, non, passons... Je voulais simplement préciser qu'il me serait désagréable d'en perdre davantage... J'ai audience à l'échelon supérieur, pour une affaire extrêmement importante... (*Il se lève. Le maire reste effondré sur sa chaise. L'administrateur se penche vers le maire, tentateur.*) Quelque chose à la boutonnière, ça ne vous dirait rien ?

LE MAIRE. Oh ! vous savez, moi... Je suis si souvent en bras de chemise...

LE CHEF, *sèchement.* Evidemment, on ne peut pas avoir tous les avantages... Ne manquez pas, je vous prie, de me faire parvenir un rapport circonstancié relatif à la bonne exécution de mes ordres..., en trois exemplaires...

(*Le maire se lève, accablé.*)

LE MAIRE. Je n'y manquerai pas... Vos archives, Monsieur l'Administrateur Supérieur peuvent, une fois

de plus, compter sur la contribution d'un élu du peuple.

LE CHEF, *distant.* Je n'en espérais pas moins.

LE MAIRE. Mes respects, Monsieur l'Administrateur Supérieur.

(*L'administrateur sort dignement. Le maire se tourne vers le brigadier qui, jusqu'à présent, est resté muet et immobile comme un mannequin.*)

Votre avis ?

LE BRIGADIER. Ben !...

LE MAIRE. C'est exactement ce que je pense... A vous de faire le reste.

LE BRIGADIER. Heu !...

LE MAIRE. Quoi ?... C'est clair ? Non ?

LE BRIGADIER. Ben !...

LE MAIRE. Ne discutez donc pas... Est-ce que je discute, moi ?

LE BRIGADIER. Heu !...

LE MAIRE. Comme vous voudrez... Je vous fais confiance...

(*Le brigadier salue militairement et va pour sortir.*)

Commandant !

(*Le brigadier se retourne.*)

Un rapport circonstancié relatif à la bonne exécution de mes ordres..., en trois exemplaires..., pour les archives...

LE BRIGADIER. Heu !...

LE MAIRE. Merci.

(*Le brigadier sort. Le maire fait le tour de son bureau en regardant lamentablement les rayonnages sur lesquels dorment d'énormes dossiers.*)

Naissances, mariages, divorces, permis de chasse... Permis d'inhumer... Interdiction d'uriner contre les murs, autorisation de vidange, état des fusées et feux de bengale pour feu d'artifice... Tout ça, tout ce patrimoine, toute cette somme de folklore régional, ce sont tout de même des faits..., ça prouve tout de même que nous ne sommes pas des sauvages, bon Dieu !... Tout de même !... Faut pas demander l'impossible...

(*Et un petit rideau tombe devant le bureau du maire. Cette fois le rideau représente l'entrée de la gendarmerie vue de l'intérieur, c'est-à-dire que le devant de la scène devient la salle de garde de la gendarmerie, avec, à droite, au premier plan, le « violon », une cage faite de barreaux, à l'intérieur de laquelle il y a un bas-flanc. A gauche, une table a été poussée des coulisses. Sur la table une machine à écrire. On entre par la porte aménagée dans le petit rideau (qui vient de descendre devant le bureau du maire.) Dehors on entend des huées et des cris hostiles. Un premier gendarme entre, chargé de baluchons appartenant à la famille Matouffle. Il pose les baluchons au centre du décor. Il s'éponge le frond. Un second gendarme entre, le réchaud à gaz dans une main, la bouteille butane de l'autre. Même jeu. Tandis que deux autres gendarmes entrent, portant la machine à laver qu'ils déposent à côté du reste. Alors paraît Matouffle, portant les lits de camp, suivi de Bibou portant la table. Lucia et la mère poussant les moïses, puis Coco avec son cartable d'écolier. Les gendarmes frappés de stupeur regardent l'envahissement de la gendarmerie. Toute la famille, bien groupée, s'assied sur les baluchons placés au milieu de la scène..., tandis que les gendarmes forment leur groupe autour de la table.*)

UN GENDARME. Si je compte bien, brigadier..., ça fait sept...

LE BRIGADIER. Ouais...

LE GENDARME. Tu crois que ça va durer ?

LE BRIGADIER. Ça peut...

LE GENDARME. Qu'est-ce qu'on va devenir ?

UN AUTRE. Dingue !

LE PREMIER GENDARME. C'est pas humain... t'entends, Brigadier ?... Moi, je marche plus !

LE BRIGADIER. Eh ben ! assieds-toi...

LE PREMIER GENDARME. Une chose pareille dans un poste de police, ça ne s'est jamais vu...

LE BRIGADIER. De nos jours, ça se voit...

LE GENDARME. C'est pas humain !

LE BRIGADIER. C'est le progrès !

LE GENDARME. Le progrès, c'est pas humain.., ça tue le règlement !

(*Entre le commandant de gendarmerie.*)

LE BRIGADIER. Fixe !

(*Les gendarmes se mettent au garde-à-vous.*)

LE COMMANDANT. Eh ben ?

LE BRIGADIER. Mission remplie, mon commandant !

LE COMMANDANT. Rapport circonstancié en trois exemplaires... Archives... Exécution...

(*Le brigadier va se mettre à frapper sur la machine à écrire avec un doigt. Silence. La famille toujours immobile. Les gendarmes groupés. Le commandant, très embarrassé, se promène de long en large, les mains derrière le dos. La famille le suit des yeux avec un ensemble parfait. Le commandant s'arrête devant Matouffle.*)

MATOUFFLE. Alors, on peut savoir ce qui se passe ?

LE COMMANDANT. Il se passe qu'on vous a retirés du kiosque à musique !

MATOUFFLE. Et pourquoi ?

LE COMMANDANT. Parce que ça ne plaisait pas aux autres de vous y voir !

MATOUFFLE. Et maintenant ?

LE COMMANDANT. Ben maintenant, faut croire qu'ils sont contents ! On les entend plus, tous rentrés chez eux, qu'ils sont !

MATOUFFLE. Et nous ?

LE COMMANDANT. Ben vous, vous êtes ici !...

BIBOU. Et le toit ?

LE COMMANDANT. Quel toit ?

BIBOU. Le maître d'école a dit qu'on allait nous donner un toit !

LE COMMANDANT. Ah oui !... Tant mieux pour vous.

COCO. Ben ! où il est, le toit ?

LE COMMANDANT. Ça, faut le demander au maître d'école !... Moi, je suis pas au courant !

MATOUFFLE. Comment, pas au courant ? Vos sous-fifres se sont coltiné notre mobilier et vous n'êtes pas au courant ?

LE COMMANDANT. Je suis au courant du mobilier, mais je ne suis pas au courant du toit !

MATOUFFLE. Alors qu'est-ce qu'on fait dans cette tanière ?

LE COMMANDANT. Vous faites comme moi, vous attendez..

MATOUFFLE. On attend quoi ?

LE COMMANDANT. J'sais pas !... Les ordres !

MATOUFFLE. Quels ordres ?

LE COMMANDANT. Si je savais lesquels, j'attendrais pas !

MATOUFFLE. Faudrait quand même savoir... Je suis pas d'une nature patiente, moi... Si c'est une blague, on rigole un coup et on s'en va...

LE COMMANDANT. Rigoler... ça serait du propre... foutre la pagaille et rigoler... ça serait du propre !... foutue pagaille !... maçon de la pagaille !...

BIBOU, *se levant d'un bond*. C'est pas vrai...

LA MÈRE. Bibou !

BIBOU. Quoi... Vous croyez peut-être que je vais laisser arroser papa comme un pied de vigne, et attendre qu'il lui pousse des grappes !...

LE COMMANDANT. Assis !

BIBOU. Non, je m'assoirai pas !

LE COMMANDANT. Assis !

LA MÈRE. Victor, dis-lui de s'asseoir !

MATOUFFLE. Assieds-toi, fiston...

BIBOU. Non, je ne m'assoirai pas... Je veux d'abord qu'on te fasse des excuses !

LE COMMANDANT. Forte tête, hein ! fils de pagaille !...

MATOUFFLE, *voix blanche*. Moi, je te dis de t'asseoir !

(*Bibou s'assied à regret.*)

LE COMMANDANT. C'est du propre... foutue pagaille !

MATOUFFLE, *voix blanche*. Faut pas s'énerver, fiston... Faut rester calme...

LE COMMANDANT. Fils de pagaille !

MATOUFFLE. *sa voix dément ses paroles*. Faut rester calme, fiston... Y a des bruits qui ressemblent à des mots, mais ce ne sont pas des mots... ce sont des bouches qui pètent.

LE COMMANDANT. Maçon de pagaille !

MATOUFFLE. Tu comprends, fiston... les mots qui ne veulent rien dire, ça n'existe pas... Faut rester calme.

LE COMMANDANT. Famille de pagaille.

MATOUFFLE, *explosant*. Bon Dieu ! ça déborde... (*Il se lève d'un bond.*)

LA MÈRE. Victor ! Non ! Reste calme...

MATOUFFLE. Des excuses ! Je veux des excuses...

LUCIA. Ce sont des mots qui ne veulent rien dire, papa... Faut rester calme !

MATOUFFLE. Je veux des excuses en uniforme.

LE COMMANDANT. Assis !

MATOUFFLE. Et pourquoi pas à genoux, comme à la messe, à plat ventre comme un tapis... le tapis Matouffle pour les croquenots des gendarmes ! Ecoute ça, gendarme ! Assis quand je veux... debout quand ça me chante... Le droit de n'importe quel contribuable qui ne doit rien à la maréchaussée.

LE COMMANDANT. Y a toujours quelque chose qu'on doit !

MATOUFFLE. Qu'est-ce que je dois ?

LE COMMANDANT. Des comptes.

MATOUFFLE. A qui ?

LE COMMANDANT. A la loi.

MATOUFFLE. Quelle loi ?

LE COMMANDANT. Y a toujours une loi...

MATOUFFLE. Je veux qu'on m'étonne... Je demande à voir de mes yeux la loi qui traîne au fond des gendarmeries les familles expulsées par les cochons d'Inde...

(*Le commandant, débitant une leçon apprise par cœur.*)

LE COMMANDANT. Décret municipal 298 du 2 février 1954 conformément au paragraphe 42 de la loi du 15 septembre 1886.

MATOUFFLE. Qu'est-ce que c'est que ça ?

LE COMMANDANT. La loi.

MATOUFFLE. Quelle loi ?

LE COMMANDANT. Celle qui dit que la ville est interdite aux nomades !

(*Toute la famille suffoquée se lève lentement dans un ensemble parfait.*)

Y a toujours une loi.

MATOUFFLE. Répétez !

LE COMMANDANT. La ville est interdite aux nomades...

MATOUFFLE, *hors de lui*. Aux quoi ?

LE COMMANDANT. Nomades..., romanichels, bohémiens, saltimbanques, tireurs de cartes, chanteurs ambulants, dresseurs d'ours, mendiants...

LA MÈRE, *indignée*. Taisez-vous, vous ne savez même pas à qui vous parlez !

LE COMMANDANT. Famille Matouffle, sans domicile fixe, surprise en flagrant délit de vagabondage sous le kiosque à musique.

(*Un moment de stupéfaction. Matouffle se ressaisit.*)

MATOUFFLE. Allez, hop... virez de bord... Les nomades vont prendre l'air... On étouffe ici... ça sent les pieds...

LE COMMANDANT. Assis !

MATOUFFLE. Pas fatigué, mon Commandant... jamais fatigués, les Matouffle, on est des gens libres, et contre la liberté des honnêtes gens, les gendarmes se cassent les dents... Allez, les Matouffle... mobilier sur le dos...

(*Toute la famille se précipite sur le patrimoine en vrac. Le commandant donne un grand coup de sifflet à roulettes. Les gendarmes, qui avaient suivi la scène groupés autour de la table, accourent et encadrent la famille. Stupeur de la famille qui n'ose plus faire un mouvement.*)

LE COMMANDANT. Assis !

(*La famille, hébétée, s'assied lentement, toujours avec un même parfait ensemble.*)

COCO. Je veux pas qu'on aille en prison.

LE COMMANDANT. Alors, faut dire à ton père qu'un homme, ça se débrouille pour mettre sa famille à l'abri...

MATOUFFLE, *hors de lui*. Des miettes ! Je vais faire des miettes... (*Il se précipite sur le commandant. Sa famille s'accroche à lui.*)

LA MÈRE. Victor !

LUCIA. Papa !

BIBOU. Non, papa !

MATOUFFLE. Des miettes, je vous dis...

(*Il se dégage des siens, et court sur le commandant qui donne un second coup de sifflet. Les gendarmes se précipitent, maîtrisent Matouffle qui se débat et résiste.*)

...de la purée de toutes ces mouches qui vous collent à la peau comme si on était de la charogne...

COCO, *il cogne avec ses poings sur les gendarmes*. Papa ! papa !

LA MÈRE. Laissez-le... C'est une honte !...

LUCIA. Lâchez mon père !

(*Toute la famille, en hurlant, s'agrippe pour essayer de libérer Matouffle qui se débat et que les gendarmes tirent et poussent vers le « violon ».*)

MATOUFFLE. Vous ne m'aurez pas ! Vous n'aurez jamais les Matouffle ! Personne n'aura jamais les Matouffle... Les Matouffle, c'est du béton... On ne sépare pas les Matouffle, bande de chiens !

(Les gendarmes ont réussi à jeter Matouffle dans la cage. Le brigadier referme la porte et boucle le cadenas. La famille s'arrête, comme frappée par la foudre, et contemple le père, perdu dans sa prison.)

COCO, *lamentablement.* Papa !

LE COMMANDANT, *au gendarme, à la machine à écrire.* Tentative de violence sur le commandant de la gendarmerie... procès-verbal.

(Le même gendarme retourne à la machine à écrire et, toujours avec un doigt, tape le rapport. Alors, au moment où l'on s'y attend le moins, Bibou fonce vers la sortie de la gendarmerie.

LUCIA. Où vas-tu, Bibou ?

BIBOU. Je vais tirer le signal d'alarme !

LA MÈRE. Bibou !

LE COMMANDANT. Rattrapez-moi ce mineur par le cul.

(Deux gendarmes sortent en courant et en sifflant.)

LA MÈRE. Mon Dieu ! C'est à devenir folle...

COCO. T'en fais pas, m'man... Bibou, sa spécialité, c'est le cent mètres.

LE COMMANDANT. C'est du propre... foutue pagaille !... *(Au gendarme à la machine.)* Ecrivez... je dicte... « Rapport d'évasion »... *(Il continue à dicter tout bas.)*

MATOUFFLE, *très bas à sa femme.* Tu pleures, Marie...

LA MÈRE. Ce n'est rien. J'ai un chagrin dans l'œil... Pourquoi nous arrive-t-il des choses pareilles, Victor ? Qu'est-ce qu'on nous veut, dis ? On est là, pendant des années, à essayer de vivre sa part sans gêner personne... et puis un beau jour, voilà toute une colère qu'on ne peut pas comprendre qui vous tombe dessus... On dirait tout d'un coup que le monde va s'écrouler parce qu'on existe... Qu'est-ce que cela veut dire. Victor ?

MATOUFFLE Ça veut dire qu'on existe, Marie... Faut se battre comme des gens qui existent.

LA MÈRE. Se battre contre quoi ?

MATOUFFLE. Y a tant de choses, Marie... tant de choses contre nous... Tout un monde de colère qui marchande la peine de nos mains, la faim de nos ventres, les toits de nos têtes... tant de choses... faut se battre contre ce qui vient... et puis contre ce qui vient après... et encore après... toujours... faut toujours se battre, Marie... Mais sois tranquille va... des gens comme nous, qui ont ce que nous avons à défendre... tant de chaud dans le creux de nos cœurs, plus de richesse dans ces deux berceaux qu'il n'y a d'or dans la terre, des gens comme nous, Marie, ne sont jamais vaincus. *(On entend au loin des rumeurs de la foule. On distingue des lambeaux de phrases.)*

LA FOULE, *au loin.* A la gendarmerie. On nous a eus. Faut tout casser !

LE BRIGADIER. Vous entendez, Commandant ?

LE COMMANDANT. Quoi ?

LE BRIGADIER. Ça recommence à gueuler.

LE COMMANDANT. Qu'est-ce que c'est encore ?

COCO. C'est mon frère qu'a gagné le cent mètres !

LE COMMANDANT. Foutue pagaille... On n'en sortira pas !

LUCIA. Je parie que c'est encore Fernand qui les conduit.

MATOUFFLE. Une veine pour lui que je sois en cage...

LUCIA. Tu es injuste, papa...

MATOUFFLE. D'accord et je m'en flatte... La justice, elle commence à me piquer le nez.

(Les huées de la foule s'approchent. Le gendarme qui poursuivait Bibou arrive, affolé, sur le seuil de la gendarmerie, hors d'haleine.

LE GENDARME. Commandant, c'est la révolte... Ils marchent sur la gendarmerie...

LE COMMANDANT. Tenue d'alerte !... Ceinturon, casque en tête et mousqueton... tout le monde aux issues. *(Les gendarmes mettent leur harnachement dans un affolement général.)* C'est du propre... Ah ! c'est du propre !... Allez, plus vite ! bougez votre viande, limaces que vous êtes... foutue pagaille.

(Fernand, Mascarou, Paulo, Carolin, Gédéon, Armandine et au premier plan Bibou se présentent en groupe serré à l'entrée de la gendarmerie. Les gendarmes sur le pied de guerre leur font face. Un long silence.)

LE COMMANDANT. Eh ben ?

MASCAROU. Les Matouffle, s'il vous plaît, c'est bien ici ?

LE COMMANDANT. Foutez-moi le camp !

MASCAROU. Dis-donc, Paulo, je le trouve bien grossier, moi, ce concierge.

LE COMMANDANT. Je vous préviens qu'il y a des plaisanteries qui me passent par le trou du dimanche.

CAROLIN. Nous aussi, mais ça doit pas être les mêmes.

PAULO. On veut seulement savoir si nos amis Matouffle sont satisfaits du logement que l'administration nous a promis de leur donner...

GÉDÉON. Comme qui dirait qu'on veut pendre la crémaillère.

LE COMMANDANT. Refluez, bande de pagaille...

ARMANDINE. Ah ! mais doucement... ou nous allons chercher les gendarmes.

LE COMMANDANT, *aux gendarmes.* A mon commandement... foncez...

(Au moment où les deux groupes vont physiquement s'affronter, le maire, haletant, se fraye un passage dans le groupe massé sur la porte.)

LE MAIRE. Non... rien d'irréparable, je vous en prie... Du calme ! Tout va s'arranger, du calme... *(Tout le monde se tourne vers le maire. Silence. Le maire avise Matouffle dans sa cage.)* Qu'est-ce que vous faites là-dedans, Matouffle ?

MATOUFFLE. Je sers de pièce à conviction.

LE COMMANDANT. Menace de violence sur ma personne dans l'exercice de mes fonctions.

LE MAIRE. Allons, allons... c'est le risque du métier, ça... Commandant, débouclez-moi cette serrure.

LE COMMANDANT. Ah bon ! Si la délinquance jouit maintenant de la bénédiction officielle... *(Il ouvre la porte du violon.)* Sortez de là...

MATOUFFLE. Bientôt on ne saura plus où me flanquer pour avoir le plaisir de m'expulser... *(Au maire.)* Faut sans doute que je vous remercie... *(Aux autres.)* Et vous aussi, sans doute... ça va... Je n'en suis plus à ça près... Je vous remercie... et puis je remercie les gendarmes.. et puis l'huissier... et le commissaire... et les cochons d'Inde aussi, tiens, pendant que j'y suis... Je remercie tout le monde... tous dans le même sac... le sac aux remerciements... Une bonne chose de faite. *(Matouffle va s'asseoir sur les baluchons au milieu du groupe familial, les gens de la ville forment un groupe hostile face au groupe des gendarmes. Tout le monde regarde le maire qui est très embarrassé et cherche une contenance. Il sent qu'il faut dire quelque chose.)*

LE MAIRE. Bon... voyons... Qu'est-ce que je voulais dire ?... Ah oui. voilà... Je tiens à vous annoncer

que... qu'une solution sera trouvée à bref délai... A mon avis c'est une question de... enfin ça ne tardera pas.. Une affaire pratiquement classée, quoi... et je suis bien heureux de pouvoir vous annoncer ça, parce que maintenant, je peux vous l'avouer... ça me faisait comme un poids sur le creux de l'estomac... sans compter que les esprits auraient pu s'échauffer... Forcément !... Tandis que maintenant... tout est en bonne voie... Tout rentre dans l'ordre... et... si j'ose dire... chacun rentre chez soi... Voilà !

(*Silence glacial.*)

MASCAROU. Bon... et maintenant, si on parlait un peu du toit des Matouffle !

LE MAIRE. Puisque je vous dis que cette affaire est entrée dans son dernier quart d'heure.

CAROLIN. Dernier quart d'heure ?

LE MAIRE. Vous voyez ce que je veux dire ?

GÉDÉON. C'est très clair...

LE MAIRE. Eh bien voilà... vous pouvez retourner à vos occupations.

PAULO. D'accord, Monsieur le Maire... dans un quart d'heure...

(*Le maire est de plus en plus embarrassé.*)

LE MAIRE. C'est drôle... J'ai une impression très pénible... l'impression que vous n'avez pas confiance en moi.

FERNAND, *s'avançant.* En vérité, Monsieur le Maire, je crois que, dans l'intérêt du bon fonctionnement social de cette municipalité, il serait souhaitable de considérer à sa juste valeur l'inébranlable volonté de ses citoyens de n'être pas pris deux fois pour des imbéciles !

LUCIA, *admirative.* T'entends, m'man, comme il parle bien...

LE MAIRE. Si je comprends bien, Monsieur Dugrenier, vous êtes irrévocablement à la proue de la galère.

FERNAND. Je suis dans la galère, Monsieur le Maire... peu importe à quelle place... à ma place, ni plus ni moins, et je rame avec les autres...

LE MAIRE. Et moi, où croyez-vous que je sois ?... dans un yatch de plaisance, peut-être ?... Comme si je n'avais pas, autant que vous, l'envie de faire quelque chose.

MASCAROU. Eh ben, par exemple, parlez-nous un peu du toit des Matouffle !

LE MAIRE. Vous n'avez que cette phrase dans la bouche, vous...

MASCAROU. Parce que je ne peux pas l'avaler, Monsieur le Maire...

LE MAIRE. Eh bien, parlez-en, vous, du toit des Matouffle !

MASCAROU. Ça va, j'en parle... voilà... tant que les Matouffle n'auront pas un toit, pas une brique ne sera collée sur un chantier...

CAROLIN. Pas un coup de lime ne grincera sur une serrure... Il y aura des portes dans la ville qui battront au vent.

GÉDÉON. Quant au courrier, il fera des petits poste restante.

ARMANDINE. Le café d'Armandine restera fermé, comme s'il était tous les jours minuit.

PAULO. La ville fera la sieste longtemps, comme quelqu'un qui digère quelque chose qui ne passe pas.

LE MAIRE. Mais, bon Dieu, qu'est-ce que je peux faire ?... Je peux pas inventer un toit... un toit de libre, c'est un miracle... je ne peux tout de même pas faire un miracle !

(*Sur le seuil de la gendarmerie apparaît le curé, suivi de Léonore. Tout le monde se tourne vers eux.*)

LE CURÉ. Bonjour, Messieurs.

(*Un silence étonné.*)

LÉONORE, *la marchande de poisson.* Une idée à moi... Quand j'ai su que ces pauvres gens étaient quasiment en prison... l'inspiration m'est venue d'aller parler de l'affaire à Monsieur le Curé.

LA MÈRE. Nous ne sommes pas encore des condamnés à mort !

MATOUFFLE. Tu n'y comprends rien, Marie... Y a qu'au curé que j'avais pas dit merci, alors forcément ça manquait... Merci, Monsieur le Curé.

LE CURÉ. C'est une manière de me mettre en dette avec vous !

MATOUFFLE. N'en croyez rien... C'est le remerciement des jours fastes, je ne demande rien en échange.

LE MAIRE. D'abord, Monsieur le Curé n'a rien à voir dans les problèmes municipaux !

LE CURÉ. Aussi me garderai-je bien d'y plonger le nez... J'ai déjà tant à faire avec les insondables voies du Bon Dieu...

LE MAIRE. Alors que voulez-vous ?

LE CURÉ. Proposer...

MASCAROU. Vous avez un toit ?

LE CURÉ. J'ai un clocher.

PAULO. C'est trop pointu.

LE CURÉ. De toutes manières, il n'est pas à vendre... Non, je pensais simplement à la sacristie.

(*Tout le monde se regarde. Le commandant part d'un gros rire, bientôt suivi des gendarmes, du maire et de tous les autres, sauf du curé et des femmes. C'est un rire inextinguible.*)

MASCAROU. Les Matouffle dans la sacristie !

LE COMMANDANT. La foutue pagaille dans le bénitier !

CAROLIN. La machine à laver remplie d'eau bénite.

GÉDÉON. Je glisserai le courrier de Matouffle dans le tronc de saint Joseph !

LE MAIRE. On dira ce qu'on voudra... Y a quand même que de rigoler pour réconcilier tout le monde.

(*Le rire se calme. Silence.*)

LA MÈRE, *froidement.* Surtout que Monsieur le Maire a tellement mieux à proposer...

(*Un froid.*)

LE MAIRE. C'est facile, Madame, de proposer une sacristie quand on a une église. Moi, je n'ai qu'une mairie, Madame... Un temple de dignité sociale qui ne comprend pas d'arrière-boutique.

MATOUFFLE. Tout de même, Marie, tu ne vas pas dire qu'elle te chante, la proposition du Curé ?

LA MÈRE. Tu préfères celle des gendarmes ?

(*Matouffle est décontenancé. Il va vers le curé.*)

MATOUFFLE. Monsieur le Curé... j'ai jamais mis le bout des doigts dans un bénitier... Jamais fait une prière... Jamais été à confesse... et j'ai l'intention de continuer comme ça... Je n'ai rien dans le cerveau qui puisse vous intéresser... et pour tout vous dire, je ne comprends pas le latin.

LE CURÉ. En ce cas, je ne vois vraiment que la sacristie qui puisse vous convenir.

MATOUFFLE. On peut tous y loyer ?... Je veux dire toute la famille ?

LE CURÉ. Honnêtement. S'il n'avait tenu qu'à la contenance de la sacristie, vous auriez pu croître et multiplier au double...

(*Matouffle se tourne vers Mascaron.*)

MATOUFFLE. Qu'est-ce que t'en penses, Mascarou ?

MASCAROU, *très embarrassé*. Si seulement il avait pas de soutane !

LE CURÉ. Là, mon ami, vous vous attachez à des questions de principes qui soulèvent des problèmes de décence.

MASCAROU, *aux autres*. Alors, qu'est-ce qu'on décide ?

ARMANDINE. Moi, je pense que le seul uniforme qui me plaise c'est celui des chasseurs d'Afrique, mais comme ils ne tiennent pas garnison dans le secteur, je vote pour la sacristie...

LÉONORE. Et ceux qui veulent ergoter n'auront pas l'honneur de conduire les Matouffle sous un toit.

MATOUFFLE, *à sa famille*. En route, les Matouffle !

(Et tous, sauf les gendarmes et le maire, vont prendre un baluchon ou un meuble dans le patrimoine en vrac des Matouffle et chacun sort l'un derrière l'autre à la suite du curé.)

LE COMMANDANT. On les laisse partir, Monsieur le Maire ?

LE MAIRE. Qu'est-ce que vous voulez faire d'autre.

LE COMMANDANT. Foutue pagaille !

LE MAIRE. Regardez-moi ça..., regardez-moi ça... Ces petits enfants dans la sacristie... dans l'odeur des cierges... dans l'odeur du vin de messe... Oh ! mais je vous promets bien par exemple que le radicalisme n'en restera pas là...

(Devant l'entrée de la gendarmerie descend un rideau qui représente l'entrée de la sacristie. Le maire et les gendarmes sont sortis par un côté de la scène. Par l'autre côté entre la procession du déménagement, le curé en tête. Quand le dernier personnage est entré, le petit rideau représentant l'entrée de la sacristie se lève, découvrant au fond, un grand vitrail d'église. Les cloches sonnent les vêpres. Sous le vitrail, un petit vieil homme strictement vêtu de noir, qui ressemble à un rongeur qui serait académicien, fouine et tâte la pierre d'un œil myope. Lorsque les vêpres ont fini de sonner, le curé, revêtu de l'aube et de l'étole, entre et va passer sans voir le petit homme.)

LE PETIT HOMME EN NOIR, *d'une voix extrêmement douce*. Monsieur le Curé...

LE CURÉ. Oui...

LE PETIT HOMME. Vous êtes l'officiant de cette église ?

LE CURÉ. Oui.

LE PETIT HOMME. Vous avez bien de la chance...

LE CURÉ. Ah ?...

LE PETIT HOMME. Oui... (*Il montre les murs.*) C'est du pur neuvième.

LE CURÉ. Neuvième ?

LE PETIT HOMME. Siècle...

LE CURÉ. Ah !

LE PETIT HOMME. Oui, vous ne saviez pas ?

LE CURÉ. J'avais une vague idée gothique dans la tête... mais j'avoue qu'à deux ou trois siècles près...

LE PETIT HOMME. Bien sûr ! bien sûr !... Vous êtes-vous déjà donné la peine de caresser ces moellons de granit ?

LE CURÉ. Je m'y suis, en tout cas, bien souvent empoussiéré la soutane...

LE PETIT HOMME. Poussière noble entre toutes, Monsieur le Curé..., le pollen du passé...

LE CURÉ. Subtilité de connaisseur...

LE PETIT HOMME. Caressez ce mur, Monsieur le Curé... caressez, je vous prie. (*Il prend la main du curé et la passe doucement sur le mur.*) N'appuyez pas... effleurez seulement... doucement... là... sentez-vous, sous votre paume, courir cette sorte de moiteur étrange et tiède comme une sueur humaine ?... Est-ce assez troublant ?

LE CURÉ. C'est une gouttière rongée qui bave au travers de la charpente pourrie.

LE PETIT HOMME, *indigné*. Pourrie ?... une charpente du neuvième !...

LE CURÉ. Ce qui serait étonnant, c'est qu'elle ne le fût pas...

LE PETIT HOMME, *sentencieux*. Une charpente du neuvième n'est jamais pourrie, Monsieur le Curé..., elle est moisie... C'est fort différent... l'auguste moisissure de la vétusté !

LE CURÉ. Excusez-moi, je me sens décidément tout à fait hérétique en la matière.

LE PETIT HOMME, *conciliant*. Bien sûr ! bien sûr... Saviez-vous que le sol que nous foulons ici garde encore l'honneur que lui fit le Chauve en y claquant sa semelle ?

LE CURÉ. Le Chauve ?

LE PETIT HOMME. Charles...

LE CURÉ. Ah ! oui ?...

LE PETIT HOMME. Oui.

LE CURÉ. Passionnant... Je m'étais toujours demandé ce qui valut à cette pauvre maison de Dieu le titre somptueux d'édifice historique... Ce sont donc les semelles de Charles le Chauve.

LE PETIT HOMME. Voilà !

LE CURÉ. Vous êtes historien, sans doute ?

LE PETIT HOMME. En quelque sorte... Comme un gourmet décèle dans le vent le fumet de la truffe, moi je décèle dans la pierre le fumet de l'histoire !

LE CURÉ. Cela témoigne d'un flair étonnamment développé...

LE PETIT HOMME. N'est-ce pas !... Je puis même dire que je récepte à ce point la sensibilité des pierres historiques qu'elles m'ont, en fin de compte, adopté comme confident.

LE CURÉ. Non !...

LE PETIT HOMME. Si... et pourtant ce n'est pas facile !... Les pierres historiques sont méfiantes... Tenez... ce qu'elles craignent par-dessus tout, c'est cette espèce de matérialisme bruyant qui est l'apanage de notre quotidienne existence !

(A ce moment, on entend, en coulisses, un bruit de vaisselle cassée.)

LA MÈRE, *depuis les coulisses*. Qui t'a demandé de fourrager dans les affaires ?

BIBOU, *des coulisses*. Ben quoi... on s'installe, non ?

MATOUFFLE, *des coulisses*. Silence ! Le curé ne va plus s'entendre prier...

LE PETIT HOMME, *enchaînant*. ...Or, les pierres historiques les plus sensibles à cet égard sont précisément celles de la sacristie...

(Un temps. Les deux hommes s'observent.)

LE CURÉ. Qui êtes-vous ?

LE PETIT HOMME. Eh bien ! n'est-ce pas, comment dirai-je... ce flair dont vous parliez, qui me permet de communier, pour ainsi dire, avec le monde étrange des moellons séculaires m'a valu le titre de secrétaire perpétuel des services de classification des sites et des monuments régionaux... Je disais donc que les pierres les plus historiquement sensibles se trouvent dans la sacristie... Pauvre sensibilité des patines ! Que deviendrait-elle sans la protection des règlements... règlements... Tenez... un mot barbare qui m'écorche l'oreille... mais tel-

lement nécessaire, Monsieur le Curé, pour permettre aux fantômes de reposer en paix.
(*En coulisses bruit d'un écroulement.*)

COCO, *des coulisses*. Ça y est... cul par terre... elle a encore déglingué le tabouret...

BIBOU, *des coulisses*. Cette fois, tu ne peux pas dire que c'est parce que je répare des serrures.

MATOUFFLE, *des coulisses*. Avec ces chameaux-là, si le curé s'y retrouve dans son latin !

LE PETIT HOMME, *enchaînant*. ...Les règlements, dis-je, permettent aux fantômes de reposer en paix. Connaissez-vous le règlement, Monsieur le Curé ?

LE CURÉ. Quel règlement ?

LE PETIT HOMME. Celui, par exemple, qui régit cette église...

LE CURÉ. « Frappe et l'on t'ouvrira »...

LE PETIT HOMME. Jusqu'à 19 h. 30.

LE CURÉ. Je vous comprends mal...

LE PETIT HOMME. Bien sûr... bien sûr... N'importe quel fonctionnaire automate qui jette à la tête de l'Etat ses 8 heures de présence quotidienne dans le but unique de revendiquer son salaire de fin de mois se ferait mieux comprendre... Il vous dirait ainsi brutalement, tout de go : « Monsieur le Curé, le règlement exigeant la fermeture des édifices historiques à 19 h. 30, dès 19 h. 31 plus personne n'est autorisé à circuler dans l'enceinte de cette église... en conséquence, je repasserai à 19 h. 32 pour constater que le règlement jouit de tout le respect auquel il a droit... » Mais hélas ! moi, tout fonctionnaire que je suis, je n'en suis pas moins artiste... Il faut donc me comprendre à demi-mot.

LE CURÉ. Et quels sont ces demi-mots, je vous prie ?

LE PETIT HOMME. Très exactement la moitié de ceux que prononcerait le fonctionnaire automate...

LE CURÉ. Mais le sens, si je comprends bien, reste le même !

LE PETIT HOMME. Evidemment !

LE CURÉ. Vous êtes venu me demander que j'expulse la famille Matouffle !

LE PETIT HOMME. Oh non ! voyons... Je n'ai rien contre cette famille... humainement digne de compassion, j'en suis convaincu... Je vous demande simplement de ne point imposer à ces pierres du neuvième la présence nocturne des erreurs de notre civilisation... Comprenez-moi, Monsieur le Curé... Vous avez toute la journée pour avoir pitié des hommes... Moi, je n'ai que la nuit pour avoir pitié des pierres.

LE CURÉ. Toute réflexion faite, Monsieur, je préfère de beaucoup le fonctionnaire automate qui prononce les mots en entier... Vous me demandez de jeter cette famille à la rue ?...

LE PETIT HOMME. Mais je vous jure...

LE CURÉ. De quel droit ?

LE PETIT HOMME. Monsieur le Curé, je sens que vous allez prendre la chose avec humeur...

LE CURÉ. La plus mauvaise possible, Monsieur... Je fais ce qui me plaît dans mon église.

LE PETIT HOMME. Votre église, Monsieur le Curé, appartient à l'administration que je dirige...

LE CURÉ. En quel honneur ?

LE PETIT HOMME. En l'honneur de Charles le Chauve.

LE CURÉ. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

LE PETIT HOMME. C'est l'histoire du neuvième siècle. La preuve en est que cette église est classée.

LE CURÉ. Par qui ?

LE PETIT HOMME. Par moi.

LE CURÉ. Par vous ?... Mais qui vous a donné cette autorité ?

LE PETIT HOMME. Le règlement...

LE CURÉ. Alors je demande audience à l'auteur du règlement.

LE PETIT HOMME. C'est moi... Je vous accorde audience, Monsieur le Curé.

LE CURÉ. Soit... Je viens donc vous dire que j'ai le devoir de me conformer à un autre règlement, infiniment plus impératif que le vôtre, et qui s'appelle : la charité.

LE PETIT HOMME. Se référant à quelle législation ?

LE CURÉ. Celle du Bon Dieu.

LE PETIT HOMME. J'ai le regret de vous apprendre que c'est une législation caduque par antériorité...

LE CURÉ. Je ne vous demande pas votre avis.. J'ai décidé, moi, de la considérer comme seule valable... Je me moque de vos pourritures historiques... de vos fantômes poussiéreux et je dis : « Malheur à ceux qui ne trouvent de richesse qu'au fond de leur brocante..., de grandeur que dans les ruines... et qui fouillent de leur groin les charniers de l'histoire pour y trouver un patrimoine... La seule fortune de nous autres vivants, c'est la vivante vie de nos corps, de nos cœurs, et c'est le vivant respect que l'on a pour la vie d'autrui. » Cela n'est peut-être pas aussi pittoresque que le fantôme de Charles le Chauve... mais cela seul pèse son poids !...

LE PETIT HOMME. Détruisons donc, Monsieur le Curé, détruisons les sanctuaires historiques, les vestiges du passé. Chassons les fantômes, coulons le béton sur les souvenirs de gloires anciennes... Et que montrerez-vous aux touristes ?

LE CURÉ. Un pays où chaque famille a son toit, où personne n'a faim, où chacun vit à sa suffisance.

LE PETIT HOMME. L'Eden !

LE CURÉ. L'Eden, oui, Monsieur... l'Eden retrouvé au prix de la peine des hommes et de la bonne volonté des hommes, et au prix d'un peu d'amour... Il en faudrait si peu, Monsieur. Nous avons désormais tout ce qu'il faut pour recréer l'Eden... Tout... sauf un peu d'amour... C'est vraiment trop stupide vous ne croyez pas ?

LE PETIT HOMME. En vérité, Monsieur le Curé, je suis aussi profane en cette matière que vous l'êtes en pierres historiques... Vous idéalisez sur l'impossible, moi je vous parle de choses bien concrètes, qui existent, que l'on voit, que l'on touche..., des choses bien réglementées, par un règlement bien précis... Permettez-moi de m'en tenir à ce rationalisme...

LE CURÉ. Et je vous réponds, moi, que la famille Matouffle logera dans la sacristie jusqu'à ce que votre rationalisme lui trouve un toit, bien concret, bien existant, que l'on voit et que l'on touche...

LE PETIT HOMME. Bien sûr, bien sûr... Le malheur est qu'il y a mon règlement !

LE CURÉ. Je vous rappelle que j'ai le mien.

LE PETIT HOMME. Un règlement de principe, Monsieur le Curé, ce n'est pas raisonnable... Vous n'avez que le Bon Dieu pour le faire respecter... Moi, j'ai le Commissaire de Police.

LE CURÉ. Vous oseriez ?

LE PETIT HOMME. Nous n'en viendrons pas là, naturellement... Enfin je l'espère...

LE CURÉ. Mais comprenez donc...

LE PETIT HOMME. J'ai tout compris, Monsieur le Curé... C'est même très beau... Enfin c'est autre chose... ça ne me concerne pas.

LE CURÉ. Cela concerne qui ?

LE PETIT HOMME. Je ne sais pas, Dieu peut-être... Vous êtes bien placé pour vous renseigner auprès de lui.
(*Un temps.*)

LE CURÉ. Je vous demande jusqu'à demain pour prendre une décision.

LE PETIT HOMME. Surtout pas... Le règlement dit « ce soir ».

LE CURÉ. Vous ne pouvez tout de même pas exiger d'un prêtre qu'il jette une famille à la rue à la tombée de la nuit...

LE PETIT HOMME. Je vous répète que j'ai des moyens supplétifs... et que si cela vous arrange...

LE CURÉ. Pour cette nuit, Monsieur, pour cette nuit seulement.

LE PETIT HOMME. Impossible ! Les précédents sont toujours fâcheux !... Ils préfigurent immanquablement une référence au désordre...

LE CURÉ. Eh bien, je m'oppose à la violation de ce droit d'asile... J'en appelle à la conscience de la ville, à la révolte du cœur ; s'il le faut, je sonnerai le tocsin comme aux jours des plus grands dangers... Je sonnerai le tocsin des jours de colère... J'en appelle à la justice, à ce droit de justice, à ce droit vital de justice aussi nécessaire au cœur de l'homme que le sang de ses veines... Je sonnerai le tocsin comme au jour de malédiction car le fléau de la honte est entré dans la ville, car le scandale de honte éclate parmi nous. Je sonnerai le tocsin des naufrages !... le tocsin de la grêle, le tocsin d'incendie... Je lève la croisade de tous les hommes de bonne volonté, de l'invincible bonne volonté, de la victorieuse bonne volonté.

(*Et tandis que le curé hurle sa colère, le petit homme rit de plus en plus fort, d'un petit rire pointu et diabolique. Le tocsin commence à sonner violemment. Le petit rideau tombe devant le vitrail. C'est à nouveau l'entrée de la sacristie. Le tocsin sonne toujours, puis de plus en plus faiblement, jusqu'au silence. Alors, par la porte de la sacristie, sortent deux gendarmes qui tiennent la machine à laver, la déposent au milieu de la scène. Ils sont suivis par les autres gendarmes, faisant le désormais traditionnel déménagement. Les affaires s'amassent à nouveau en vrac. La famille Matouffle sort à son tour. La lassitude et le découragement marquent cette fois leur attitude. Sur un côté de la scène, le groupe des citadins au grand complet s'est lentement formé. Ils assistent, effarés, au nouveau déménagement.*)

LE PREMIER GENDARME. Alors, on les remet en cage ?

LE BRIGADIER. L'ordre, c'est de vider la sacristie... point, c'est tout.

LE GENDARME. C'est pas humain, les déménagements !... C'est pas humain... ça tue les gendarmes !

LE BRIGADIER. Suffit ! La dignité des gendarmes, c'est de claquer en silence. (*Il se retourne vers les Matouffle.*) A demain, M'sieur-Dames.

(*Le brigadier sort, suivi des autres gendarmes.*)

MASCAROU. A n'en pas croire ses yeux !... Un cauchemar... Voilà ce que c'est... On a tourné en rond toute la journée..., toute la journée, on a craché dans le vent..., du vent ! Du vide ! Rien ! Rien !... Rien ! La corrida contre les courants d'air !...

MATOUFFLE. Vous avez fait ce que vous avez pu.

PAULO. Alors autant dire tout de suite qu'on ne peut rien.

MATOUFFLE. C'est peut-être ça !

CAROLIN. Non, ce n'est pas ça ?... Ça ne peut être ça... ou alors nos mains ne servent à rien... Nos gueules ne servent à rien... On se balade dans un monde qui n'est pas celui des hommes.

(*Un silence consterné.*)

GÉDÉON. Moi, je crois qu'ils veulent qu'on use notre colère.

PAULO. Qui ça ?

GÉDÉON. Justement... qu'on use notre colère pour des nèfles, sans savoir contre qui... fatiguer la bête... Voilà ce qu'ils veulent.

MASCAROU. Alors, c'est qu'ils nous connaissent mal...

PAULO. Mais qui, bon Dieu !

CAROLIN. Les courants d'air !

LÉONORE. C'est pas Dieu possible d'être entourés de fantômes à ce point-là.

MASCAROU. Y a pas deux manières... Faut mener le sabbat jusqu'à ce qu'ils montrent leurs trognes. Demain nous recommencerons avec l'aube.

ARMANDINE. Et ce soir ?

(*Un silence. Ils se tournent tous vers la famille Matouffle.*)

MATOUFFLE. Vous en faites pas... On s'arrangera... Faudra bien...

ARMANDINE. La nuit va bientôt descendre.

MATOUFFLE, *examinant le ciel.* Oui, ce sera sûrement une belle nuit... Une nuit pleine d'étoiles... Nous avons de la chance.

(*Fernand qui était à l'écart, s'approche.*)

FERNAND. Puis-je me permettre... une suggestion ?

MATOUFFLE. Pour ne rien vous cacher, l'ami, vos suggestions commencent à me remplir les bottes !

LUCIA. Parlez, Fernand ! Moi, je vous écoute...

MATOUFFLE. Tu crois que c'est le moment de te pâmer, dis ?

LA MÈRE. Et toi, tu crois que c'est le moment de houspiller les gens !

MATOUFFLE. Bon ! bon !... Des cochons d'Inde au kiosque à musique, du kiosque à musique à la gendarmerie, de la gendarmerie à la sacristie... de la sacristie à la place publique... et maintenant, suivez le guide... Allez-y, jeune homme... On vous écoute...

FERNAND. Oh ! c'est tout simple. Je pense qu'après nous être battus toute la journée, comme nous l'avons pu... ce serait un défaite insupportable si la famille Matouffle couchait cette nuit à la belle étoile... une défaite insupportable, Messieurs... Je crois que tout le monde est bien de cet avis... Alors j'ai pensé que nous pourrions peut-être... enfin, ceux qui le peuvent devraient peut-être héberger, pour cette nuit, l'un ou l'autre membre de la famille Matouffle

ARMANDINE. Et à quoi croyez-vous que nous pensions, Monsieur l'Instituteur ?

FERNAND. A la même chose, peut-être ?

ARMANDINE. Exactement !

FERNAND. J'aurai donc eu l'honneur d'être l'interprète du sentiment général.

ARMANDINE. Marie, je vous prends chez moi avec les deux jumeaux.

LÉONORE. Et comme moi, je m'inscris pour la grande sœur, ça fera l'appoint.

CAROLIN. Qu'est-ce que tu dirais de venir faire des rêves de serrures chez ton patron, Bibou ?

BIBOU. Ben, je dis... je dis... que ça ferait peut-être de beaux rêves...

FERNAND. Moi, je me chargerai volontiers de l'élève Coco, s'il consent à prendre avec lui son lit de camp.

COCO. Les copains vont dire que c'est du chouchoutage.

FERNAND. Il vous suffira d'un zéro de conduite pour rétablir publiquement mon impartialité.

(*Rires.*)

MASCAROU. Quant à toi, Matouffle, j'ai dans l'idée que tu vas m'entendre ronfler depuis la chambre

d'amis... parce que je ronfle, mon père... C'est à pas croire... des fois je me réveille d'un coup en criant « Arrêtez la bétonneuse ».
(*Rire général.*)

GÉDÉON. Si je comprends bien, toute la famille est distribuée... Alors moi, qu'est-ce que je fais de mon alcôve ?

PAULO. Si ça te manque, tu peux toujours y prendre en pension la machine à laver.
(*Rires.*)

MATOUFFLE, *criant par-dessus les rires.* Alors, comme ça, nous y sommes !...
(*Tout le monde s'arrête de rire. Silence interdit. On se tourne vers Matouffle qui est soudain devenu terrible.*
Voilà, nous y sommes... J'attendais ça depuis ce matin... à chaque minute, depuis ce matin, je me disais... « Ils vont y penser,.. ils trouvent plus autre chose, alors ils vont penser à ça... dans une seconde, ils y pensent... » Et puis non, les heures tournaient et je commençais à me dire : « Peut-être qu'ils n'y penseront pas... » C'était trop beau... Cette fois, ça y est... Elle est venue, l'idée ! Elle est là, sur la place, comme un chiendent... (*A Fernand.*) Et naturellement c'est vous qu'on attendait pour déclencher le bazar...

ARMANDINE. Qu'est-ce que vous voulez dire ?... Vous ne trouvez tout de même pas la solution mauvaise ?

MATOUFFLE. Ben voyons... découper la famille Matouffle en rondelles... Vous parlez d'une solution fameuse !...

LÉONORE. Faut bien passer la nuit, mon pauvre Monsieur.

MASCAROU. Demain matin, on remettra notre colère sur le chantier... mais la colère, c'est comme un œil... la nuit, faut que ça se ferme.

MATOUFFLE. Y a pas de nuit, Mascarou... pas plus de nuit que de jour qui compte ; y a des batailles à soi, qu'il faut gagner contre tout le monde... contre les mauvais et contre les bons... contre la nuit et contre tout... Cette bataille-là, je veux la gagner.

GÉDÉON. Quelle bataille ?

MATOUFFLE. Celle des Matouffle... Ce matin, quand les gendarmes ont foutu l'héritage sur le pavé, je me suis dit : « Mon gars, tout ça c'est rien... Ce qui compte, c'est que le bloc reste entier... le bloc Matouffle... » Et jusqu'à maintenant il est là, le bloc... en entier... pas une effriture... C'est ma victoire... Vous n'allez quand même pas me la voler.

MASCAROU. Qui te parle de te voler quoi que ce soit... Tu deviens fou, oui ?... S'agit de passer la nuit.

MATOUFFLE. S'agit de gagner une bataille, Mascarou... plus tard on pourra dire tout ce qu'on veut, qu'on a déguisé les Matouffle en bohémiens, qu'on les a traînés dans la rue, à la cloche, sur les places publiques, comme des phénomènes... et la honte sera pour ceux qui l'ont fait... Mais on ne dira pas que la famille a été séparée en petits morceaux grouillants, comme un ver de terre coupé... Ou bien la honte serait pour moi...

PAULO. Ben ça... en voilà encore une bonne...

ARMANDINE. Le petit orgueil de Victor Matouffle.

VICTOR. Mon grand orgueil, Armandine !... Le grand orgueil de ce qu'on a bâti soi-même.

CAROLIN. Bon !... Toi, ça fait la pièce... Mais il y a les autres Matouffle... Faudrait peut-être savoir ce qu'ils en pensent, les autres Matouffle.

MATOUFFLE. Eh ben, c'est facile... Demandez-leur !
(*Un temps. Devant l'assurance de Matouffle, les autres hésitent, puis Armandine se décide à aller vers Marie.*)

ARMANDINE. Marie..., vous venez chez moi avec les jumeaux, n'est-ce pas ?
(*Marie hésite. Tout le monde guette sa réponse, Victor Matouffle plus que tout autre. Marie regarde lentement son mari, puis baisse les yeux et dit d'une voix blanche.*)

LA MÈRE. Oui.
(*Matouffle a du mal à réaliser.*)

MATOUFFLE. Tu dis « oui » Marie ?... Mais ce n'est pas possible... Marie, regarde-moi, bon Dieu... (*La mère lève tristement les yeux. Il la prend par les épaules.*) « Pour le meilleur et pour le pire »... Tu te souviens, Marie, comme nous a dit le maire un jour... y a vingt ans de ça... pour le meilleur et pour le pire.. Ensemble toujours... « ensemble », le seul mot qui veut encore dire quelque chose.

LA MÈRE. Ce soir, on nous offre de nous loger, Victor, il faut accepter.

MATOUFFLE. Accepter quoi ?... Qu'on nous éparpille comme une poignée de confetti ?... Ah ça... c'est pas toi qui parles, Marie ?...

LA MÈRE. Il y a les enfants, Victor.

MATOUFFLE. Alors, comme ça, toi non plus, tu ne comprends pas ce que je suis en train de défendre, tu ne comprends pas que si le rempart de notre famille s'écroule, c'est la débandade de vingt années de nous autres.. Vingt années, Marie... On ne refait pas deux fois dans une vie ce qui dure vingt ans à bâtir...

LA MÈRE. Il ne s'agit que de cette nuit, Victor.

MATOUFFLE. Non, ce n'est pas vrai !... Pas cette nuit seulement... Tu le sais bien que ce n'est pas seulement pour cette nuit... Ce qui nous arrive peut durer... ça peut durer des jours... des mois... on ne sait jamais ce que ça dure... comme tourne le monde. Une famille ça ne compte pas... tout juste si ça existe... On y pense quand on a le temps... Des mois je te dis... ça peut durer des mois...

LA MÈRE. Et alors ? Qu'est-ce qu'on va faire pendant des mois ? Qu'est-ce qu'on va devenir ?... Où veux-tu nous mener pendant des mois ?

MATOUFFLE, *affolé.* Je ne sais pas... je ne sais pas encore... Faudra qu'on voie ça, tous les Matouffle ensemble... Voilà... Tout ce que je sais, c'est qu'il faut qu'on reste ensemble.

LUCIA. Des semaines ou des mois, comme ça, dans la rue ?

MATOUFFLE. N'importe où, mais tous ensemble...

LUCIA. Déjà, ce matin, tu disais qu'il fallait vivre comme tous les jours... Tu as bien vu, papa, que ça n'a pas été possible... On ne vit pas comme tous les jours des jours qui ne sont pas comme les autres...

MATOUFFLE. Parfaitement... comme tous les jours... puisqu'on était tous ensemble, c'était un jour comme un autre... avec sa somme de peine, sa sueur froide et quand même sa chaleur de vivre... et quand même un éclat de rire par-ci par-là... quand même des bruits qui ne sont qu'à nous et qui nous sont entrés dans le creux de l'oreille comme une récompense. (*Il crie aux autres qui le regardent tristement.*) C'est vous qui allez nous fabriquer des jours qui ne sont pas comme les autres.

ARMANDINE, *désignant les berceaux.* Mais à la fin des fins, est-ce qu'on laisse des moineaux comme ça sur la place, dites ?...

MATOUFFLE. Ça me regarde.. C'est ma bataille à moi... Faut me la laisser gagner.

CAROLIN. Ça n'a pas de bon sens, Matouffle.

MATOUFFLE. Et vingt ans de tâche dans les mains sans un toit sur la tête, c'est du bon sens ?... et qu'on vienne vous écarteler votre famille sous vos yeux, c'est du bon sens ?

MASCAROU. Dormir la nuit dans un lit, voilà le bon sens.

LUCIA. Je ne veux pas qu'on soit les bêtes curieuses que les gens viennent voir quand ils n'ont rien à faire... Je ne veux pas qu'on ait pitié de nous...

FERNAND. Moi, je vous comprends, Monsieur Matouffle... mais peut-être exigez-vous trop de force de ceux que vous aimez...

GÉDÉON. Bien sûr... Le voilà solide comme une montagne... Il ferait face à tout un régiment.
(*La mère va lentement vers Victor.*)

LA MÈRE. Tant de choses qui sont contre nous, Victor... contre nous... et qu'il faut voir en face... Faut les voir, Victor, ouvrir les yeux et regarder !... Ça, c'est une place publique... et ça, ce sont des enfants... et ce qui descend de là-haut, c'est la nuit... pas celle des rêves..., une vraie nuit bien froide..., une nuit qui, elle aussi, est contre nous... Tout ça..., tout ça... (*Elle montre les meubles et la famille.*) Tout ça, c'est une sorte de misère, Victor... Et puis tu sais, je crois bien..., à force de misère, on finirait par s'en vouloir. (*Il la fixe.*) Je ne dis rien de mal, je vois seulement les choses en face... Ça, c'est une place publique... et ça, ce sont des enfants... et ça, nos meubles répandus... Toute notre faiblesse répandue dans la nuit... Oui, je sais bien, il faudrait être assez forts pour... Eh bien ! qu'est-ce que tu veux, voilà ?... Nous ne sommes pas assez forts... Nous ne sommes pas faits pour être assez forts... Il faudrait toujours être plus fort que tout ce qui arrive... Mais regarde ce qui arrive... Une nuit froide sur une place publique... Comment veux-tu être plus fort que ça ? (*Elle montre les autres.*) Tout à l'heure, ils vont rentrer chez eux... Il n'y aura même plus leur chaleur... Hé oui !... je sais bien..., ce n'est pas une solution de compter sur la chaleur des autres... Rester ici, ce n'est pas une solution. Aller chez eux n'en est pas une non plus... Il faudrait... je ne sais pas... quelque chose... trouver quelque chose qui ne se trouve pas en une nuit... Changer quelque chose à tout ça... (*Un temps.*) Et d'abord qu'on nous dise ce qu'il faut changer..., peut-être qu'on nous le dira, Victor... Un jour peut-être qu'on nous le dira..., ça peut demander du temps... Faut attendre... En attendant, ça c'est une place publique et ça c'est la nuit, et ça ce sont des enfants...
(*Lentement la mère s'éloigne de Victor.*)
(*Paulo montre Coco qui dort sur un baluchon.*)

PAULO. Regarde, Matouffle, le gosse s'est endormi...
(*Un silence.*)

MATOUFFLE. Vous êtes tous contre moi... tous. Je suis déjà seul... mais ça ne fait rien... C'est moi qui ai raison... C'est moi qui gagnerai... Vous me connaissez mal... et peut-être la famille aussi me connaît mal. (*Il secoue doucement Coco.*) Coco... réveille-toi... Allez... allez, réveille-toi.

COCO. Qu'est-ce qu'il y a, papa ?

MATOUFFLE. Ecoute, Coco, c'est au sujet des Matouffle... Je veux que tu me dises ce qu'ils sont, les Matouffle ?

COCO. Attends voir...

MATOUFFLE. Tu ne te souviens pas... La famille Matouffle ?... Qu'est-ce qu'elle est, la famille Matouffle ?

COCO. Ah ! oui... oui... la famille Matouffle, c'est un béton qui vaut bien quatre murs, c'est ça ?

MATOUFFLE, *aux autres.* Vous entendez ?... Il s'en souvient... Tu entends, Marie... Lucia... le petit, lui, il s'en souvient... Il s'en souvient parce qu'il sait que c'est vrai... La famille Matouffle c'est du béton... et ça continuera d'en être... Même si je dois me dresser contre toi, Marie, même si je dois vous retenir à poings fermés. Quant à vous, je n'ai plus qu'une seule chose à vous dire : Foutez-moi la paix... Rentrez chez vous... et laissez-moi gagner ma bataille...
(*A ce moment, entre le maire, accompagné du commandant de gendarmerie, de deux gendarmes et d'un inconnu sinistre, habillé de noir, un porte-document sous le bras. Tout le monde s'immobilise.*)

LE MAIRE. Je vous apporte une bonne nouvelle... Enfin c'est Monsieur qui vous l'apporte... Il vient exprès pour ça...
(*L'homme s'avance vers Matouffle. Il parle d'une voix monocorde, détimbrée et impersonnelle.*)

L'HOMME. Monsieur Matouffle ?

MATOUFFLE. Ouais !

L'HOMME, *désignant Marie.* Madame Matouffle ?

MATOUFFLE. Ouais !

L'HOMME. Vos enfants ?

MATOUFFLE. Ouais !

L'HOMME, *montrant les berceaux.* Quel âge ?

LA MÈRE. Trois mois.

L'HOMME, *montrant Coco.* Quel âge ?

LA MÈRE. Treize ans.

L'HOMME, *montrant Bibou.* Quel âge ?

LA MÈRE. Seize !...

L'HOMME, *montrant Lucia.* Quel âge ?

LA MÈRE. Dix-neuf !

L'HOMME. Rien que des mineurs ?... Pas de majeurs ?

MATOUFFLE. Non !

L'HOMME. Bon ! (*A Matouffle.*) Expulsé ?

MATOUFFLE. Ça ne se voit pas ?

L'HOMME. Si !... bon !... Secrétaire Général de la Section de Protection des mineurs sans logis... c'est moi... (*Il esquisse un sourire blanc.*) Bonne nouvelle... Après enquête, la Section vous a reconnu digne d'intérêt... Je viens chercher vos enfants !

MATOUFFLE. Quoi ?

L'HOMME. Leurs places sont déjà retenues dans nos différents centres... Les deux bébés au centre des Coccinelles... Ces deux-là, au centre des Agnelets... et celle-là au centre des Biches !... Ne les encombrez pas de bagages, la section fournit le linge et les uniformes...

MATOUFFLE, *s'avançant, les mains tendues, vers l'homme.* Et vous voudriez que cette journée ne se termine pas par un crime ?... (*Il est déjà sur l'homme.*)

L'HOMME, *appelant.* Gendarmes !
(*Les gendarmes se précipitent. Mascarou, Gédéon et Carolin, de leur côté, happent Victor et l'éloignent.*)

MASCAROU. Tu n'es pas fou, non ?...

MATOUFFLE. Alors ça, pour te dire vrai, je n'en sais trop rien...

CAROLIN. Ça arrangerait quoi ? Tu ne vois pas que c'est encore un fantôme !...

GÉDÉON, *à l'homme, en manière d'excuse.* Il est un peu nerveux, aujourd'hui !...

L'HOMME. J'ai l'habitude... (*A Marie.*) Madame, dites à vos enfants de me suivre... Ils n'ont rien à craindre... Ils sont protégés par la loi...

LA MÈRE. Mais... ce doit être une erreur, Monsieur... Nous sommes tous logés...

LE MAIRE. Comment ça, logés ?... Où ça logés ?...

LA MÈRE. Nous sommes prêts, Armandine !... A demain, Victor ! (*Elle embrasse son mari.*) On va remaçonner tout ça, Victor... Tu verras... Bonne nuit.
(*Elle s'éloigne avec Armandine, chaque femme poussant un moïse.*)

FERNAND. Elève Coco, dites bonsoir à votre père !

COCO. Bonsoir papa ! (*Il embrasse son père et sort avec Fernand à droite.*)

LÉONORE. Venez, Lucia ! L'air commence à devenir frais !

LUCIA. Bonsoir, papa !... (*Elle l'embrasse.*) Je t'aime bien, tu sais... Qu'est-ce qu'on deviendrait sans toi... ?

(*Lucia sort à gauche avec Léonore.*)

CAROLIN. Demain, Bibou, je t'apprendrai des trucs de serrures secrètes qui ne peuvent rentrer que dans des cerveaux qui ont bien dormi... Tu viens ?

BIBOU. Je veux rester avec toi, papa !...

MATOUFFLE. Va...

BIBOU. Puisque je té dis...

MATOUFFLE. Va !

(*Bibou embrasse son père et sort avec Carolin par le fond. L'homme noir, le maire et les gendarmes ont assisté avec effarement à la dislocation de la famille.*)

L'HOMME. Je déteste perdre mon temps, Monsieur le Maire... A l'avenir veuillez vous assurer que les gens qui n'ont pas de toit n'ont pas non plus le toit des autres. (*Il sort, suivi du maire et des gendarmes.*)

LE MAIRE, *bas à Matouffle avant de sortir.* Vous auriez pu quand même me prévenir... (*Il sort.*)

PAULO. Nous qui ne logeons personne, Gédéon, si on se prenait un pot pour se consoler...

GÉDÉON. Je veux bien... Y a des jours qui vous collent à la gorge... Bonne nuit, Matouffle !

PAULO. Et puis, tu sais, Matouffle, c'est seulement demain que ça commence... Bonne nuit !

(*Ils sortent tous les deux. La nuit est presque entièrement tombée. Mascarou et Matouffle sont seuls en scène. Ils vont se parler très lentement, presque à mi-voix.*)

MASCAROU Tu veux que je te dise... Eh ben moi, je te comprends... J'ai même comme une idée qu'on t'a tous compris...

MATOUFFLE. Qu'es-ce que j'ai fait, Mascarou... ? Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?...

MASCAROU. Rien... c'est venu de l'air du temps... de celui qu'on vit... Un drôle d'air... et ce monde-là, c'est une drôle de bâtisse sans fenêtres... Va falloir qu'on creuse, Matouffle !... va falloir que les maçons creusent des fenêtres sur ce monde !... si on veut que de temps en temps, il y entre un peu d'air pur...

MATOUFFLE. Qu'est-ce que j'ai fait de mal, Mascarou ?

MACAROU. Mais t'as rien fait, Bon Dieu !... Viens... y a la chambre d'amis qui t'attend...

MATOUFFLE. Non... Je veux rester seul... Je veux réfléchir... Comprendre..., chercher ce que j'ai fait de mal... (*Suppliant.*) Faut me laisser seul, Mascarou... faut que je trouve ce que j'ai fait de mal... On punit pas les gens pour rien... c'est pas possible !... Je veux savoir, je veux trouver ce que j'ai fait de mal... Faut me laisser seul, Mascarou...

MASCAROU, *désemparé.* Bon... Si tu crois que ça vaut mieux... bon... Je laisserai la clé sur ma porte toute la nuit...

(*Mascarou sort lentement. Matouffle reste seul. Il va se placer au milieu des balluchons, parmi les meubles entassés. Il regarde tristement la machine à laver. Il la caresse, il se trouve à moitié de dos au public. Alors, brutalement, il se retourne vers le public et hurle à la salle.*)

MATOUFFLE, *hurlant.* Je suis innocent... Je vous jure que je suis innocent...

(*Et le rideau tombe rapidement.*)

FIN

"LES COCHONS D'INDE"...

« Garder sa tête, livrer son cœur. Quelle leçon pour un acteur, non ?... Je pense qu'elle est également valable pour un auteur dramatique. » Cet aphorisme, lancé par Yves Jamiaque dans le dernier numéro de Théâtre de Demain, *s'applique admirablement... à l'auteur des* Cochons d'Inde.
Intelligence et sensibilité sont les caractéristiques des pièces d'Yves Jamiaque depuis son « Negro spiritual *aux chaudes résonances, son* Habeas Corpus, *parade féroce, et ses* Lingots du Havre *à l'âpre générosité, évoquant ce trafic de chair blanche qui, au milieu du XIXe siècle, s'est substitué à celui du bois d'ébène », comme l'écrit Gustave Joly dans* L'Aurore. *Intelligence et sensibilité — que l'on retrouve dans* Les Cochons d'Inde *— sont, une fois de plus servies par cet immense, exclusif amour du Théâtre qui poussait, autrefois, le jeune étudiant Yves Jamiaque sur des scènes de fortune pour y jouer Molière en costume de tennis...*

...ET LA CRITIQUE

PAUL GORDEAUX :

Un homme de théâtre né

C'est traité dans une apparente bonne humeur courtelinesque, mais sur un fond de tragique âpreté à la Kafka. Le dialogue est savoureux, souvent comique, parfois percutant, toujours juste et délié. M. Yves Jamiaque, homme de la radio, est aussi un homme de théâtre né. Et ce qui fait l'originalité de cette pièce, c'est que l'homme traqué par les lois n'est pas un personnage « à la Charlot », courbant un maigre dos sous l'averse des persécutions, mais, pour une fois, un solide gaillard, sain, lucide, capable de se colleter avec la société, et, en tout cas, opposant à ses cruautés le triple airain d'une robuste ironie. Et ce Victor Matouffle a trouvé en Michel Galabru un extraordinaire interprète, d'une énorme puissance comique, aux intonations et aux mines d'un naturel tour à tour hilarant et émouvant. Une grande création pour un grand comédien.

France-Soir

JEAN-JACQUES GAUTIER :

Une ébouriffante verve comique

Je ne sais si le point de départ de la tragi-comédie d'Yves Jamiaque est juridiquement soutenable et si le propriétaire d'un appartement occupé par une famille nombreuse a le droit de l'expulser le jour où il décide de se livrer au commerce de cochons d'Inde qu'il y installera !

Toujours est-il que cette idée saugrenue a fourni à M. Jamiaque l'occasion d'effectuer un démarrage charmant, d'une veine bon enfant et d'une ébouriffante verve comique. L'accueil du grand public, au sein duquel j'assistais à la pièce au cours d'une soirée de fin de semaine, est d'ailleurs caractéristique : les-rires-fusent-sans-arrêt-pendant-le-premier-acte (les traits d'union sont mis pour éviter toute citation tronquée) ; la foule alors participe, il s'établit une sorte de courant de connivence, de complicité ; les gens parlent presque haut dans la salle, tout juste s'ils n'interpellent pas les acteurs, que dis-je ? les personnages, pour finir les répliques, commenter l'action, annoncer ce qui va se produire ou prévenir les héros de ce qui les menace et qui arrive... C'est le phénomène bien connu, réconfortant et stimulant, de la communion dramatique au stade élémentaire.

A ce moment, les spectateurs s'émerveillent de tout : des décors pleins d'invention de Roger Harth et surtout des ingénieux mouvements qui, sur les justes indications de Robert Postec et d'Yves Jamiaque, commandent les changements à vue. J'ai entendu applaudir les mécaniques, les transformations instantanées, les éléments de décors qui s'envolaient vers les-cintres, montaient des dessous ou s'enfonçaient dans les fonds.

Le Figaro

GEORGES LERMINIER :

Courteline et Labiche

Le fait divers scandaleux pouvait dégénérer en pièce à thèse. Yves Jamiaque s'est tenu à mi-chemin de la pièce sociale et de la farce absurde. Ni Gogol, ni Ionesco : Courteline et Labiche, plutôt. Cela tient aux interprètes et, d'abord, à l'excellent Michel Galabru, bonhomme têtu, peu éloquent, sinon dans la colère, père de famille héroïque que, à défaut de reloger, on pourrait décorer ! Et puis j'imagine que Jamiaque a eu peur de sombrer dans une gravité hors de saison. D'où un comique souvent réussi, qui enveloppe le thème et, peut-être, l'amoindrit.

Le Parisien Libéré

PIERRE RAVENOL :

Un spectacle réussi

Personne ne peut rien contre la force de l'absurdité. Personne ne peut rien contre la faiblesse de ceux qui se réfugient derrière la force : ni l'ordre, ni le pouvoir, ni la charité, même celle de la religion.

Heureusement l'humour du texte évite les pièges des bonnes intentions. On rit toujours au bon moment, et quand on est touché c'est toujours plus profondément qu'on ne le croit.

C'est là que Michel Galabru a été particulièrement efficace. Il a donné son visage bouleversant de générosité quotidienne à ce personnage de « persécuté par la conscience des autres ».

Il a, en plus, la chance d'être très, très bien entouré : Yvette Etievant qui joue Mme Matoufle, est parvenue à force de spontanéité à éviter, elle aussi, tous les obstacles avec quinze comédiens très bien distribués, et une révélation venue du cabaret : le champion du monde de la timidité, un nommé Jean-Pierre Rambal.

Quand un spectacle est réussi, tout est en harmonie : de la musique de Jean Wiener aux décors à transformations de Roger Harth. Celui-ci a su évoquer le sordide avec élégance et le sinistre avec humour. « Les Cochons d'Inde » lui devraient aussi beaucoup de leur succès.

Paris-Presse

JACQUES LEMARCHAND :

Invention excellente

De ces tristes événements, Yves Jamiaque rend le compte le plus comique qui soit. L'invention de cette famille Matouffle — « c'est un bloc, la famille Matouffle, c'est du ciment ! » — est excellente. D'abord parce que chacun des éléments de ce bloc — qu'il s'agisse des plus jeunes, qui étudient l'art de lancer une fusée interplanétaire, ou de la vive et courageuse aînée, ou des parents, qui s'aiment avec la tranquille assurance de la maturité — inspire une vive sympathie. Aussi parce que leur révolte, paisible chez les uns, furieuse chez les autres, nous fait du bien. Leurs indignations se traduisent de façon comique, mais nous la sentons et la partageons ; et, malgré nos rires, je n'aurais pas donné cher de la peau du propriétaire-éleveur de cochons d'Inde s'il était apparu sur la scène ; de laquelle l'auteur l'a prudemment tenu à l'écart.

Le Figaro Littéraire

CLAUDE SARRAUTE :

De bons sentiments

Yves Jamiaque n'a pas su résister, hélas ! au plaisir facile d'émouvoir le spectateur, de lui mettre la larme à l'œil, d'étaler plus que de raison, et cela surtout au début, les bons sentiments dont sont pétris ce papa, cette maman et ces chères têtes blondes. C'est son côté Simone Téry. De là à parler de patronage... On l'a fait, et c'est dommage. La pièce vaut mieux que cela. Un peu plus d'impertinence, de désinvolture dans la mise en scène au lieu de ces tableaux de famille à la Greuze arrangerait bien les choses. Ce serait rester dans le ton dominant de la pièce où s'inscrivent avec tant de bonheur, spirituels et cocasses, les ingénieux décors à transformation de Roger Harth.

France-Observateur

1 acte

Rimailho

l'auteur

Ange Gilles

les personnages

Anne d'Autriche	**Jacqueline Morane**
Le Chevalier de Nogaro	**Jacques Toja**
Louis XIV	**Gilbert Guiraud**
Mazarin	**Marcel Andrey**
Rimailho	**Jacques Toulza**

MISE EN SCENE DE L'AUTEUR

durée : 35 minutes

présentation

Dans le cadre du Festival de Nogaro, en Armagnac, Ange Gilles a célébré le 15 août 1960 le 900ᵉ anniversaire de la création de la sympathique cité gasconne en écrivant et réalisant une pièce en quatre actes *Le Chevalier de Nogaro*, dont nous donnons aujourd'hui un acte.

La pièce, dit notre confrère de *Sud-Ouest* R. Fontaine, recueillit tous les suffrages grâce à un dialogue très plaisant que les grands auteurs classiques n'auraient certainement pas renié et une brillante distribution qui réunissait Jacques Toja, Fernand Fabre, Gilbert Guiraud, Aram Stéphan, R.-M. Aubry, Jacques Toulza, Raymond Raynal, Mmes Jacqueline Morane, France Noëlle, Paula Dehelly, Janine Ferrare.

La pièce fut reprise à Radio Toulouse sous la direction de Jacques Toulza.

décor

L'action se passe en 1660, lors du passage à Nogaro du roi Louis XIV, se rendant à Saint-Jean-de-Luz à l'occasion de son mariage avec l'Infante.

La scène représente un salon dans l'hôtel du chevalier de Nogaro. Au fond une porte à double battant, une large fenêtre en pan coupé à la cour. Meubles moyenâgeux, une table à gauche avec un fauteuil de chaque côté, une crédence entre la porte et la fenêtre. Un flambeau allumé, car c'est la nuit, est posé sur la table.

A MON PÈRE, A MA MÈRE, A FLORENCE, MON ADORABLE PETITE FILLE, JOIE DE MON AGE MUR

Les habitants acclament le roy qui entre en scène suivi de quelques personnages de sa suite. Le chevalier de Nogaro l'accueille.

NOGARO. Sire, permettez-moi de vous dire combien je suis heureux de vous accueillir en cette modeste ville que votre passage immortalisera désormais.

LE PEUPLE. Vive Louis le quatorzième ! Vive notre Roy !

LOUIS. Merci. Merci, mes amis, du chaleureux accueil que vous m'avez réservé en votre ville de Nogaro. Il est bien doux, croyez-moi, après tant d'années d'épreuves et de guerre civile, de retrouver un peuple aimant et chaleureux. Cette région surtout, tellement éloignée de Paris, où vivent tant d'hommes valeureux et de femmes avenantes, est particulièrement chère à mon cœur.

NOGARO. Sire, nous avons pour coutume d'offrir à nos hôtes de marque le suc de nos meilleurs raisins, cette eau-de-vie d'Armagnac qui est notre fierté. Nous l'appelons la Reine des Liqueurs.

LOUIS. Je me soumettrai à cette coutume avec joie.

NOGARO, *sert et présente le verre d'armagnac au roi.* Voici, Sire.

TOUS. Le Roy boit !

LOUIS, *après avoir bu.* Merci, Chevalier. Cette boisson m'a revigoré. Vous pourrez ajouter désormais qu'elle est la liqueur des roys.

LE PEUPLE DE NOGARO. Vive notre Roy Louis XIV ! Vive notre Roy !

NOGARO. Au nom de ce pays que je représente ici, Sire, je bois à la santé de Votre Majesté, à la grandeur de son règne.

TOUS. Vive le roi !... Vive la reine... Vive le Cardinal...

NOGARO. Mais, Sire, il serait bon, je crois, que nous laissions Votre Majesté goûter un repos bien gagné. Permettez donc que vos fidèles sujets se retirent, prêts à accourir à votre premier signe.

LOUIS. Allez, mes amis, allez et ne manquez pas de dire autour de vous le contentement du roi pour le chaleureux accueil qu'il reçut en ces lieux.

(*Sortie, chacun saluant le roi en passant devant lui. Seul un homme est demeuré dans le fond. Nul ne l'a vu. Quand tous sont sortis, il s'approche du roi.*)

RIMAIILHO. Sire...

LOUIS, *sursautant*. Que me voulez-vous, Monsieur ? Je ne vous connais point.

RIMAILHO. Ma naissance est trop modeste pour cela.

LOUIS. Seriez-vous un représentant de ma bonne ville de Nogaro ?

RIMAILHO. Mon nom est Rimailho. Je suis un humble sujet de Votre Majesté.

LOUIS. Dans ce cas, voyez La Porte, mon valet de chambre. Il a des ordres pour ouvrir ma bourse à mes pauvres.

RIMAILHO. Sûrement pas pour m'offrir la somme que mérite le secret dont je suis détenteur.

LOUIS. Un chantage. Seriez-vous un émissaire de monsieur de Condé ?

RIMAILHO. Je ne suis au service de personne, que de Votre Majesté à laquelle je demande humblement audience.

LOUIS. S'il s'agit d'affaire d'Etat, adressez-vous au secrétaire de M. le Cardinal.

RIMAILHO. Monsieur de Mazarin connaît ce secret depuis fort longtemps, car il le concerne.

LOUIS. Dans ce cas, il m'en a parlé.

RIMAILHO. La chose le touche trop pour cela.

LOUIS. Que signifie ce mystère ? Seriez-vous de ces frondeurs impénitents qui, malgré les édits, se permettent encore de calomnier mon illustre parrain.

RIMAILHO. C'est que justement, il est plus que votre parrain.

LOUIS. Plus que mon parrain ? Qu'osez-vous dire ?

RIMAILHO. La très simple vérité, Sire, le Cardinal est votre père.

LOUIS, *pâlissant*. Comment ?

RIMAILHO. Votre Majesté a fort bien entendu.

LOUIS. Misérable. Oser porter une telle accusation contre ma mère. Holà ! quelqu'un. Je vais te faire pendre.

RIMAILHO. Gardez-vous-en bien, Sire. Ce secret connu de moi seul est consigné par écrit, et s'il m'arrivait malheur, ce parchemin serait remis à monsieur de Condé qui saurait en user comme il convient.

LOUIS. Vous êtes un fou et je vais vous faire embastiller.

RIMAILHO. Votre Majesté est déjà ébranlée, elle ne parle plus de corde, mais de prison.

LOUIS. Oser porter une telle accusation sur le Cardinal, un homme d'Eglise.

RIMAILHO. Votre Majesté s'égare : être cardinal est un titre, non un sacerdoce.

LOUIS. Où voyez-vous la différence ?

RIMAILHO. Monsieur de Mazarin n'a jamais prononcé de vœux. S'il est docteur en droit il ne l'est point en théologie. D'ailleurs, que savez-vous de lui ? Rien. Absolument rien. Vous ignorez tout de sa jeunesse orageuse, du temps où, jeune capitaine, il s'essayait au métier des armes et réussissait moins bien que dans les salles de jeu où il menait un train d'enfer.

LOUIS. Que me dites-vous là ?

RIMAILHO. La vérité, je le répète. Votre futur beau-père, le roi Ferdinand d'Espagne, vous dira comment Monsieur de Mazarin fut chassé de ce pays.

LOUIS. Chassé d'Espagne ?

RIMAILHO. Pour avoir tenté de séduire la belle Agnès, fille du senor Nodaro. Et savez-vous que ses ennemis l'appellent « histrione » parce qu'il excellait à jouer la comédie dans son jeune temps, faisant aussi des tours de cartes et de billard comme un simple bateleur.

LOUIS. Mais il avait la protection du pape et un homme comme le Cardinal de Richelieu et comme mon... le défunt roi Louis XIII ne lui eussent point accordé leur amitié si tout cela eût été vrai.

RIMAILHO. Vous ais-je dit qu'il n'était point honnête homme ? Sot, ou ignorant ? Non, n'est-ce pas ? J'ai voulu vous représenter d'une part qu'il n'avait point reçu l'éducation requise pour célébrer la messe ou donner les sacrements et de l'autre qu'il n'avait point les vertus de ceux qui appartiennent à l'Eglise. Au demeurant il a vécu comme la plupart des hommes de ce temps. Monsieur le Cardinal, qui doit son chapeau au Cardinal de Richelieu, est un homme fin, intelligent, un grand Français depuis sa naturalisation et d'un dévouement à toute épreuve à Votre Majesté, qu'il a soutenue contre vents et marées comme seul peut le faire... un père.

LOUIS. Je ne vous crois pas.

RIMAILHO. Bien sûr, votre orgueil se trouve blessé d'une telle révélation. Veuillez donc demander à la reine pourquoi, lorsqu'il lui présenta M. de Mazarin, le Cardinal lui dit : « Il ressemble à Buckingham. »

LOUIS. Assez, maraud !

RIMAILHO. Un grand roi a besoin d'être informé de tout et je vous tiens pour un grand roi.

LOUIS. La flatterie après l'insolence.

RIMAILHO. Non, Sire, vous êtes jeune et l'on vous dupe. Saviez-vous qu'un mariage secret unit le Cardinal à la reine ?

LOUIS. Cette fois la coupe déborde. Holà ! garde... garde... Que l'officier de service s'empare de cet homme.

(*Deux gardes sont entrés, l'épée à l'épaule. L'un va se placer auprès de Rimailho, l'autre va chercher l'officier de garde.*)

RIMAILHO. Je prévoyais votre colère, Sire, mais n'en éprouve nulle crainte. Mûrissez mes paroles et demain vous me ferez relâcher. Il vaut mieux que cette affaire demeure entre nous. Deux cent mille écus suffiront à me fermer la bouche à jamais.

LOUIS. La corde sera plus sûre. (*Entre Nogaro et le deuxième garde.*) Monsieur de Nogaro, veuillez mettre cet homme au secret, sous bonne garde. Nul ne doit lui adresser la parole.

NOGARO. En ceci comme en tout, Votre Majesté peut compter sur moi.

LOUIS. Je le sais, Chevalier. Veuillez aussi prier la reine de me venir trouver sur l'heure.

NOGARO, *surpris*. Bien, Sire. (*A Rimailho.*) Venez, Monsieur.

(*Rimailho sort entouré des deux gardes, en passant devant le roi il lui dit ironiquement.*)

RIMAILHO. A demain, Sire.

(*Le roi l'ignore. Nogaro salue le roi et sort.*)

LOUIS, *resté seul, réfléchit longuement èt s'assied.* Serait-ce possible ? Ce sentiment qui me lie au Cardinal serait-il fait d'une essence plus intime ? Et ma mère... Un tel manquement à la mémoire du roi... Elle, la fière Espagnole... Non, je ne puis le croire.

UN GARDE, *annonçant.* La reine.

LA REINE, *entrant.* Que se passe-t-il, Sire, que vous m'ayez fait appeler à pareille heure ?

LOUIS. Madame, je viens d'apprendre des choses trop graves pour pouvoir différer cet entretien.

LA REINE. Vous me troublez, Louis. S'il s'agit d'affaires d'Etat, ne pensez-vous pas qu'il conviendrait d'en parler à Monsieur le Cardinal ?

LOUIS. Le Cardinal, toujours le Cardinal. Ne suis-je donc pas en état de gouverner moi-même ?

LA REINE. Sans doute. Mais les avis du plus dévoué, du plus lucide de vos ministres, vous furent toujours profitables.

LOUIS. Peut-être. Mais j'ai besoin de quelques éclaircissements sur la vie même de M. de Mazarin et que vous seule me pouvez fournir. Prenez donc place, Madame, et veuillez répondre à mes questions.

LA REINE. Madame. Quel ton solennel, Louis, alors que nous sommes seuls !

LOUIS. Est-il vrai, Madame, que le Cardinal ne soit pas homme d'Eglise ?

LA REINE. Au sens strict du terme, certes non, et nul ne l'ignore.

LOUIS. Il faut croire alors que mon éducation est bien imparfaite : je n'était, pas, moi, au courant de ces subtilités.

LA REINE. Qu'importe. N'avez-vous pas en lui le plus habile homme de l'Europe entière, le plus zélé des serviteurs ?

LOUIS. Le plus fourbe aussi.

LA REINE. Mon cher enfant, la politique exige plus de duplicité que de scrupules, voyez Machiavel. Avec nous le Cardinal s'est toujours montré d'une loyauté parfaite, alors que les princes du sang et jusqu'au maréchal de Turenne, nous trahissaient. Lui seul est demeuré fidèle, achetant de ses deniers — lui que l'on prétend avare — la conscience de vos ennemis. En toute occasion il sut protéger votre enfance et votre royaume, allant même jusqu'à s'exiler volontairement lorsque l'intérêt de la couronne le commandait.

LOUIS. Disons tout uniment qu'en toute occasion il s'est conduit envers moi comme un père.

LA REINE. Je ne vous le fais pas dire. Mais où voulez-vous en venir ?

LOUIS. Une question encore, Madame. Puisqu'il n'est pas d'Eglise, le Cardinal peut donc se marier ?

LA REINE. Il me semble... oui... puisqu'il n'a pas prononcé de vœux... Mais quelles idées étranges vous courent-elles par la tête, ce soir ?

LOUIS. L'intérêt que porte à nos affaires Monsieur le Cardinal me semble suspect.

LA REINE. Aurait-il trahi à son tour ?

LOUIS. Oui, Madame, cet homme incomparable a trahi.

LA REINE. Dans ce cas nous sommes perdus.

LOUIS. Non, Madame, car il ne s'agit pas de secrets militaires, mais bien de secrets d'alcôve.

LA REINE. Je ne vous comprends pas. Feriez-vous allusion à sa jeunesse tapageuse ? (*Geste du roi.*) Depuis qu'il a ruiné vos espoirs auprès de sa nièce Marie Mancini, vous le haïssez. Son génie aussi vous éblouit et vous en prenez ombrage.

LOUIS. Comme vous le défendez, Madame.

LA REINE. Je le défends ainsi qu'il mérite de l'être. Voyons, Louis, avez-vous oublié les années terribles que nous avons vécues. Obligés à trois reprises de fuir Paris devant la rébellion, que serais-je devenue avec deux enfants en bas âge, si je n'avais eu pour me conseiller et soutenir la couronne cet homme indomptable, patient, avisé, souple comme la lame la mieux trempée et la plus loyale ?

LOUIS. La plus loyale ?

LA REINE. Pouvez-vous en douter ? Souvenez-vous des termes solennels employés par le feu roi, votre père, lorsqu'il lui accorda sa naturalisation française par lettres patentes, en récompense des importants services rendus notamment en diverses négociations qui aboutirent à la paix et le repos entre les plus puissants princes de la chrétienté.

LOUIS. C'est assurément un fort habile homme. Mais il fallut à cet Italien de solides appuis pour parvenir au faîte du pouvoir.

LA REINE. Les hommes éminents que vous savez ont discerné son réel talent, sa puissance de travail, sa séduction aussi.

LOUIS. Sa séduction ! Voilà le grand mot lâché ! C'est donc une femme qui l'a poussé.

LA REINE. Sans doute, dans la mesure où la fortune qui présidât à sa naissance peut-être considérée comme une femme.

LOUIS. Vous vous moquez, Madame, alors que l'angoisse m'étreint.

LA REINE, *tendre.* Vous expliquerez-vous à la fin, au lieu de finasser ? Quel est l'objet de vos soucis, mon fils ?

LOUIS. Vous, ma mère, vous.

LA REINE. Moi ! dont les vœux et les seules pensées sont pour vous et la grandeur de votre règne ! En quoi vous aurai-je fait quelque déplaisir ?

LOUIS. Il s'agirait d'un crime.

LA REINE. D'un crime ! Auquel je suis mêlée ? Cette fois, je vous somme de parler clairement.

LOUIS. Croyez qu'il coûte au fils aimant que je suis d'infliger un tel interrogatoire à ma mère vénérée. Excusez donc, je vous prie, les questions précises que je vais devoir vous poser. Qui est Buckingham?

LA REINE, *tressaillant.* Un gentilhomme anglais qui vécut quelques années à la cour de France et mourut assassiné alors qu'il s'apprêtait à venir secourir les Rochelais révoltés contre le gouvernement de feu votre père.

LOUIS. Mais qu'était-il par rapport à vous ?

LA REINE, *angoissée.* A moi ?

LOUIS. Oui. Qu'entendait M. de Richelieu lorsqu'il vous dit en vous présentant M. de Mazarin : « Il ressemble à Buckingham ? »

LA REINE. Oh ! la médisance s'est bien vite emparé d'une misérable petite affaire dans laquelle je fus plus légère que coupable. Votre capitaine des Gardes, M. d'Artagnan, fut mêlé à cela et pourrait utilement vous renseigner.

LOUIS. Inutile de mêler encore des tiers à nos affaires intimes. Notre vie est suffisamment étalée sur la place publique. Mais, poursuivez, Madame.

LA REINE. Ah ! qu'il est dur à la mère de parler de la femme. J'avais quatorze ans lorsque j'épousais votre père. Nous étions du même âge. C'était un jeune homme doux et timide. Très bon assurément et paré de toutes les vertus, mais d'une extrême sécheresse de cœur, ne sachant pas entourer de tendresse la jeune femme qui lui avait été donnée,

non par inclination, mais tout comme ma nièce Marie-Thérèse vous est dévolue, pour la tyrannique raison d'Etat. Car telle est notre destinée, à nous, fils de rois, nous ne pouvons nous marier selon notre cœur et, plus que quiconque vous en avez fait la triste expérience. Délaissée par un époux qui se défiait de sa femme plus qu'il ne l'aimait, entourée d'intrigants, de flatteurs, de jaloux, mère par vocation, je dus attendre treize ans cet enfant que je souhaitais de toute mon âme et qui devait avec vous, Louis, m'apporter tant de joies, les seules de ma vie. Quoi d'étonnant, dans ces conditions, si un jour j'ai perdu quelque peu la tête et me suis montrée coquette avec un cavalier empressé, sans cependant jamais attenter à la dignité et à l'honneur de celui que j'aimais malgré sa froideur frisant l'hostilité ?

LOUIS. Cependant ce Buckingham avait laissé une trace indélébile en votre âme, puisque le duc de Richelieu osa vous tenir pareil propos.

LA REINE. Une simple boutade, déformée par des esprits malveillants.

LOUIS. Ainsi, Madame; vous m'affirmez que rien de répréhensible ne s'est passé entre cet Anglais et vous ?

LA REINE. Monsieur..., vous offensez votre mère en doutant de sa parole.

LOUIS, *se jetant aux genoux de sa mère.* Pardonnez-moi, mère, mon angoisse est si grande et j'ai tant d'amour et de respect pour vous, que le moindre soupçon me touche au plus profond du cœur.

LA REINE. Vous gardez encore le souvenir de ces monstrueux libelles du temps de la Fronde, dont celui intitulé : « Le Custaude du lit de la reine », me fit tant pleurer. (*Elle sanglote.*)

LOUIS. Mère, mère tendrement aimée, pardonnez-moi. Aidez-moi, je vous en prie à confondre mes ennemis.

LA REINE. Hélas ! que pouvons-nous contre la médisance et la calomnie ?

LOUIS. Cette fois la menace paraît extrêmement sérieuse. Un impudent prétend posséder les preuves que je ne suis pas le fils du feu roi, mais du Cardinal.

LA REINE, *se levant.* Comment ?

LOUIS. Il prétend même qu'il possède les preuves d'un mariage secret entre vous et le Cardinal.

LA REINE. Seigneur... Serai-je donc poursuivie jusqu'aux portes du tombeau par des gens sans honneur qui, à travers moi, tentent de rabaisser la dignité royale dont vous êtes investi. Quelle honte ! Que peut-on me reprocher ? N'ai-je pas été la plus aimante et la plus douloureuse des mères ? La plus fidèle des épouses ? Ne suis-je pas la plus pieuse des chrétiennes ? N'ai-je pas permis la construction du couvent de Val-de-Grâce pour accueillir les religieuses et y faire retraite moi-même, donnant ainsi le plus manifeste exemple de piété ? M'a-t-on jamais vue préoccupée d'autre chose que de mes fils et de la grandeur du royaume ? Mère crucifiée dans l'amour le plus pur, la haine m'a valu d'être vilipendée, brûlée en effigie. Un seul homme s'est dressé pour prendre ma défense. Celui-là même que votre père vous a donné pour parrain. Celui que M. de Richelieu — qui ne m'aimait guère — avait désigné au roi comme son successeur, M. de Mazarin. Cet homme a risqué sa popularité, sa fortune, sa vie pour nous et l'on m'accuse d'aimer un tel homme ? C'est, au contraire, si je ne l'aimais pas que je serais coupable, coupable de la plus noire ingratitude. Oui, j'aime le Cardinal. Je jure devant Dieu qu'il n'est pas votre père, mais il vous aime et vous défend comme tel. Il est votre parrain selon la volonté du défunt roi, mais en donnant à ce terme toute la grandeur exigée par l'Eglise qui a voulu, en instituant cette charge, donner un second père à l'enfant orphelin. Oui, j'aime le Cardinal. Pour tout le bien qu'il a fait et fera encore, à vous et à ce royaume. Mais, et j'en atteste le Seigneur, cet amour fait d'amitié, d'estime et d'affection réciproque n'est pas de ceux dont Votre Majesté puisse jamais rougir.

LOUIS, *éperdu.* Ma mère... (*Il se jette à ses genoux et lui baise les mains.*) Ma mère, vous êtes bien telle que mon cœur vous vit toujours : la plus belle, la plus noble, la plus tendre. Pardonnez à mon inquiétude de vous avoir infligé ce supplice. Mon cœur déborde d'amour pour vous. Oui, vous auriez eu toutes les excuses et c'est bien cela qui troublait mon cœur. La femme que vous êtes connut les mêmes tourments que la mère, causés toujours par les mêmes ennemis du royaume. (*Il s'est relevé et la presse dans ses bras.*) Comme vous j'aime mon parrain. Désormais tout malentendu se trouve dissipé entre nous. Il est le premier de nos sujets et demeure le meilleur.

LA REINE. Epargnons-lui de nouveaux ennuis en lui révélant cette conversation.

LOUIS. Vous avez mille fois raison, ma mère. Cependant il nous faut aviser au plus vite.

LA REINE. Mais qui donc a osé faire de telles allégations ?

LOUIS. Un inconnu qui, caché dans la foule, a profité du relâchement de l'étiquette pour m'aborder.

LA REINE. Que vous a-t-il dit ?

LOUIS. Après avoir jeté le trouble dans mon esprit, il m'a affirmé avoir laissé une lettre en bonnes mains dans laquelle se trouve, prétend-il, les preuves de ce qu'il avançait, avec mission s'il venait à disparaître, de remettre ces compromettants papiers à M. de Condé.

LA REINE. Qui en ferait le meilleur usage pour vous nuire.

LOUIS. Mais il ne peut avoir de preuves, n'est-ce pas ?

LA REINE. Sans doute. Toutefois vos ennemis sont trop fins et s'ils vous ont envoyé cet impudent émissaire, ils doivent avoir des papiers falsifiés, mais offrant quelque apparence de véracité.

LOUIS. Le coquin avait en effet l'air bien sûr de lui.

LA REINE. Votre œil redevient soupçonneux, Louis. Vous pouvez avoir confiance en moi.

LOUIS. Je suis sûr de vous, ma mère. Mais avant que nous ayons prouvé l'inanité de tous ces mensonges, le scandale n'en aura pas moins éclaté.

LA REINE. Et que demande-t-il pour son silence.

LOUIS. La bagatelle de deux cent mille écus.

LA REINE. Pour avoir la paix le Cardinal puisera volontiers dans ses caisses.

LOUIS. Il n'a que trop souvent payé pour nous. D'ailleurs, je ne suis pas d'accord avec cette politique qui nous ruinerait et accroîtrait des exigences dont je ne veux plus. Il est temps pour nous de gouverner avec fermeté.
(*Coups de feu, galopade de chevaux.*)

LA REINE. Mon Dieu, que se passe-t-il encore ?

LOUIS. L'homme a dû s'enfuir.

LA REINE. Vous l'aviez donc fait arrêter ?

LOUIS. Sur-le-champ, et confié au chevalier de Nogaro. Si le maladroit l'a laissé échapper, il paiera cette faute de sa tête, malgré toute l'amitié qu'il m'ins-

pire. Ma politique sera désormais plus proche de celle de Richelieu que de Mazarin.

LA REINE. Cette politique de transactions a cependant été profitable à vos armes et à votre couronne.

LOUIS. Chacun gouverne avec son tempérament. Si je suis le fils de Louis XIII, je n'ai pas hérité la patience de mon aïeul Henri le Grand, je suis aussi de votre sang et ce même orgueil espagnol qui bat dans vos veines, coule dans les miennes et j'entends désormais rabattre la superbe de ces seigneurs turbulents qui ont — par ambition et vanité — saigné notre pays en nous imposant durant tant d'années, une guerre civile avilissante et ruineuse. L'ennemi du dehors vaincu, il me faut prendre en mains les affaires et pratiquer cette politique de grandeur qui fera de la France l'une des plus belles nations d'Europe.

LA REINE, *s'inclinant*. Le ciel vous entende, mon fils.

NOGARO, *arrivant en trombe*. Sire, l'homme est à nouveau entre nos mains.

LOUIS. Nous n'en attendions pas moins de vous, monsieur de Nogaro, car il s'agit d'un dangereux ennemi du royaume.

NOGARO. Je suis donc doublement heureux de l'avoir capturé.

LOUIS. C'est bien, Monsieur. Mais comment a-t-il pu s'enfuir ?

NOGARO. J'avais laissé deux hommes dans la pièce attenante à celle qui lui servait de geôle, me réservant de veiller à la porte de la maison. Tout paraissait dormir dans le calme le plus complet, lorsqu'un bruit de vitres cassées attira mon attention. Je me précipitais et vis un homme s'enfuir sur un cheval, qu'il venait sûrement de voler. Je sautais sur le mien et le poursuivis ; en peu de temps je pus le rattraper, car il n'était qu'un piètre cavalier et le ramenai en sa prison.

LOUIS. D'où il ne manquera pas, connaissant le chemin, de s'échapper à nouveau.

NOGARO, *souriant*. Je ne crois pas que cela lui soit possible. Il avait pu fuir en faisant une corde de ses vêtements, sauf sa culotte, aussi la lui avons-nous retirée et l'avons-nous laissé nu comme Adam avant le péché en attendant vos ordres et de le transférer dans une solide prison ; de plus, il est entouré d'une escouade entière qui ne le quitte pas des yeux.

LOUIS. Toutes les précautions sont donc prises ?

NOGARO. Toutes, Sire. Ah ! j'oubliais, nous avons trouvé dans une poche de sa culotte cette lettre adressée à M. de Condé.

LOUIS, *s'emparant de la lettre*. M. de Nogaro, vous venez de rendre à notre couronne l'un des plus éminents services, qu'après mon cher parrain M. le Cardinal, elle ait jamais reçu. Nous saurons récompenser vos mérites à leur juste valeur. Votre compatriote gascon, M. d'Artagnan, ayant été nommé maréchal de camp, sa place de capitaine des Gardes est donc vacante. Comment pourrais-je fêter plus heureusement ma venue en ces lieux qu'en vous donnant ce grade hautement mérité par votre courage et votre esprit d'initiative ?

NOGARO. Sire, Merci. Un tel honneur conféré en ma ville de Nogaro me touche plus profondément que je ne saurais dire. Succéder à l'illustre d'Artagnan dont on vantera encore, dans des siècles, les exploits, est un honneur insigne qui rejaillira sur toute la Gascogne et l'Armagnac.

LOUIS. Je l'entends bien ainsi, Monsieur, car c'est là l'occasion de m'acquitter à la fois de vos services et du chaleureux accueil que vos Nogaroliens m'ont accordé, gage de leur fidélité et de leur amour.

NOGARO. Que devons-nous faire du prisonnier ?

LOUIS, *appuyant sur les mots*. Nous voulons qu'il soit pendu au lever du jour. (*Il fait le geste de décacheter la lettre.*) Quant à cette lettre...

LA REINE. Sire...

LOUIS. Elle ne mérite que de s'évanouir en fumée. (*Il s'approche d'un flambeau et fait brûler la lettre.*) Périssent ainsi les ennemis du royaume de France !

RIDEAU

LA QUINZAINE DRAMATIQUE, PAR ANDRÉ CAMP

La période des étrennes, prétexte à spectacles frivoles, nous a valu, au contraire, cette année, une avalanche (n'est-ce pas la saison ?) de pièces sérieuses. Ne nous plaignons pas, car, outre *Soledad*, le sobre drame de Colette Audry repris opportunément par le Théâtre de Poche-Montparnasse, nous avons pu voir, coup sur coup, portés, enfin, à la scène : *Le Cardinal d'Espagne*, d'Henry de Montherlant, à la Comédie-Française, et *Le Fleuve Rouge*, de Jules Roy, au Théâtre en Rond.

"LE CARDINAL D'ESPAGNE", d'Henry de Montherlant (Comédie-Française)

Ces deux dernières œuvres — connues par la lecture avant d'être jouées — se présentent comme deux duels qui opposent deux personnages incarnant deux prises de conscience, deux conceptions de l'autorité et de la justice, deux façons de vivre et de mourir... Les rapprochements s'arrêtent là. Ajoutons, cependant, que les deux auteurs ont su maintenir, chacun dans son style propre, ces deux débats élevés sur les hauteurs indispensables.

Montherlant a conçu le sien — celui qui met aux prises son « Cardinal d'Espagne », Francisco Ximenès de Cisneros, archevêque de Tolède et Régent de Castille, à la Reine Jeanne la Folle — comme une course de taureaux, en trois « tercios ». Le taureau, c'est Cisneros, vieillard implacable qui a usé une énergie et une vitalité peu communes au service de l'Eglise et de l'Etat. Ces deux services étant, dans son esprit comme dans celui de son temps et de son pays, indissolublement liés.

Au premier acte, le fauve tient la tête haute devant la meute de ses ennemis qui espèrent sa chute, avec l'arrivée en Espagne du jeune roi Charles (le futur Charles-Quint) qui vient prendre possession de son royaume. Mais le cardinal-régent est sûr de son maître. N'est-ce pas lui qui l'a fait couronner ? N'est-ce pas lui qui est seul capable de le mettre au courant des affaires ? Le second « tercio » est celui des piques décisives. Le cardinal est allé demander à la reine-mère qui, depuis la mort, voici onze ans, de son époux trop et mal aimé, vit dans une réclusion volontaire, d'en sortir pour accueillir son fils. Du fond de sa folie, la reine Jeanne fait toucher du doigt à son adversaire la vanité de sa puissance. La scène est de toute beauté et elle occupe, presque entièrement, le second acte. Cisneros est durement touché.

Mais l'estocade est pour le troisième acte. Comme prévu. Et c'est le souverain, issé sur le pavois, mais ingrat comme tous les souverains, qui la donne. Il renvoie le prélat dans son diocèse sans même accepter de le rencontrer. Le coup est trop rude pour le vieux lutteur. Il s'abat, non sans avoir tournoyé un moment comme le taureau blessé devant les capes des « peones » qui cherchent à l'affoler. Il s'écroule et son pouvoir avec lui. C'est la reine démente qui, au nom de la sagesse et de l'amour, avait raison.

Il est difficile, en quelques phrases, de rendre compte d'une œuvre de cette importance. La Comédie-Française l'a montée avec tout le faste dont elle est capable. Peut-être la mise en scène de Jean Mercure en a exagérément ralenti le tempo. Une corrida exige plus de vivacité, plus de rythme, la représentation est, néanmoins, de qualité et Henri Rollan, cardinal un peu maniéré, et, surtout, Louis Conte, la reine, en sont les interprètes convaincus et convaincants.

"LE FLEUVE ROUGE", de Jules Roy (Théâtre en Rond)

On retrouve la même conviction chez les officiers qu'évoque Jules Roy dans *Le Fleuve Rouge*. Pour eux, le débat est d'un autre ordre. Il n'en est pas moins angoissant. D'autant plus qu'il se rapproche de nous, dangereusement. L'action se situe pendant la guerre d'Indochine, à l'intérieur d'un poste français sur les rives du Fleuve Rouge encerclé par les viets. La pièce fut écrite en 1953. Elle était injouable alors. Aujourd'hui, le recul du temps permet de nous la montrer. Pourtant les circonstances qu'elle fait revivre sont tragiquement actuelles. Et le spectateur ne peut s'empêcher de penser que les scrupules qui assaillent le commandant Valion, chef du poste assiégé, pourraient l'affecter, encore aujourd'hui, s'il combattait dans certains djebels.

De quoi s'agit-il ? Vallion est un soldat qui se pose des questions. Son second, le capitaine Chamfort, lui, ne s'en pose pas. Il est militaire, il obéit. Un officier vietnamien, le lieutenant Tri, combat aux côtés des Français. Il est prêt à passer dans le camp ennemi, où se trouvent ses frères de race. Sa défection peut être déterminante pour l'issue du combat, car il entraînera ses hommes avec lui. Si le lieutenant Tri est un élément douteux, les règles les plus élémentaires de sécurité exigent de le mettre hors d'état de nuire. Le salut de la garnison en dépend. Pour le capitaine Chamfort il n'y a pas à hésiter. Il faut abattre le lieutenant Tri. Le commandant Valion qui croit à la sincérité de Tri, et qui n'est pas tellement loin d'admettre ses raisons, se refuse à condamner qui que ce soit préventivement. Sur le plan militaire, c'est Chamfort qui est dans le vrai. Sur le plan humain, c'est Valion. Mais a-t-on le droit de jouer avec la vie des autres ? Chamfort sacrifie bien vite celle de Tri. Valion, de son côté, risque, peut-être inconsidérément, celle de ses subordonnés.

Le conflit ne peut laisser personne indifférent. Certes, les sympathies de l'auteur et, par voie de conséquence, celles du public, vont à Valion. Un peu plus d'objectivité aurait, sans doute, haussé le débat à un niveau encore supérieur. Jules Roy n'en a pas eu moins de mérite de le poser. Sa langue est ferme et ses personnages bien campés. Ces officiers, ce trafiquant interlope, ce jeune Vietnamien déchiré, cette indigène qui aime le commandant blanc (est-ce pour lui-même ou est-ce parce qu'il commande ?) vivent et agissent. Ils sont semblables à ceux que Jules Roy a pu voir vivre et agir au cours de sa carrière militaire. S'ils ne nous persuadent pas toujours, ils nous touchent et nous émeuvent. En dépit d'une fin modifiée et un peu mélodramatique, la pièce est celles qui honorent ceux qui la servent... et ceux qui l'écoutent.

Le rond se prête fort bien à ce drame plus intérieur qu'il n'y paraît à première vue. André Villiers l'a excellemment animé et Michel Piccoli, Raymond Loyer et l'acteur jaune Eric Le Hung sont entrés sans effort apparent dans la peau de leurs rôles. Ce qui est le meilleur compliment que l'on puisse adresser à un auteur et à ses interprètes.

Jacques Lanzmann raconte

LA BONNE AME DE SE-TCHOUAN

de Bertolt Brecht

Texte français de Jeanne Stern et Geneviève Serreau

« La Bonne Ame de Se-Tchouan » a été créée au Théâtre Récamier le 6 décembre 1960, régie de Jean Vilar, décors et costumes d'André Acquart, musique de Paul Dessaü. Distribution :

Le grand-père	**Jacques Alric**
La marchande	**Gilette Barbier**
Mme Chin	**Odette Barrois**
La propriétaire Mi-Tzou	**Aline Bertrand**
1er enfant Lin-To	**Benjamin Boda**
Le menuisier Lin-To	**Jean Brassat**
La femme	**Geneviève Bray**
La belle-sœur	**Jacqueline Bruand**
Le garçon de café	**Philippe Bruneau**
Le bonze	**André Cazalas**
Le chômeur	**Marcel Champel**
Le frère	**François Chodat**
Le mari	**Pierre Decazes**
2e enfant Lin-To	**Louis Deneux**
Mme Yang	**Suzanne Stanley**
Le policier	**André Dumas**
Yang-Soun	**Maurice Garel**
La nièce	**Anne-Marie Haudebourg**
Le premier Dieu	**Raymond Jourdan**
Le marchand	**André Julien**
Le porteur d'eau Wang	**Gilles Leger**
Le barbier Chou-Fou	**Jean-Pierre Lituac**
Chen-Té	**Michelle Nadal**
Choui-Ta	**Michelle Nadal**
Une prostituée	**Béatrice Perregaux**
Le troisième Dieu	**Michel Puterflam**
Le neveu	**François Robert**
Le gamin	**Serge Rousseau**
Le deuxième Dieu	**André Thorent**

Chen-Té est une bonne âme. La preuve, elle donne son corps à celui qui l'achète. Mais, peu d'hommes à Se-Tchouan sont à même de s'offrir un plaisir. Peu d'hommes à Se-Tchouan sont assurés chaque matin d'un bol de riz. Tous les hommes de Se-Tchouan sont comme Wang le porteur d'eau. Ils vendent le dérisoire et recherchent l'essentiel.

A Se-Tchouan, la misère fait rage, elle s'accroche, elle mord jusqu'à la mort.

Wang, le marchand d'eau ambulant, circule dans la ville. Rien de ce qui se dit et se fait à Se-Tchouan ne lui échappe... Ainsi a-t-il appris d'un marchand de bestiaux que trois dieux suprêmes sont en route pour sa province.

Trois jours durant il les attend en secret dans les faubourgs de la ville...

Les dieux sont descendus sur terre en voyage d'études. On leur a dit que dans la province de Se-Tchouan tout allait si mal pour l'homme que les âmes elles-mêmes étaient corrompues.

Lorsque les dieux arrivent à Se-Tchouan, fatigués et déçus, ils ont déjà visité les villes de Shum et de Kouan. Pas une seule âme qui ne soit pourrie. Se-Tchouan est leur dernière chance.

Leur convention dit ceci : « *Le monde peut rester tel qu'il est s'il se trouve assez de gens qui aient réussi à y mener une existence digne de l'homme.* » Des bonnes âmes, autrement dit.

Pour rendre compte de leur mission, ils doivent d'abord se rendre compte. Ils fouilleront la ville de Se-Tchouan à la recherche d'une bonne âme à laquelle se raccrocher... Les dieux n'aiment pas trébucher.

Mais cette « bonne âme » ne serait-ce pas Wang le porteur d'eau qui les attend à l'entrée de la ville ? A Shum, à Kouan, personne n'était là pour les accueillir. Les dieux jubilent... Wang leur offre de l'eau dans un gobelet à double fond. Ils s'en aperçoivent et sont déçus... Wang n'est qu'une âme à moitié pure.

A Se-Tchouan, s'il veut vivre, un pauvre vendeur d'eau doit léser un pauvre buveur d'eau... Les dieux sont atterrés.

Wang va leur chercher un gîte pour la nuit. « La ville entière est à vos ordres, hôtes illustres. »

Les dieux sont sidérés... Il y aurait donc tant de bonnes âmes à Se-Tchouan ? Non. Wang s'est trompé. M. Fo, la veuve Su, M. Tcheng refusent d'héberger les dieux. Ils ont, disent-ils, « *d'autres soucis en tête* ».

C'est alors que Wang pense à Chen-Té, la petite femme de joie et de misère. Chen-Té, une âme en peine, accepte d'héberger les dieux dans sa chambre. Sous le regard de ses hôtes illustres, Chen-Té s'explique : « *Je me vends pour vivre... Comment faire pour être bonne quand la vie est si chère ?* »

Le lendemain matin, après avoir longuement discuté sur l'utilité et la justification d'une telle dépense, les dieux donneront 1.000 dollars à Chen-Té pour l'aider à être bonne.

Peut-on être bon dans un monde mauvais ? Doux dans un monde violent ? Chen-Té, au début de son aventure, ne se posera pas ces questions ?

Avec l'argent des dieux elle s'achète un petit débit de tabac et fait du bien autour d'elle, distribuant du riz à ses voisins qui meurent de faim. Chen-Té n'a jamais entendu parler du proverbe : « Charité bien ordonnée commence par soi-même. »

Bientôt débordée, écrasée par ceux qui n'ont rien, elle finit par donner tout ce qu'elle a. Dans son tabac, dont elle ne parvient pas à terminer l'installation, elle donne asile à une foule de gens qui l'ont jadis aidée. On mange son riz, on fume ses cigarettes, on prend son argent. Il y a tant de monde entassé dans ce débit de tabac que les clients n'osent y venir. Mais y a-t-il seulement des clients dans ce quartier pauvre ? Chen-Té, une âme naïve, s'est fait rouler par l'ancien tenancier du débit de tabac ; le loyer est trop élevé. Chen-Té ne s'en sort plus : peut-on être bonne envers les autres et envers soi-même ?

« Quand on a trop peu de choses pour trop de gens, le moment arrive où on doit s'en prendre aux gens eux-mêmes. »

Pour se défendre, Chen-Té fait alors appel à un cousin de son imagination. Elle s'habille en homme et met un masque sur son visage. Le cousin de Chen-Té, c'est le monde de la réalité, l'exploiteur face à l'exploité, le malin à côté du simple. *Chen-Té, comme l'éclair, est maintenant déchirée en deux moitiés.* Mais elle ne fera appel à son cousin qu'en cas d'urgence. Le cousin Choui-Ta réglera à merveille les différends de Chen-Té avec le menuisier ou la propriétaire et saura expulser *manu militari* les vagabonds qui se sont réfugiés à l'intérieur du débit de tabac. M. Choui-Ta, cette autre moitié de Chen-Té est estimé par les forts et craint par les faibles. « *Quand on veut agir sur les gens, on doit avoir la force avec soi.* »

Choui-Ta disparu, Chen-Té, sensible et bonne réapparaît.

En amour, Chen-Té, qui a oublié son premier métier, n'a pas davantage de chance. Elle rencontre Yang Soun, un aviateur sans avion, qui semble vouloir se pendre à la branche d'un saule pleureur. Elle lui apporte la bonne parole, comme le riz à ses voisins et Soun reprend goût à la vie. Chen-Té tombe amoureuse de Soun. Mais Soun ne pense qu'à tirer parti de Chen-Té, à laquelle il demande 500 dollars. Chen-Té n'a pas cette somme. Elle devrait, pour se la procurer, vendre son débit de tabac. Doit-elle renoncer à elle-même pour faire le bonheur de Soun. Soun pourrait de nouveau voler. Il connaît à Pékin un chef de hangar qui, pour 500 dollars, l'embaucherait sur un avion postal.

En amour, Chen-Té doit choisir entre l'aviateur Soun, un aventurier, et le barbier Chou-Fou, son voisin sans histoire. Le « cousin » Choui-Ta, lors de sa dernière apparition, a promis Chen-Té en mariage à Chou-Fou. Le barbier est riche, il admire la jeune fille, il rêve de faire pour elle une bonne action, *il la vénère, devant elle il s'efface.* Quant à Chen-Té, et malgré les conseils de son autre moitié le cousin Choui-Ta, elle choisit l'aviateur Soun et vole droit à sa perte. Chen-Té sera perdue par celui qu'elle a sauvé. Qu'importe ? Ne dit-elle pas à Chou-Fou : « *Je veux aller avec celui que j'aime, je ne veux pas calculer ce que je donne en gage, je ne veux pas me demander si c'est sage, je ne veux pas savoir s'il m'aime, je veux aller avec celui que j'aime.* »

Soun n'en veut qu'à l'argent de Chen-Té. Il la ruinera, mais ne partira pas à Pékin. Bien plus, Chen-Té s'est endettée, elle ne peut rendre à deux pauvres vieux l'argent qu'ils lui ont prêté. A cause de Chen-Té qui a emprunté pour Soun, les deux vieux sont expulsés de leur magasin. « *L'amour des uns risque de faire le malheur de tous.* »

Chen-Té perd à la fois Soun et son débit de tabac. Elle va quitter le quartier et retourner à son ancien métier. Les dieux se désespèrent. « *Il y a sûrement quelque chose qui ne va pas dans le monde.* »

M. Chou-Fou, le barbier, heureusement, relaie les dieux dans leur bonne action. Il est un de ces hommes qui ranime les êtres que l'on a étranglés devant lui. Il agit en sauveur, mais c'est un assassin.

M. Chou-Fou, « ému », « excité » par la détresse de Chen-Té, lui offre un chèque en blanc, qu'elle en fasse ce qu'elle veut, mais qu'elle reste. « *Non ! ne dites rien, je ne demande aucune assurance, aucun engagement...* »

Est-ce l'émotion ? ou l'effet de l'amour qu'elle ressent encore pour Soun ? Chen-Té vacille, elle a des vertiges. Ni émotion, ni amour, Chen-Té est enceinte. Le voile alors se déchire : « *O fils ! O aviateur ! dans quel monde vas-tu venir ? Ils veulent te voir fouiller dans les poubelles toi aussi... N'avez-vous point de pitié pour le fruit de vos entrailles ? Malheureux, moi du moins je défendrai le mien, dussé-je me changer en tigre.* »

Enceinte et pour défendre l'avenir de son enfant, Chen-Té optera définitivement pour Choui-Ta. Sur le chèque en blanc du barbier, « Chen-Té - Choui-Ta » inscrit 10.000 dollars.

Choui-Ta ouvre une petite fabrique de tabac et fait travailler pour trois fois rien tous les crève-la-faim du quartier. Il prend comme contremaître l'aviateur Soun, père de l'enfant de Chen-Té. Soun tapera sur les autres et Choui-Ta sera satisfait : le rendement augmente. Le petit atelier s'agrandit, Choui-Ta à la fois tigre et requin s'enrichit. Bientôt, il devient roi du tabac. « *Pourquoi ne pas s'élever au-dessus des autres quand les autres tendent le dos.* »

Le ventre de Choui-Ta grossit. Le roi du tabac s'évanouit. Chen-Té va avoir son bébé. On met le ventre de M. Choui-Ta sur le compte de la prospérité. Chen-Té s'est définitivement effacée. Où est-elle ? se demandent les ouvriers de la fabrique de tabac qui accusent le cousin Choui-Ta d'avoir fait disparaître Chen-Té. La petite femme de joie et de misère devient leur raison de combattre. Chen-Té. c'est la liberté. Le roi du tabac est arrêté : il est accusé d'avoir assassiné sa cousine et jugé.

Au tribunal, les dieux siègent. Consternation : M. Choui-Ta jette son masque et c'est Chen-Té qui apparaît.

Chen-Té a sa défense et Choui-Ta la sienne : « *Trop de misère, trop de désespoirs, la main qu'on tend au malheureux, il vous l'arrache. En aidant un homme perdu on se perd soi-même. Qui pourrait longtemps refuser d'être méchant quand meurent les affamés ?* »

Il me suffisait d'être injuste pour imposer ma loi et manger à ma faim. Ma nourrice m'a lavée dans l'eau du ruisseau. J'y ai gagné un regard perçant. La pitié me faisait si mal que je me transformais en louve furieuse à la vue d'un malheureux. Mes dents se changeaient en crocs et les bonnes paroles prenaient goût de cendre dans ma bouche. »

« *Condamnez-moi, Seigneurs. Tous mes crimes, je les ai faits pour aimer mon amour et pour sauver mon petit garçon de la misère.* »

Mais les dieux ne condamnent pas Chen-Té. Ils se contentent de remonter au ciel sur un nuage rose.

Ainsi prend fin l'aventure de cette bonne et belle âme de Se-Tchouan qui nous enseigne que tant qu'il y aura des Chen-Té et des Choui-Ta, il y aura du malheur pour les uns et du bonheur pour les autres.

S'il est impossible de rester bon dans le monde de Se-Tchouan, doit-on changer le monde ?

« *Cher public, va, cherche le dénouement. Il faut qu'il en existe un convenable, il le faut, il le faut.* »

J. L.

LES DIEUX ARRIVENT A SE-TCHOUAN. ILS SONT FATIGUÉS



CHEN-TÉ, LA BONNE AME DE SE-TCHOUAN, DISTRIBUE DU RIZ AUX PAUVRES AMES DE SE-TCHOUAN



Jacques Lanzmann a vu "LA BONNE AME DE SE-TCHOUAN"

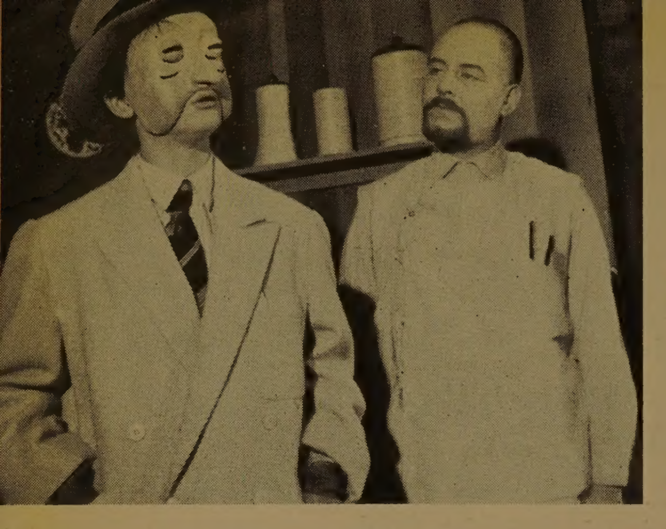


LE BUREAU DE TABAC DE CHEN-TÉ EST VITE ENVAHI PAR LES PAUVRES



CHEN-TÉ DEMANDE AIDE A SON COUSIN CHOUI-TA

La bonne âme de Se-Tchouan (suite)



CHOUI-TA EST LA. MAIS OU EST CHEN-TÉ ?

CHEN-TÉ A FUI LA MISÈRE, PAS DE BOITE A ORDURES POUR SON ENFANT

(*Photos Agnès Varda.*)



CHOUI-TA EXPLOITE LES PAUVRES DE SE-TCHOUAN. CHEN-TÉ A-T-ELLE A JAMAIS DISPARU ?

CHOUI-TA JETTE SON MASQUE ET CHEN-TÉ RÉAPPARAIT. LES DIEUX ÉCOUTENT LA CONFESSION DE CETTE BONNE AME DE SE-TCHOUAN. SATISFAITS, ILS REMONTENT AU CIEL.

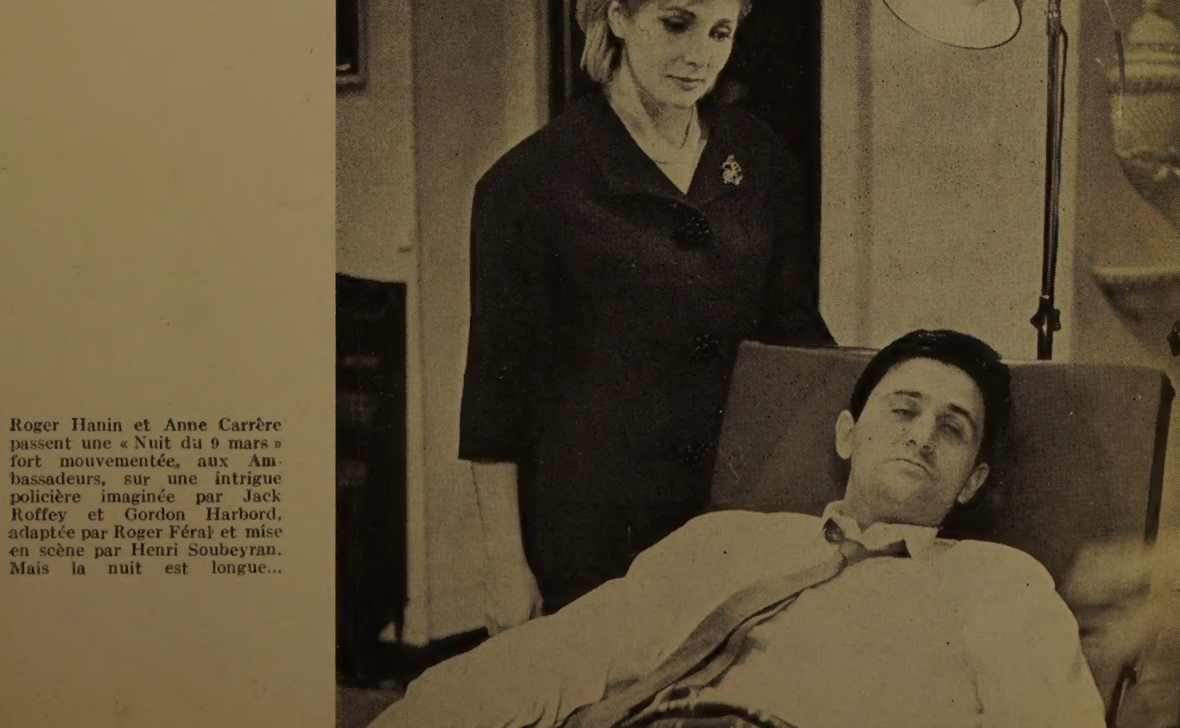




SPECTACLES DE PARIS



« Boeing-Boeing », de Marc Camoletti, franchit le mur du... rire à la Comédie-Caumartin, grâce à sa puissance supercomique et à ses deux principaux interprètes masculins, Christian Alers et François Guérin aux prises avec trois hôtesses de l'air aux réactions imprévisibles



Roger Hanin et Anne Carrère passent une « Nuit du 9 mars » fort mouvementée, aux Ambassadeurs, sur une intrigue policière imaginée par Jack Roffey et Gordon Harbord, adaptée par Roger Féral et mise en scène par Henri Soubeyran. Mais la nuit est longue...

DANS LES NUMEROS

ENCORE DISPONIBLES :

CHATEAU EN SUEDE,
Françoise Sagan.

LE MOBILE,
Alexandre Rivemale

LE MARIAGE
DE MONSIEUR MISSISSIPPI,
Friedrich Durrenmatt.

PIEGE POUR UN HOMME SEUL,
Robert Thomas.

GENOUSIE,
René de Obaldia.

GOG ET MAGOG,
Gabriel Arout.

LA PETITE DATCHA,
V. Chkvarkine - G. Soria.

UN GARÇON D'HONNEUR,
Antoine Blondin - Paul Guimard.

L'HOMME
A L'OMBRELLE BLANCHE,
Charles Charras.

EX-NAPOLEON,
Nino Frank - Paul Gilson.

LA MARIEUSE,
Thornton Wilder - Louis Ducreux.

LE SEXE ET LE NEANT,
Thierry Maulnier.

LA FLEUR DES POIS,
Edouard Bourdet.

BLAISE,
Claude Magnier.

LA CERISAIE,
A.-P. Tchekov - Georges Neveux.

UN GOUT DE MIEL,
Shelagh Delaney.
G. Arout - F. Mallet-Jorris.

SI LA FOULE
NOUS VOIT ENSEMBLE,
Claude Bal.

MOUSSELINE,
Louis Velle.

UN BEAU DIMANCHE
DE SEPTEMBRE,
Ugo Betti - Huguette Hatem.

LONG VOYAGE VERS LA NUIT,
Eugène O'Neil - Pol Quentin.

UN BARRAGE
CONTRE LE PACIFIQUE,
Geneviève Serreau.
Marguerite Duras.

LE VELO DEVANT LA PORTE,
Joseph Hayes - M.-G. Sauvajon.

LA PETITE MOLIERE,
Jean Anouilh - Roland Laudenbach.

LE CŒUR LEGER,
Samuel Taylor - C. Otis Skinner.
C.-A. Puget.

LE JOUEUR,
André Charpak - Dostoievski.

MASCARIN,
José-André Lacour.

L'EFFET GLAPION,
Jacques Audiberti.

VU DU PONT,
Arthur Miller - Marcel Aymé.

LA TETE DES AUTRES,
Marcel Aymé.

LE TIR CLARA,
Jean-Louis Roncoroni

LA DESCENTE D'ORPHEE,
Tennesse William - R. Rouleau.

UNE SAGA,
Hjalmar Bergman.

L'ETONNANT PENNYPACKER,
Lian O'Brien - Roger-Ferdinand.

MAUVAISE SEMENCE,
Paul Vandenberghe - T. Mihalakeas

LA BAGATELLE,
Marcel Achard.

L'ENFANT DU DIMANCHE,
Pierre Brasseur.

LE DESSOUS DES CARTES,
André Gillois.

TCHIN-TCHIN,
François Billetdoux.

LE JOURNAL DE ANNE FRANK,
Hackett - Goodrich - Neveux.

LES TROIS CHAPEAUX CLAQUE,
Miguel Mihura - Hélène Duc.

MEURTRES EN FA DIESE,
Frédéric Valmain - Boileau Narcejac.

LES PORTES CLAQUENT,
Mi hel Fermaud.

L'ANNEE DU BAC,
José-André Lacour.

L'ETRANGERE DANS L'ILE,
Georges Soria.

DOUZE HOMMES EN COLERE,
Reginald Rose - André Obey.

LA TOUR D'IVOIRE,
Robert Ardrey - J. Mercure.

VIRAGE DANGEREUX,
J.-B. Priestley - Michel Arnaud.

L'ANNIVERSAIRE,
John Withing - C. Robson.

HUMILIES ET OFFENSES,
Dostoievski - André Charpak.

PATATE,
Marcel Achard.

LADY GODIVA,
Jean Canolle.

LOPE DE VEGA,
Claude Santelli.

L'AMOUR PARMI NOUS,
Morvan Lebesque.

LA BRUNE QUE VOILA,
Robert Lamoureux.

OSCAR,
Claude Magnier.

PROCES A JESUS,
Diego Fabbri - Thierry Maulnier

PLAINTE CONTRE INCONNU,
Georges Neveux.

ROMANOFF ET JULIETTE,
Peter Ustinov - M.-G. Sauvajon.

PAPA BON DIEU,
Louis Sapin.

CHAMPAGNE ET WHISKY,
Max Régnier.

LA MEGERE APPRIVOISEE,
Jacques Audiberti.

OURAGAN SUR LE CAINE,
Herman Wook - José-André Lacour.

LE CŒUR VOLANT,
Claude-André Puget.

HENRI IV,
Luigi Pirandello - M.-A. Comnène.

L'ŒUF,
Félicien Marceau.

VIRGINIE,
Michel André.

COMME AVANT,
MIEUX QU'AVANT,
Luigi Pirandello - M.-A. Comnène.

PRINTEMPS PERDUS,
Paul Vandenberghe.

Envoi franco :

- *pour les numéros antérieurs au 1er janv. 1961 (no 233 inclus) :* *2 NF (Etr. 2,40 NF)*
- *pour les numéros postérieurs au 1er janv. 1961 (no 234) :* *2,50 NF (Etr. 3 NF)*

CATALOGUE COMPLET SUR DEMANDE

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO

« LE SIGNE DU FEU »

DE DIEGO FABBRI

ADAPTATION THIERRY MAULNIER

(THÉATRE HÉBERTOT)

l'Avant-Scène

DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 - C. C. P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 36
PRIX DU NUMERO :
2,50 NF — ETRANGER : 3 NF